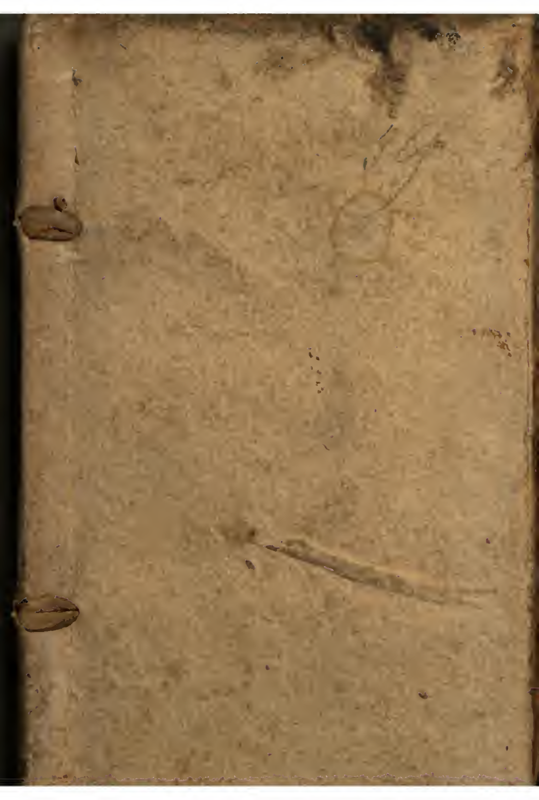
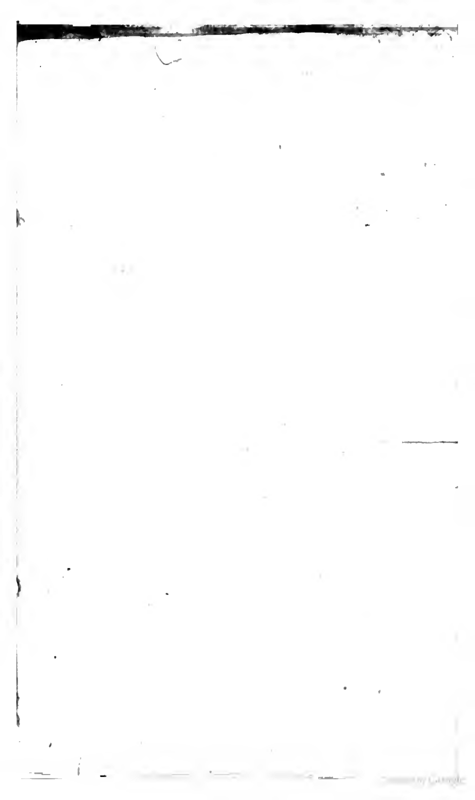
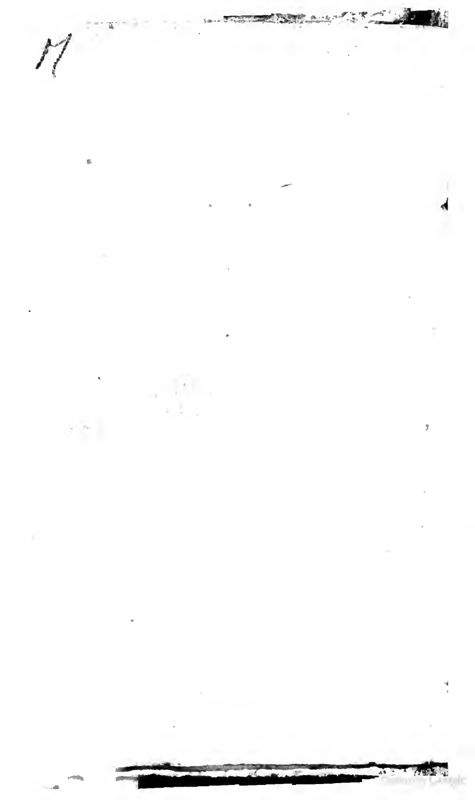



16 C
39
BIBLIOTECA
VITTORIO









LE
CZAR
DEMETRIUS,
HISTOIRE MOSCOVITE.

Par Mr. de la ROCHELLE.

SECONDE EDITION.



A LA HAYE,
Chez les FRERES van DOLE,
Marchands Libraires.

M. DCC. XVI.





A

SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC.

ONSEIGNEUR,

Dans le dessein où j'étois de donner à l'Histoire du Czar Demetrius un Protecteur illustre, j'ai cru le devoir chercher dans une Mai-

son où l'amour des Lettres n'est pas moins hereditaire que les qualitez qui font les Heros ; je me flatte MONSEIGNEUR, *de l'avoir trouvé dans la personne de V. A. S., elle est trop engagée à ne rien oublier pour former de bons Historiens, puis que ce sont eux seuls qui peuvent transmettre à la posterité les grandes actions que nous vous voyons tous les jours executer ; toute l'Europe parle avec admiration des Campagnes que vous avez faites, où prodigue d'une vie à laquelle tant de Provinces ont attaché leur félicité, vous avez si dignement marché sur les traces des Heros dont vous descendez : mais si quel-*

quelque Historien ne se chargeoit du soin de peindre les solides vertus que vous joignez à cette valeur éclatante, leur exemple & le vôtre seroient perdus pour les siécles à venir ausquels on ne se lassera jamais de les proposer ; c'est dans ce dessein que je m'essaye sur des sujets plus simples pour pouvoir un jour raconter dignement ce que V. A. S. & les Princes de son Sang ont executé à la gloire de ce Royaume ; daignez, MONSEIGNEUR, *jetter sur cette Histoire un de ces regards favorables, qui donnent aux Auteurs cette noble émulation, source des grandes entreprises, & m'animer par là à composer dans*

la ſuite quelque Ouvrage qui puiſſe faire connoître à toute la terre & mon zèle & mon reſpect. Je ſuis ,

MONSEIGNEUR,

De votre Alteſſe Séréniſſime,

Le très-humble & très-obéïſſant ſerviteur,
N. D. L. R.



A

SON ALTESSE SERENISSIME

MADAME

LA

DUCHESSE.

CHarmé de tes vertus, adorable
Princeſſe,
Je cherchois à les célébrer,
Déja les Nymphes du Permeſſe
Etoient prêtes à m'inſpirer;
Mais ſans moi tes divins Ouvrages
Sauront de nos Neveux mériter les
ſuffrages,
Et quand je peins dans mes Ecrits
Un Héros qu'en naiſſant couronna la
Victoire
Mére d'un ſi généreux Fils,
En chantant ſes vertus je conſacre ta
gloire.

PRE-



PREFACE.

LEs ſentimens ſont fort partagez ſur la naiſſance & ſur la qualité du Czar Demetrius. Quelques Hiſtoriens oſent le traiter d'Impoſteur, & d'autres de Prince légitime.

Olearius Secretaire de l'Ambaſſade, que le Duc de Holſthein envoya en Perſe & en Moſcovie, eſt du premier ſentiment, & prétend que Demetrius étoit un Moine de Gereſlaw: Comme ſon récit eſt raporté mot à mot dans le Dictionnaire de Morery:

rery : j'y renvoye le Lecteur.

D'autres Hiſtoriens ſoutiennent que Demetrius n'étoit pas un Moine ; mais qu'il en étoit le fils ; d'autres, qu'il l'étoit d'un Prêtre, qui le mit au ſervice d'un Seigneur Polonois ; & d'autres enfin, qu'il l'étoit du Czar Baſilowits. J'ai ſuivi cette derniére opinion, qui m'a paru la plus raiſonnable & la mieux fondée.

Margeret en eſt le premier Auteur ; c'étoit un Gentilhomme François, qui pour quelques raiſons qu'il n'explique pas, ſe retira d'abord en Pologne, & de là en Moſcovie, où il fut Capitaine des Gardes de Demetrius même. J'ai crû devoir l'en croi-

re préférablement à tout autre, puis qu'il a été témoin oculaire des événemens qu'il raporte.

Dans son Livre intitulé * *L'état de la Russie*, il soûtient que les bruits que l'on a fait courir au desavantage de ce Prince, sont autant de calomnies, & qu'il étoit le fils légitime du Czar Basilowits, & voici comme il le prouve.

Après la mort de Demetrius, dit-il, *le Moine pour qui l'on avoit osé le faire passer, étoit encore dans son Couvent...... Je l'ai vû, & tous les Moscovites ont pû le voir de même....... Mais*, ajoûte-t'il, *ce qui ne laissa plus aucun lieu de douter de la faus-*

* Imprimé en 1606.

fausseté de tous ces bruits, c'est que le Duc de Zuski † fit venir secrettement ce Moine à Moscou, & que depuis l'on n'en entendit plus parler.

Bareze, Barezi, Jansonius, & Mr. de Thou, semblent avoir entiérement adopté cette opinion, & ce dernier fait un portrait si avantageux de Demetrius, que l'on a peine à s'imaginer, qu'il fût capable d'une perfidie & d'une imposture aussi lâche, que celle dont ses ennemis ont osé l'accuser.

On ne doit pas douter à présent qu'il ne fût véritablement du Sang dont il se vantoit de sortir, & l'on doit moins

† Rival de Demetrius & celui qui le poignarda pour occuper son Trône.

moins en croire des Voyageurs intéreſſez ou mal inſtruits, que le Roi Sigiſmond Auguſte & tous les Seigneurs de Pologne, qui dans une Diette convoquée à Varſcvie pour éxaminer ſa naiſſance & les preuves qu'il en aportoit, le reconnurent pour le véritable Prince Demetrius fils du Czar Baſilowits.

Je crois qu'on doit ſe rendre à ces autoritez qui ne peuvent être ſuſpectes, & que l'on croit Demetrius entiérement innocent des impoſtures dont on oſoit l'accuſer.

Il ne me reſte plus qu'à faire en ſorte qu'on ne me trouve point coupable dans la maniére dont j'ai raporté ſon Hiſtoire: mais à ce mot d'Hiſ-

d'Hiſtoire, un Critique va m'arrêter tout court, & me traiter moi-même d'Impoſteur. J'avouë qu'en quelques endroits, j'ai ſubſtitué des Epiſodes à la vérité qui ne me paroiſſent pas vraiſemblables : mais je l'ai ſuivie avec trop d'éxactitude en mille autres, pour ne donner à mon récit que le ſimple tître de nouvelle Hiſtorique. Tous les événemens en ſont vrais, je les ai même raporté dans l'ordre qu'ils ſont arrivez ; & de plus je cite au bas des pages les Auteurs dont j'ai tiré certains événemens que l'on auroit pû me ſoupçonner d'avoir inventé.

J'ai tâché de varier mon ſtile & de le rendre le plus cor-

correct que je l'ai pû, je me suis aussi proposé de démêler les ressorts cachez qui font agir le cœur humain ; ce sont presque toûjours ces trois passions, l'amour, la jalousie & l'ambition ; & souvent ce que nous croyons l'effet d'une politique raffinée, n'a point d'autre cause & ne part d'aucun autre principe. C'est au Public à décider si j'ai bien ou mal réüssi, je ne demande qu'à profiter de sa critique, & c'est ce desir qui m'a engagé à lui donner cette Histoire.



LE



LE CZAR DEMETRIUS,

HISTOIRE MOSCOVITE.

LIVRE PREMIER.

LA Moſcovie gemiſſoit ſous la tyrannie du Czar Baſilowits ; les Peuples accablez ſous le joug qu'il leur impoſoit n'avoient pas même la triſte liberté de ſe plaindre ; les Grands déchûs de leurs privileges étoient immolez aux plus legers ſoupçons qu'il en concevoit, & ſa volonté ſeule étoit la loy que

l'on étoit obligé d'obſerver. (*a*)

Ce Prince étoit un aſſemblage bizarre & monſtrueux de grandes qualitez & de deffauts encore plus grands. Par ſa prudence & ſa valeur, il avoit étendu les limites de ſon Empire au delà des bornes que ſes Prédeceſſeurs lui avoient données, & contraint les Tartares, après pluſieurs Combats, de lui ceder Aſtracan, Caſan & quelques autres Villes qui étoient à ſa bienſeance; mais la fortune ne luy fut pas toûjours également favorable, & dans une Guerre qu'il fut obligé de ſoutenir contre la Suede & contre la Pologne, il auroit perdu peut-être & l'Empire & la vie, s'il n'avoit eu l'adreſſe d'engager dans ſa querelle le Pape Gregoire XIII. en le faiſant maître de ſes intereſts, & il obtint par ſon moyen la Paix à des conditions beau-

(*a*) Margeret, Etat de la Ruſſie.

beaucoup plus avantageuses, qu'il ne pouvoit raisonnablement l'esperer. (*a*)

Il avoit épousé sept femmes contre la coûtume des Czars qui ne peuvent en avoir que trois; de sa premiere, il avoit eu deux enfans, Jean & Theodore; il tua luy même le Prince Jean d'un coup de bâton en forme de crosse qu'il portoit ordinairement; de sa derniere, il eut le Prince Demetrius.

Mais il ne joüit pas du plaisir d'élever ce jeune Prince, dont il avoit conçû les plus grandes esperances, il fut attaqué d'une violente maladie, & voyant bien qu'il ne pouvoit pas en revenir, il voulut pourvoir à la conservation de l'Empire & de sa Famille; il fit assembler quelques Seigneurs qui composoient son Conseil, & les chargea de la conduite du

(*a*) S. Lazare, hist. tragiq.

Prince Theodore ſon fils, qu'il croyoit incapable de ſoutenir ſeul le poids d'un grand Empire, dont les Peuples ne devoient pas luy être fort affectionnez: & pour les engager par un motif plus puiſſant à défendre ce jeune Prince, il le maria à la ſœur de Boris Federwits Gudenou l'un des principaux d'entr'eux & pour qui il avoit une eſtime particuliere.

Comme il aimoit l'Imperatrice mere de Demetrius, il luy donna la Province & le Château d'Uglits, où il luy commanda d'élever ce jeune Prince avec quelques Seigneurs auſquels il commit le ſoin de ſon éducation: aprés qu'il eut ainſi diſpoſé de l'Empire & de ſa famille, il mourut deteſté des Peuples qu'il avoit toûjours perſécutez.

Son fils Theodore fut couronné Czar au grand contentement

ment de ces Peuples inconstans, qui ne prévoyoient pas les malheurs que la foiblesse de ce Prince alloit leur causer.

Le Czar Theodore avoit toutes les inclinations basses ; son esprit étoit incapable de former aucun projet, de soutenir aucune affaire ; le seul nom de guerre le faisoit trembler, & il couloit ses momens oisifs dans des amusemens plus dignes d'occuper un vil esclave qu'un grand Prince.(*a*) Boris qui connut son caractere, conçut aussi-tôt du mépris pour luy, & forma le projet ambitieux de s'élever sur un Trône que ce Prince étoit entierement incapable de remplir.

Boris Federwits étoit d'une naissance illustre, il avoit l'ame grande, l'esprit vaste, insinuant, capable de tout entre-

(*a*) Bareze dit que toute son occupation étoit d'aller sonner les cloches à l'Eglise.

prendre & de tout executer; n'ayant de religion, d'honneur & de probité qu'autant que sa politique l'exigeoit; naturellement cruel, mais affectant un air de douceur sous des manieres humbles & populaires; il cachoit une ambition insatiable; enfin n'aimant la vertu qu'autant que son apparence pouvoit servir à l'élever.

Il s'attacha d'abord à gagner l'amitié du peuple & de la noblesse par mille bien-faits, qu'il sçavoit répandre à propos; l'innocence trouvoit en lui un Protecteur incorruptible; les loix un défenseur zelé, doux, honneste à tout le monde, il se rendoit le plus accessible qu'il pouvoit, sans cependant se rendre trop familier; & se servant toûjours du pretexte du bien public, il s'élevoit insensiblement sans qu'il parût même en avoir le dessein: c'est ainsi qu'il

sçavoit tromper la prudence des Grands & la défiance du Peuple.

Comme il vit que cette conduite lui réüssissoit, il se fit declarer Protecteur des Moscovites, ensuite il trouva moyen de se défaire honnestement des tuteurs que le Czar Basilowits avoit donnez en mourant à Theodore.

Sous pretexte de récompenser leur zele, il leur donna des Gouvernemens dans des Provinces éloignées avec ordre de declarer la guerre aux Tartares, qui faisoient à tous momens des entreprises sur Casan & sur Astracan; & voyant qu'il n'y avoit plus que le jeune Demetrius, qui pût être un obstacle à ses desseins, il resolut de s'en assurer.

Ce Prince étoit élevé dans le Château d'Uglits par les soins de l'Imperatrice sa Mere,

il étoit aſſez difficile de l'arracher à ſa tendreſſe ſans s'expoſer à la revolte d'une grande Province : mais ſon eſprit fertile en expediens lui fournit un moyen de tromper cette Princeſſe. Il envoya des Officiers pour lui demander ſon fils au nom du Czar, ſous pretexte de le faire élever plus conformement à ſa naiſſance, & il leur ordonna de le poignarder auſſitôt qu'ils s'en feroient rendus maîtres : mais ces deſſeins cruels ne purent être executez. Les Tuteurs de Demetrius, qui entretenoient des correſpondances ſecrettes à la Cour, furent avertis des projets qu'il méditoit, & reſolurent de le prévenir. *(a)*

L'Imperatrice étoit traitée à Uglits avec toute la magnificence qui convient à la Veuve d'un grand Monarque ; elle aimoit particulierement la femme

(*a*) S. Lazare hiſt. trag.

me de Godonof, l'un de ses premiers Officiers ; elle faisoit élever leur fils unique avec Demetrius ; & ces deux enfans avoient tant de ressemblance l'un avec l'autre, qu'elle avoit peine elle-même à ne pas s'y laisser tromper quelque fois ; elle découvrit son secret à Bomirka (c'étoit le nom de l'épouse de Godonof) & lui expliqua l'embarras où elle étoit de dérober son fils aux cruels Ministres de Boris. Bomirka, qui aimoit tendrement Demetrius, conçut le genereux dessein de le sauver de leurs mains barbares & parricides, elle lui offrit son propre fils, & se chargea du soin de tromper & son époux & les Officiers du Czar.

L'Imperatrice touchée de cette marque d'amitié malgré la tendresse extréme qu'elle avoit pour son fils, ne put se

refoudre à accepter l'offre genereuse qu'elle lui faisoit, mais enfin l'approche du peril l'y détermina.

Il étoit facile à Bomirka d'executer ce qu'elle avoit promis, mais la vûë d'un fils unique, qu'elle alloit perdre, réveilla la tendresse de Mere, son sang se révolta contre ses desseins, & l'horreur de livrer elle même son propre fils à la mort, la fit repentir de son offre indiscrete ; mais enfin la generosité l'emporta sur la nature, elle n'envisagea plus que l'amitié que l'Imperatrice avoit pour elle, & les chagrins qu'elle alloit lui épargner ; la gloire de sauver le sang de ses Maîtres lui ferma les yeux sur le prix qu'il lui en coûtoit, elle para son fils des habits qui devoient lui être si funestes, & sans écouter les tendres mouvemens qui voulurent encore lui par-

parler en sa faveur, elle osa le livrer aux Officiers du Czar, qui l'immolerent quelque temps après avec une cruauté digne des premiers Scytes dont ils tiroient leur origine.

La nouvelle de la mort prétenduë de Demetrius se repandit bien-tôt à Moscou, le peuple en murmura hautement, & fut même sur le point de prendre les armes pour la vanger. Ce fut dans cette occasion que Boris fit éclatter sa prudence, sçachant ce qu'une populace mutinée est capable d'entreprendre dans les premiers transports de sa fureur; il resta sagement dans son Palais dissimulant sa colere & son dépit; mais voyant que la sedition augmentoit toûjours, & qu'il étoit aussi dangereux de la souffrir que de l'arrester, cet habile Ministre du plus lâche & du plus foible de tous les Princes, s'avisa d'un artifice

qui pût assez occuper le peuple pour l'empêcher de porter ses vûës plus loin. (*a*)

Il fit mettre le feu à tous les quartiers de la Ville de Moscou, les maisons qui n'étoient bâties que de brique & de bois furent bien-tôt embrasées, la flamme devora sans peine tout ce qui se trouva sur son passage, une fumée épaisse, une lueur sombre inspiroient la terreur & portoient la crainte dans tous les cœurs, des cris affreux frapoient les airs & redoubloient l'effroy, des places entieres reduites en cendre, des Palais superbes consommez & détruits, offroient aux yeux le spectacle le plus épouvantable. (*b*)

Au bruit du feu Boris se mit à la teste des Gardes du Czar, & se

(*a*) Jansonius.
(*b*) Margeret.

se trouva par tout pour donner les ordres de l'éteindre, ensuite il fit assembler tous ceux dont les maisons avoient été brûlées, & leur promit de les faire rétablir, & même de les faire rebâtir de pierre.

Pendant qu'il s'exposoit ainsi dans la foule du peuple, l'indigne Theodore trembloit de crainte dans le lieu le plus reculé de son Palais, où il se croyoit à peine en seureté: il consentit à tout ce que Boris voulut pour executer la promesse qu'il avoit faite au peuple.

Cette derniere action le rendant maître absolu des cœurs, il crut qu'il étoit temps de faire éclore, d'executer ses desseins; & par un forfait qui doit faire horreur à toute la terre, (*a*) il se défit d'un Prince que mille raisons devoient l'engager à défendre.

La douleur extréme qu'il fit

(*a* (Margeret, Bareze, Barezy.

paroître de la mort du Czar trompa les plus ſimples & les plus crédules: mais les Knes, les Bojars & les autres Seigneurs commencèrent à ouvrir les yeux, & virent avec horreur les moyens dont il s'étoit ſervi pour venir à bout de ſes coupables deſſeins: mais jugeant que tous les efforts qu'ils pourroient faire pour les traverſer ſeroient inutils, ils ſe hâterent de lui offrir pour lui-même, l'Empire, qu'il feignoit de ne briguer, que pour l'Imperatrice ſa Sœur.

Après quelques refus étudiez il ſe rendit à leurs prieres, & fut couronné Czar avec une magnificence qui fut admirée des Peuples imbéciles.

Cependant le Prince Demetrius étoit élevé au Château d'Uglits ſous le nom de Griſka, il repondoit parfaitement aux ſoins que l'on prenoit de ſon

édu-

éducation, & l'Imperatrice elle-même sous pretexte de l'amitié qu'elle avoit pour Godonof qui passoit pour son Pére, veilloit sans cesse à sa conduite; elle lui fit apprendre tout ce qu'un grand Prince doit savoir, & ses Maîtres étoient surpris de sa facilté à concevoir les Sciences les plus abstraites, & de la force & de l'adresse avec laquelle il s'aquittoit des plus penibles exercices du corps.

Il sembloit que la nature s'étoit épuisée à le rendre accompli, sa taille quoi que mediocre étoit droite & bien prise, & dans un âge très tendre il avoit une force prodigieuse; on voyoit dans sa démarche & dans son air une certaine noblesse qui faisoit aisément connoître celle du sang dont il étoit formé; il avoit une beauté qui gagnoit le cœur de tous ceux qui le voyoient, de grands yeux bleux à fleur de tê-

tête dont les regards inſpiroient à la fois de l'amour & du reſpect; on voyoit au deſſous de ſon œil droit une eſpece de ſein dont la couleur noire augmentoit l'éclat & la blancheur de ſon teint, ſa phiſionomie étoit fine & ſpirituelle, une douce & noble fierté brilloit ſur ſon viſage, & ſa beauté quoi que délicate n'étoit point molle ni efféminée. (*a*)

Les qualitez de l'ame & de l'eſprit répondoient aux charmes du corps; il étoit bon, liberal, genereux, aimant la gloire, & n'étant occupé que du deſir de ſe faire connoître à la poſterité; & il avoit le cœur naturellement porté à la tendreſſe; mais cette paſſion, qui dans les autres eſt une ſource de foibleſſes honteuſes, ne ſervit qu'à rendre ſes ſentimens plus nobles & plus élevez. Il

(*a*) Olearius voyage de Moſc. Margeret, Etat de Ruſ. Mem. de M. de Thou.

Il avoit dix-sept ans lors qu'il perdit Godonof qu'il croyoit son Pére ; il fut surpris de la tranquillité dans laquelle il se trouva à cette mort, la nature se taisoit dans son cœur ; il ne sentoit point ces vives impressions de douleur que fait la perte d'un Pére sur l'ame d'un Fils ; ce trouble, ces mouvemens que le sang excite ne venoient point l'agiter, il sembloit même qu'il avoit une honte secrette de reconnoître Godonof pour son Pere, il rougissoit d'une naissance que ses sentimens démentoient, & il ne pouvoit entendre parler de Sceptre & de Couronne sans trouble & sans émotion.

L'Imperatrice démêloit avec un plaisir extréme ces nobles sentimens, & n'oublioit rien pour les fortifier dans son cœur, elle avoit à sa suite une troupe de jeunes filles des meilleures mai-

sons

ſons de la Province, ſa petite Cour étoit polie, & ne reſpiroit que les plaiſirs, il en faiſoit tout l'ornement; toutes ces beautez naiſſantes s'efforçoient à l'envy de l'attirer dans leurs chaînes; les regards tendres, les paroles flatteuſes, mille petites actions badines qui ont un ſens miſterieux, tout étoit mis en uſage pour le charmer, mais rien n'étoit entendu, la gloire ſeule avoit pour lui des charmes, & il ne reſpiroit que les combats.

L'Imperatrice craignit que l'impetuoſité de ſon courage ne l'entraînât dans quelque peril dont il ne pût ſe tirer: il ne lui étoit pas moins cher par toutes les belles qualitez qu'elle remarquoit en lui, que parce qu'il étoit ſon fils, & un fils que la maniere extraordinaire dont elle avoit ſçû l'arracher à la mort lui rendoit encore

core plus précieux : elle résolut de lui declarer le secret de sa naissance, afin de l'engager à plus de ménagement ; elle communiqua ce dessein aux Tuteurs que le Czar Basilowits avoit chargez de son éducation ; ils l'approuverent & se hâterent même de l'éxecuter : ils le chercherent dans le Château, & ayant appris qu'il étoit dans une Forest où souvent il aimoit à s'éxercer à la Chasse, ils y allerent. Ils avoient à peine fait quelques pas, qu'ils l'aperçûrent combattant contre un Ours d'une grandeur prodigieuse, ils trémirent du danger qu'il couroit, & volerent aussi-tôt à son secours ; mais Griska quoi qu'affoibli par la perte du sang qui couloit d'une blessure assez profonde qu'il avoit reçûë, ne voulant pas qu'on lui ravît la gloire de vaincre un si redoutable animal, lui porta un revers qui lui

lui ſepara la tête, & l'envoya tomber à quelques pas de de ſon corps. Ses Tuteurs furent étonnez & charmez de ſa valeur, mais ils s'apperçûrent qu'il changeoit de couleur, le ſang qui couloit de ſa playe l'affoiblit, il chancela, & il alloit tomber lors qu'ils s'aprocherent pour le ſoutenir; ils envoyerent promptement avertir l'Impératrice de ce qui venoit d'arriver, elle accourut auſſi-tôt toute en pleurs, elle vit Griska ſans connoiſſance & ſans mouvement entre les bras de ſes Tuteurs: quel ſpectacle pour une Mére ſi tendre! Mon fils, mon cher fils, s'écria-t-elle, en quel état vous offrez-vous à mes yeux? Juſte Ciel! ne l'avez-vous ſauvé par un moyen ſi extraordinaire que pour le faire ſi-tôt perir? helas! je croyois qu'un jour ſa valeur l'éleveroit ſur le Trône de ſon Pére ... A ces mots il ouvrit de grands yeux mou-

mourans : Qu'entens-je ? s'écria-t-il, & reconnoiſſant l'Imperatrice empreſſée à le ſecourir, je ſuis votre fils, Madame, lui dit-il, je meurs content. Ses Tuteurs le firent emporter au Château où l'on viſita ſa bleſſure, elle ne parut point dangereuſe : mais comme il avoit perdu beaucoup de ſang, on jugea qu'il lui falloit du repos.

L'Imperatrice ſe retira pour ne point faire ſoupçonner de quelque attachement particulier le trop grand intereſt qu'elle ſembloit prendre en lui ; heureuſement aucune perſonne ſuſpecte n'avoit entendu les paroles que la tendreſſe & la douleur lui avoient arrachées ; elle commanda à Bomirka, qui paſſoit pour ſa Mére, & qui l'aimoit comme s'il avoit été ſon fils, de redoubler les ſoins qu'elle avoit toûjours eu de lui, & de lui découvrir le ſecret de ſa naiſſance.

Auſſi-



Auſſi-tôt que ſon mal fut un peu diminué Bomirka lui apprit qu'il étoit fils de l'Imperatrice, & du Czar Baſilowits, & elle l'inſtruiſit des raiſons que l'on avoit eu de l'élever ſous un nom ſupposé; on ne peut exprimer quelle fut ſa joye d'apprendre qu'il étoit d'une naiſſance ſi illuſtre; cette nouvelle avança plus ſa guériſon que tous les remedes que l'on fut obligé d'employer.

Auſſi-tôt qu'il fut en état de ſortir il alla voir l'Imperatrice, qui charmée de ſe voir un fils ſi digne des Czars dont il deſcendoit réſolut de l'envoyer à Moſkou pour achever de le perfectionner & pour ſe faire des amis qui puſſent un jour lui aider à former un Parti contre l'uſurpateur de ſa Couronne.

Cependant le Czar Boris ſe voyant paiſible poſſeſſeur du Trône qu'il avoit ſi long-tems deſiré, n'avoit rien négligé pour faire

faire oublier aux Peuples les moyens criminels dont il s'étoit servi pour parvenir à les gouverner : sa prudence & sa douceur avoient ramené chez eux la joye & les plaisirs, ils s'estimoient heureux de vivre sous ses loix, & il trouvoit luy-même son bonheur à faire leur félicité. (*a*)

Sa Cour étoit galante & magnifique, un fils & une fille qu'il avoit y attiroient tous les jeunes Seigneurs de l'Empire & tous les Princes voisins.

Le Prince Feder Boriswits son fils étoit grand & assez bien fait, ils avoit même de l'esprit, mais de cet esprit qui n'est capable de rien ; il étoit brutal & farouche, enyvré de sa puissance & de son bonheur, il croyoit que tout devoit flechir sous sa volonté, & son orgueil étoit d'autant plus ridicule qu'aucune bonne

(*a*) M. S. Lazare hist. trag.

bonne qualité ne le ſoutenoit. La Princeſſe de Siberie étoit d'une taille au deſſus de la mediocre, ſa démarche étoit noble & majeſtueuſe, ſes yeux vifs & pleins de feu alloient réveiller la tendreſſe dans le fonds des cœurs, ſa bouche étoit petite & vermeille, un charme inexprimable étoit répandu dans toutes ſes manieres, elle avoit un ſourire gracieux, un certain air de tendreſſe & de douceur la rendoit infiniment touchante, ſon eſprit étoit libre, enjoué & n'avoit rien de la rudeſſe & de la groſſiéreté du climat, elle étoit genereuſe & bien-faiſante, & la vertu regloit toutes ſes actions. (*a*)

Boris croyant s'affermir ſur le Trône par des Alliances étrangeres, avoit attiré à ſa Cour le Prince Guſtave fils de Henry Roi de Suéde, & le Duc Jean frére

(*a*) Margeret.

frére de Christierne Roi de Dannemarke. *

Gustave avoit la taille & l'air d'un Heros, le cœur grand & genereux, il aimoit la gloire, & l'honneur étoit le principe de toutes ses actions ; des manieres gracieuses & prévenantes temperoient la fierté qui paroissoit sur son visage, & son cœur quoique sans cesse occupé du desir de se signaler dans les combats étoit susceptible des plus tendres impressions.

Le Duc Jean étoit petit, d'un air obscur & grossier, d'un esprit vaste & perfide, ambitieux sans mesure, implacable dans la haine, cruel dans la vengeance, il croïoit que tout étoit permis pour le satisfaire, que tous les hommes n'etoient nez que pour lui plaire, il affectoit un air doux & gracieux lorsqu'il étoit sur le point de nuire, & son cœur in-

* Margeret.

humain n'auroit point trouvé de plaisir dans la possession d'un bien qui n'auroit point fait le malheur d'un autre.

Il y avoit aussi plusieurs Seigneurs Moscovites qui ne contribuoient pas peu à rendre la Cour magnifique; entre les plus considerables on voyoit les Ducs de Zuski, de Galitchein, Houdun & Mistisloftski.

Mais comme nous avons beaucoup à parler du Duc de Zuski dans le cours de cette Histoire, je crois qu'il est à propos de le faire connoître.

Le Duc de Zuski étoit un de ces esprits remuans qui semblent être nez pour changer toute la face de la terre, il étoit hardi jusqu'à l'audace, entreprenant jusqu'à la temerité, méprisant la religion qu'il faisoit servir à la politique, sçachant s'accommoder au temps, civil ou fier quand l'apparence de ces deux qua-

qualitez lui pouvoit être utile, d'un esprit vaste, toûjours occupé de grands desseins, laborieux & infatigable, il étoit naturellement bon & même genereux; mais la grande ambition qui le devoroit ne lui laissoit écouter que ce qui pouvoit servir à le satisfaire, enfin il avoit en lui de quoi faire un grand homme & un grand scelerat. *

Sa naissance & le rang considerable qu'il tenoit à la Cour l'enhardirent à porter ses vœux jusques à la Princesse de Siberie sans craindre la concurrence de deux Princes dont le Czar autorisoit la recherche, il n'osoit la leur disputer ni se declarer ouvertement, mais il n'oublioit rien pour se rendre agreable & pour plaire; les mêmes desseins occupoient ses rivaux, de sorte que la Cour étoit remplie de fêtes, de plaisirs & de réjouïssan-

* Margeret.

ces, que la paix profonde dont jouïssoit l'Empire autorisoit.

Voila l'état dans lequel étoit la Cour lorsque Demetrius y parut sous le nom de Griska, sa bonne mine & sa beauté attirerent d'abord tous les yeux; son courage & sa valeur charmerent bientôt tous les cœurs.

Le Duc Jean aimoit la Princesse avec une ardeur extrême, & il s'efforçoit à tous momens de le lui faire connoître; mais elle daignoit à peine le remarquer, & elle n'avoit pour lui qu'une indifference pleine de mépris; le Prince Gustave en étoit reçû beaucoup plus favorablement, & elle rendoit justice à ses grandes qualitez, mais les sentimens qu'elle avoit pour lui se bornoient à la seule estime, & son cœur n'avoit encore pû recevoir aucune impression de tendresse, de sorte qu'elle se voyoit avec peine l'objet des ga-

galanteries de ces Princes, & le seul commandement du Czar pouvoit l'obliger à les souffrir; il y avoit très long-temps qu'elle refusoit une fête que le Duc Jean vouloit lui donner, elle avoit toûjours trouvé quelque pretexte pour la faire differer, mais enfin elle fut obligée de l'accepter, & elle choisit une maison que le Czar avoit à quelques lieuës de Moskou, dans laquelle le Duc fit tout preparer avec une magnificence que la force de son amour pouvoit seule lui donner.

Toutes les Dames s'y rendirent dans des chariots, & tous les Princes les suivirent à cheval.

Griska voulant profiter d'une occasion si favorable de voir toute la Cour, se mêla parmi le reste des Seigneurs, mais la noblesse de son air, & la grace avec laquelle il manioit son cheval le

firent bien-tôt remarquer sur tous les autres.

La Princesse l'apperçut la premiere, elle paya cher le plaisir de ses yeux, la rougeur qui vint couvrir son visage annonça sa défaite, il s'éleva dans son cœur ce trouble inquiet, ces agitations douces, presages assurez d'un amour naissant. Elle s'étonna des mouvemens qui venoient l'agiter: les peintures qu'on lui avoit faites tant de fois de l'amour le lui firent reconnoître à ces traits; & elle s'apperçut qu'elle sentoit pour cet aimable étranger les inquietudes que les Princes ses Amans lui demandoient; sa gloire & sa raison voulurent d'abord s'opposer au progrès de cette passion naissante, elle se reprocha la honte de ceder aux charmes d'un homme peut-être sans naissance & sans nom, pendant que son cœur étoit insensible au merite de deux Princes qui

qui ſoupiroient pour elle, mais ſon cœur ſourd à toutes ces raiſons ne ſçut plus en trouver que pour aimer davantage. Lorſque le moment fatal d'aimer eſt venu, lorſque le cœur a trouvé des charmes qui doivent le rendre ſenſible, la reſiſtance qu'il veut faire eſt toujours inutile, & les ſoins qu'il prend pour ſe défendre ne font que le tourmenter ſans le guerir.

La Princeſſe ne put s'empêcher de faire remarquer Griska aux Princes qui l'accompagnoient. Guſtave le vit avec admiration, & dès ce moment il conçut pour lui l'amitié la plus vive & la plus tendre, mais le Duc Jean ne put remarquer les grandes qualitez qui le diſtinguoient, ſans envie & ſans chagrin.

Dans ce moment les chevaux qui traînoient le chariot dans lequel étoit la Princeſſe prirent le mord aux dents & l'enleverent

sauver ce Prince & la Princesse.

Cet accident troubla toute la Fête, elle fut remise à une autre fois, & l'on retourna à la Ville où cette nouvelle se répandit bien-tôt, & prévint tous les esprits en faveur de Griska.

Le Prince Gustave qui avoit déja beaucoup de disposition à l'aimer, le remercia dans les termes les plus obligeans du service qu'il venoit de lui rendre, & l'assura d'une reconnoissance éternelle. Griska répondit à toutes ces marques d'amitié d'une maniere à s'en attirer encore d'autres.

Le lendemain Gustave le présenta au Czar qui le reçut très-favorablement, ne doutant point à son air noble & majestueux qu'il ne fût un Prince que le desir de voyager avoit attiré à la Cour & qui ne vouloit point être reconnu.

Cependant la Princeſſe avoit peine à revenir de la frayeur que lui avoit cauſée la vûë du peril qu'elle avoit couru, la violence qu'elle étoit obligée de ſe faire pour combattre une paſſion qui dans ſa naiſſance avoit déja tant de force, augmentoit encore ſa maladie, elle avoit appris qu'elle n'étoit échapée à la mort que par le ſecours que lui avoit donné l'aimable inconnu, une obligation ſi grande, ſe joignant au panchant qu'elle avoit à l'aimer, triompha de toute ſa raiſon, elle crut d'abord qu'en écoutant les ſentimens qui lui parloient en ſa faveur, elle ne faiſoit que ſuivre les mouvemens de la reconnoiſſance. On ne ſçait pas que l'on aime lors que l'on commence d'aimer ; mais elle s'apperçut bien-tôt à la vivacité de ces ſentimens qu'elle ne ſuivoit que les mouvemens de l'amour, & voyant que ſa reſiſ-
tance

tance étoit inutile, elle ne fit plus d'efforts que pour le cacher à celui qui le lui avoit inspiré.

Aussi-tôt qu'elle fut un peu remise, Boris lui-même le lui amena dans sa chambre, & lui exagera la grandeur du service qu'il lui avoit rendu, & la reconnoissance qu'elle en devoit avoir.

Elle eut besoin d'être dans un lieu obscur pour cacher à son Pere le trouble & la rougeur que cette vûë excitoit sur son visage, elle fut long-temps sans pouvoir se remettre, & lorsqu'elle répondit au Czar ce fut avec une parole si foible & si émuë, qu'il n'auroit pas manqué de reconnoître la cause de son agitation, si le pretexte de sa maladie n'avoit détourné tous ses soupçons.

Il sortit presque aussi-tôt, & la conversation que sa présence

& sa gravité rendoient serieuse & languissante devint plus libre & plus enjoüée. La Princesse remercia Gustave de la generosité avec laquelle il s'étoit exposé pour la secourir, & elle donna à Griska plusieurs marques de sa reconnoissance ausquelles il répondit d'une maniere à l'enflamer encore davantage; il la regardoit avec attention, & trouvoit en elle les charmes les plus touchans, mais son cœur n'en ressentit point le pouvoir, & lorsque le cœur se taît, c'est en vain que l'esprit & la raison se declarent pour une belle.

Cependant ses yeux naturellement pleins de tendresse & de langueur étoient tournez sur elle d'une maniere si passionnée, qu'elle en fut vivement penetrée. Tout paroît amour à des yeux amoureux; elle crut que ses charmes avoient allumé dans

son

son cœur la même passion qu'elle ressentoit pour lui, & cet espoir si doux acheva de la déterminer à ne plus combattre son panchant. Lorsqu'un vrai merite a sçû nous engager, il est bien difficile de nous flatter d'être aimez sans aimer à notre tour. Ce fut sur cette apparence douteuse qu'elle se livra toute entiere à la violence d'une ardeur qu'elle crut que l'on partageoit avec elle, elle ne fit plus aucune resistance, sa raison ceda ou ne fit plus entendre sa voix, ses yeux s'animerent d'un feu si vif, la joye dont son cœur étoit penetré se répandit sur son visage, & lui donna un éclat si avantageux à sa beauté, que presque tous les cœurs lui furent soumis, excepté le seul qu'elle souhaitoit de vaincre.

Le Prince Danois en sentit son amour augmenté, le Duc de Zuski eut peine à contenir tous

les feux que ces regards charmans vinrent allumer dans son cœur. Que ce jour fatal causa dans la suite d'infortunes, & combien de malheurs firent naître tant de passions mal assorties!

Le Prince Gustave dont le cœur étoit éxempt de passion, s'aperçut bien-tôt des sentimens que la Princesse avoit pour Griska: comme il ne l'aimoit point, & qu'il n'y pretendoit que par l'ordre absolu du Roi son Pére, il fut bien aise qu'elle fût prévenuë en faveur de son Ami, esperant qu'elle pourroit peut-être l'élever à une fortune éclatante.

Cependant la santé de la Princesse se rétablit entierement, & le Czar qui l'aimoit beaucoup en voulut faire éclater sa joye par une Fête qu'il donna à toute sa Cour; comme elle en regla l'ordonnance, elle lui ôta toute
la

la grossiereté de la nation, il y eut un Bal magnifique, où Griska fit admirer sa bonne grace.

Le desir de vengeance qui l'avoit toujours occupé depuis qu'il étoit à Moskou, l'avoit empêché de remarquer les desseins que l'on avoit formez sur son cœur: mais enfin, les regards que la Princesse lui jettoit à tous momens lui firent appercevoir les sentimens qu'elle avoit pour lui. Malgré son esprit & sa beauté, il ne la regarda que comme la fille d'un usurpateur, dont il étoit venu chercher la perte: les bontez qu'il en avoit reçuës lui tenoient lieu d'offenses, & n'avoient fait qu'augmenter encore son couroux; tout son sang lui étoit odieux, de sorte que ne regardant l'amour de sa fille que comme un moyen de commencer la vengeance qu'il vouloit exercer contre lui, il affecta de la regarder d'une maniere assez indifferente.

La

La Princesse qui s'étoit flatée d'avoir fait sur son cœur la même impression qu'il avoit faite sur le sien, ne put voir sans une peine extrême cette indifference. Elle avoit lieu de croire qu'il avoit remarqué ses regards, qui sembloient chercher les siens, & cependant loin de répondre à ces marques d'amour, elle s'appercevoit qu'il la fuyoit, & qu'il évitoit les occasions de lui parler, avec autant de soin qu'elle en apportoit à les chercher : elle en conçut la douleur la plus vive, & tomba dans une langueur si touchante, que le Prince Gustave y fut sensible : il remarqua la violence qu'elle étoit obligée de se faire pour répondre au Duc Jean qui l'obsedoit continuellement, & touché de sa peine, il voulut du moins la faire cesser en partie, il s'approcha du Duc & sut l'en éloigner, sous prétexte d'avoir une affaire importante

portante

portante à lui communiquer.

Dans ce moment l'Imperatrice, qui étoit d'une santé très-délicate, tomba dans une espece d'évanoüissement, qui troubla tous les plaisirs; car le Czar qui l'aimoit tendrement, allarmé de sa maladie, fit cesser le Bal, & alla lui-même s'employer à la faire revenir. Le Prince Gustave surpris de l'indifference que Griska affectoit pour la Princesse, en voulut sçavoir la cause; il sortit avec lui: Griska, lui dit-il, la conduite que vous tenez à l'égard de la Princesse a lieu de me surprendre; je ne sçai si je dois l'attribuer à l'amitié que vous avez pour moi, & si m'en croyant épris, vous évitez ses regards dans la crainte de devenir mon Rival: si c'étoit-là le motif de vos actions, je devrois vous en avoir une grande obligation; mais afin que vous agissiez desormais sans contrainte,

je

je veux bien vous decouvrir mes ſentimens. Quoique cette Princeſſe ait des charmes très-touchans, ils n'ont pû faire ſur mon cœur aucune impreſſion de tendreſſe, & ſi je lui rends des ſoins c'eſt par l'ordre de mon Pére, qui croit que l'Alliance de Boris peut ſeule terminer les differens qui depuis ſi long-tems ont diviſé la Suede & la Moſcovie: mais votre interêt m'eſt plus cher qu'aucune conſideration d'une politique trop timide: la Princeſſe a pour vous des ſentimens que je vois que rien ne pourra jamais lui faire perdre; votre merite l'avoit prevenuë en votre faveur, & la reconnoiſſance l'a déterminée à vous aimer. Profitez des faveurs que la fortune veut vous faire; vos vertus ont charmé Boris; le Prince Feder eſt haï des peuples, vous pouvez, en répondant à l'amour de la Princeſſe, & en ménageant

geant l'esprit de son Pére, esperer de regner un jour sur les Moscovites : encore un coup, profitez de l'occasion qui s'offre, & craignez, si vous la négligez, que vous ne puissiez jamais la retrouver.

Griska s'étoit bien apperçu des sentimens que la Princesse avoit pour lui, & croyoit bien qu'en y répondant, il pouvoit esperer de remonter sur le Trône de ses Peres : mais il avoit l'ame trop grande pour devoir, à quelque accord fait avec son ennemi, ce que sa naissance lui donnoit, & dont son courage lui promettoit la conquête.

Seigneur, répondit-il au Prince, on ne peut être plus sensible que je le suis à toutes vos bontez : mais je ne suis pas en état d'en profiter ; les charmes de la Princesse n'ont pû faire aucune impression sur mon cœur, & nulle consideration ne peut m'en-

m'engager à feindre ce que je ne ſens pas.

Cette réponſe augmenta encore la ſurpriſe où étoit ce Prince ; il voyoit bien que Griska devoit être d'une naiſſance illuſtre : mais il ne pouvoit concevoir qu'il eût des raiſons aſſez fortes pour refuſer un bien qui faiſoit les deſirs inutiles des plus grands Princes ; il ne put s'empêcher de lui faire connoître ſes ſentimens.

Griska ne croyant pas qu'il fût encore temps de lui déclarer ſa naiſſance, lui répondit que des mouvemens ſecrets dont il ne pouvoit ſe défaire, l'éloignoient entierement de la Princeſſe, qu'il voyoit tout ce qu'elle avoit d'aimable ; mais qu'il ne pouvoit que la haïr.

Guſtave fit encore quelques efforts pour vaincre une averſion qu'il croyoit injuſte & mal fondée : mais voyant qu'il ne pouvoit

voit rien gagner sur son cœur, il le quitta & se retira.

Cependant le Duc de Zuski avoit pour la Princesse une ardeur qu'il ne pouvoit plus renfermer en lui-même; il avoit toujours sçu la déguiser sous le nom du plus parfait attachement, & ses yeux seuls osoient quelquefois la découvrir : mais leur langage n'étoit point entendu. La Princesse qui ne le regardoit que comme un Ami, le traitoit avec les distinctions les plus flateuses ; elle lui découvroit ses pensées les plus secrettes, & il avoit la permission de la voir presque à tous momens : cette liberté ne servoit qu'à lui faire decouvrir de nouveaux charmes, qui l'enflammoient encore davantage & redoubloient sa peine, puisqu'il ne pouvoit jamais en esperer la possession. Il étoit d'autant plus malheureux, qu'on avoit pour lui mille bontez, mais qui partoient

toient d'un autre principe. Il vivoit dans une contrainte perpetuelle, & n'avoit pas même la liberté de se plaindre : c'est le comble de l'infortune d'être obligé de déguiser le mal que l'on ressent. La tristesse & la langueur qu'il avoit remarquées en elle depuis quelque tems, lui firent apprehender que quelqu'un de ses rivaux ne l'eût causée, & qu'il ne s'y prît trop tard pour attaquer un cœur dont un autre se seroit déja rendu maître : cette consideration l'engagea à chercher une occasion de lui découvrir enfin son amour.

La Princesse n'étoit pas éxemte des peines qu'elle faisoit souffrir, & l'indifference que Griska affectoit pour elle lui causoit la douleur la plus vive. Il ne m'aime point, disoit-elle à Velika, qui étoit une des filles à qui elle se fioit, & je ne dois pas esperer qu'il m'aime jamais.

l'ha-

l'habitude & le temps ne font point naître l'amour; il est l'effet d'une premiere vûë; & si ce je ne sçai quoi ne previent & n'attache pas d'abord, on estime, mais on n'aime point.

Elle ignoroit le zèle que Gustave avoit pour ses interêts: ce Prince persistoit toûjours à vouloir enflammer Griska; mais voyant que tous ses efforts étoient inutiles, & que tous les charmes qu'il lui faisoit remarquer dans la Princesse, sembloient encore l'en éloigner de plus en plus: il crut que le tems & sa vûë pourroient vaincre cette haine injuste; & dans cette pensée il résolut de le mener souvent au Palais, & de lui ménager un entretien avec elle. Il trouva l'occasion qu'il cherchoit. Un jour la Princesse étoit seule dans son appartement avec quelques-unes de ses filles, il sçut les éloigner avec adresse, & la laissa seule avec Griska.

Il

Il ne put s'empêcher d'en rougir, & d'être un peu fâché de la malice que lui faisoit Gustave: mais la Princesse qui n'avoit encore pû lui parler un moment, charmée d'en trouver une occasion favorable, sans y avoir en rien contribué, & voulant en profiter: Seigneur, lui dit-elle, oseroit-on vous demander à qui nous devons votre arrivée en cette Cour? elle nous a été si favorable, que je ne doute pas que le Czar ne fasse tous ses efforts pour vous y arrêter.

Ces paroles le tirerent du trouble & de l'embarras où il étoit: Madame, lui répondit-il, le desir de voyager m'a fait quitter mon païs; & voulant voir les plus belles Cours de l'Europe, j'ai crû devoir commencer par celle de Moscovie, dont on vante par tout la magnificence & la politesse; & je rends grace à la fortune d'y être arrivé

aſſez tôt pour lui ſauver ſon plus grand ornement.

La Princeſſe fut charmée de cette réponſe, attribuant à l'amour ce que la civilité ſeule avoit produit, elle lui demanda s'il feroit un long ſejour à Moskou, & s'il n'avoit trouvé perſonne qui pût l'y retenir. Il vit bien à quel deſſein elle lui faiſoit cette demande; mais quoi qu'il voulût lui perſuader qu'il étoit inſenſible, il fut aſſez embaraſſé ſur le choix des termes dont il devoit ſe ſervir; enfin il lui repondit que ſon cœur s'étoit toûjours deffendu des traits de l'amour, & qu'il ne vouloit jamais reſſentir une paſſion qu'il ne ſe croïoit pas capable d'inſpirer, il ajoûta que quand il pourroit ſe réſoudre à aimer, ce ne feroit pas dans un Païs où il ne lui étoit pas permis de s'arrêter.



Ces derniéres paroles, qu'il prononça d'un air aſſez indifférent,

rent, firent bien connoître à la Princesse qu'elle ne devoit pas espérer de le rendre jamais sensible.

Le Duc Galitchein qui parut à la porte de la chambre delivra Griska d'un entretien qui le gênoit extrémement, & pour n'y être plus exposé, il sortit presqu'aussi-tôt. Le Prince Gustave le suivit, & lui fit encore la guerre de la froideur avec laquelle il répondoit à l'amour de la Princesse, & voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur son cœur, il cessa de lui en parler.

Mais on ne peut exprimer quelle fut la douleur de la Princesse, de connoître qu'elle ne seroit jamais aimée. Quoi, disoit-elle à Velika, je ne dois jamais espérer de toucher son cœur, il a vû ma foiblesse & ne veut pas en profiter? quel est mon malheur? je n'ai que de l'indifférence pour deux Princes qui m'a-

m'adorent, & je m'abaisse inutilement pour un homme dont la naissance est peut-être fort au dessous de la mienne ; ses pleurs & ses sanglots interrompoient le cours de sa plainte, sa chere Velika étoit empressée à la consoler, & tous ses discours ne pouvoient calmer sa douleur. Dans ce moment on vint lui dire que le Czar la demandoit.

Le Duc Jean (*a*) voyant que tous les soins qu'il rendoit à la Princesse ne pouvoient la toucher, & craignant que le merite de Gustave n'obtint ce qu'on lui refusoit, avoit eu l'adresse de mettre dans ses intérêts Houdun & Mistislofski favori du Czar, & leur avoit promis des récompenses excessives s'ils pouvoient le rendre heureux, il remontrérent à Boris qu'il étoit tems qu'il se declarât en faveur de l'un ou de l'autre des Princes qu'il avoit



(*a*) Margeret.

avoit attirez à sa Cour dans l'esperance d'épouser la Princesse, ils ajoûterent que la Politique vouloit qu'il préferât le Duc Jean au Prince Gustave, qui devant regner après la mort de son Pére, emmeneroit la Princesse en Suéde, au lieu que le Duc lui devant toute sa fortune, resteroit toûjours dans sa Cour, & soûtiendroit le Prince son Fils; ils lui remontrerent encore qu'il étoit dangereux d'augmenter la puissance d'un ennemi qui n'étoit déja que trop redoutable, que la Princesse seroit à Gustave un pretexte de troubler toûjours l'Empire, & peut-être de le ravir au Prince son Fils qui n'étoit guere capable de le deffendre; enfin, ils sûrent sibien tourner son esprit, qui déja commençoit à diminuer & à s'affoiblir, qu'ils le firent consentir à donner la Princesse au Duc Jean, & dans le moment même il l'en-

voya

voya chercher pour lui declarer sa volonté.

La Princesse ne sachant cé que son Pére lui vouloit, essuya promptement ses larmes, & se rendit dans son cabinet où il lui aprit le choix qu'il avoit fait du Duc Jean, & lui commanda de le regarder comme l'époux qu'il lui destinoit.

Elle fut si surprise de ce discours qu'elle n'eut pas la force d'y répondre, & Boris qui ne croyoit pas qu'elle pût s'oposer à ses volontez, prit son silence pour un consentement qu'elle y donnoit, & sortit de son cabinet, elle le suivit un moment après renfermant sa douleur en elle-même.

Mais lors qu'elle fut retirée en son appartement, elle se jetta sur un lit de repos & donnant un libre passage aux soupirs & aux larmes qu'elle ne pouvoit plus retenir, elle forma des regrets

ſi touchans, que Velika ne ſut que penſer de l'état dans lequel-elle la voyoit, elle ſe mit à ſes genoux & lui demanda le ſujet de ſa douleur.

Ce n'étoit pas aſſez, lui repondit-elle, d'une voix foible & entrecoupée de ſoupirs, de n'être pas aimée de ce que j'aime, on me livre à tout ce que je hais, on veut que j'épouſe le Duc Jean. Sa douleur lui ôta l'uſage de la voix & les ſoupirs qu'elle pouſſoit étoient les ſeuls ſignes de vie qu'elle donnoit.

Dans ce moment le Duc de Zuski entra dans ſa chambre, ne pouvant plus reſiſter à la violence de ſon amour, il venoit le declarer à celle qui le lui avoit inſpiré; la Princeſſe qui l'eſtimoit, lui avoit permis de venir ainſi l'interrompre. A ſa vûë les larmes recommencerent à couler plus fortement. Quel ſpectacle pour un Amant! il ſe jetta
à

à ses genoux & la regardant avec des yeux pleins de tendresse & de langueur, est-ce à vous, Madame, lui dit-il, est-ce à vous à répandre des pleurs ? la tristesse est le partage des malheureux. Qui peut troubler la tranquillité de votre ame & causer l'affliction où je vous vois ? parlez, Madame, parlez, & si je peux la calmer disposez de ma vie. Helas, lui répondit-elle, avec une langueur la plus touchante, mes malheurs sont sans remede, mon Pére veut que j'épouse le Prince de Dannemarck : le Prince de Dannemarck, continua-t-elle, ô Ciel ! souffrirez-vous qu'un tel hymen s'accomplisse ?

Le Duc fut penetré de la plus vive douleur à ces mots ; non, Madame, s'écria-t-il, emporté par son amour, non vous n'épouserez jamais ce Prince, je vous en donne ma parole : quoi

je vous verrois dans les bras de cet indigne Rival ? il vous posse-deroit ? il vous verroit à toute heure, pendant que tant d'Amans languissent, & n'osent même vous declarer l'amour qu'ils ont pour vous : mais que dis-je ? où m'emporte la violence d'un a-mour qu'il m'est impossible de renfermer dans mon cœur ? par-donnez-moi, Madame, cet aveu temeraire, depuis long-tems le respect me force à soupirer tout bas, j'ai devoré mes pleurs, & je vous ai toûjours caché que je brulois pour vous, je vous le ca-cherois encore si je pouvois être maître de mon cœur lors que je perds tout espoir, ne vous offen-sez point du plus tendre amour, je saurai le contraindre au si-lence, & mes yeux seuls conti-nueront de vous dire que je suis le plus fidele de tous vos Amans.

La Princesse étoit si troublée & si surprise de l'entendre parler

ainsi, qu'elle n'eut pas la force de l'interrompre; elle avoit de l'estime & de la consideration pour lui, ses conseils avoient souvent reglé sa conduite, elle fut au desespoir des sentimens qu'il avoit pour elle, & elle voulut les lui ôter, ou le forcer à ne les jamais expliquer; & vous aussi Zuski, lui repondit-elle, vous vous declarez mon ennemi, vous sur qui je comptois comme sur un Ami fidelle: mais je veux croire que vous n'avez pas fait reflexion à ce que vous venez de me dire, & je veux bien l'oublier pour n'être pas obligée de punir votre temerité: mais souvenez-vous de ne me parler jamais d'un amour auquel je ne veux ni ne dois répondre.

Le Duc fut plus outré de la maniere indifférente dont elle prononça ces mots, que si elle lui avoit fait la reponse la plus rude; il vit tout le mépris qu'elle

avoit pour lui, & il en fut pénetré de douleur: mais comme il eſpera encore de rompre ſon mariage, & de la rendre peut-être un jour ſenſible, il diſſimula ſa peine & ſon dépit, & reſolut de faire tous ſes efforts pour troubler le bonheur de ſon Rival.

Il crut qu'il devoit aprendre au Prince Guſtave la préférence que l'on donnoit au Duc Jean, il alla le voir & lui declara le choix que le Czar avoit fait, n'oubliant rien pour l'irriter & contre ſon Rival & contre lui.

Quoique Guſtave n'aimât point la Princeſſe, il ne put aprendre ſans depit qu'on lui preferoit le Duc Jean, il crut que ſa gloire & ſon honneur étoient engagez à ne point ſouffrir cet injuſte choix: de ſorte qu'il reſolut de ne rien negliger pour le faire changer; il remercia le Duc de Zuski de ſon avis ſans vouloir penetrer les motifs qui l'avoient en-

engagé à le lui donner. Le Duc n'envisageoit de tous côtez que des malheurs pour lui, soit que l'un ou l'autre de ces deux Princes fût preferé: mais voyant le couroux dont Gustave étoit enflammé, il crut qu'il n'alloit rien épargner pour traverser le bonheur du Duc Jean, & même il espera profiter de leur division, & détruire ces deux Rivaux l'un par l'autre.

Cependant le Duc Jean étoit au comble de ses vœux, il aimoit la Princesse avec une ardeur extrême, & Boris lui en promettoit la possession; l'idée de son bonheur excitoit en lui mille transports, il est vrai qu'il n'étoit pas assuré d'être aimé, mais il ne croyoit pas que personne eût pû jamais obtenir cet avantage, & voulant savoir de quelle maniere elle avoit reçû les ordres de son Pére, il alla dans son apartement comme le

Duc de Zuski en sortoit ; la douleur qu'il apperçut en elle le toucha sensiblement. Je ne m'attendois pas, Madame, lui dit-il, à trouver tant de tristesse en vous dans un jour qui sembloit être destiné aux plus doux plaisirs : vous oposeriez-vous au bonheur dont le Czar vient de me flatter ? je m'en priverois, Madame, si je croyois qu'il pût causer votre peine ; ma constance & mon amour mériteroient votre cœur : mais s'il ne se donne pas je ne veux point le tyranniser. Seigneur, lui répondit-elle, avec une langueur extréme, ce n'est pas notre cœur que l'on consulte, lors que l'on dispose de nous ; victime d'une Politique barbare une Princesse ne sait qu'obéïr, on ne doit pas lui demander autre chose.

Ainsi donc, Madame, lui repliqua-t-il, vous n'obéïssez qu'à regret, & vous êtes une Victime

in-

innocente que je dois entraîner à l'autel : non, non, quoi que mon cœur en murmure, je ne veux point abuser des droits que votre Pére me donne sur vous, je vous rends à vous-même, Madame, c'est à vous seule que je veux vous devoir, & je ne serois pas heureux s'il en coutoit des soupirs à votre cœur.

Encore un coup, Seigneur, lui dit la Princesse, contentez-vous que je sache obéïr & laissez-là mon cœur, puisque ma main est prête.

Et sans votre cœur, Madame, lui repondit-il, est-il de bonheur pour moi ? n'est-ce pas lui que j'ai voulu toucher ? tant de soins rendus, tant de soupirs poussez, que demandoient-ils que ce cœur que j'estime plus que toutes les Couronnes ensemble.

Cependant, reprit-elle, il me semble que ce n'est pas de

quoi vous vous êtes fort embarassé; si vous aviez voulu me plaire vous m'auriez consultée avant que de me demander à mon Pére: mais vous avez eu vos raisons pour en agir ainsi, je ne veux point les penetrer, vous avez sû vous assurer du Czar, il me commande de vous regarder comme l'Epoux qu'il me destine, j'obéïrai, ajouta-t-elle, en laissant tomber quelques larmes qu'elle ne put retenir; mais n'en éxigez pas davantage. Elle se leva en achevant ces mots, & s'enferma dans son cabinet. Le Duc connut bien qu'elle avoit pour lui une secrette haine, comme il avoit pour elle une ardeur extréme, il en eut d'abord une vive douleur; mais le plaisir d'obtenir la preference sur son Rival l'en consola; il crut que le devoir feroit sur le cœur de la Princesse ce que l'amour ne pouvoit y faire, & qu'elle aimeroit

époux celui qu'elle haïssoit amant ; il sortit de sa chambre & descendit dans les Jardins du Palais où il avoit ordonné à Houdun & à Mistislosfski de l'aller attendre.

Comme il traversoit une allée avec ces deux Favoris, il aperçut le Prince Gustave. Ce Prince qui avoit formé le dessein de troubler son bonheur à quelque prix que ce pût être, ne le vit pas plûtôt, qu'il prit la resolution de se battre contre lui; dans cette pensée il s'en approcha & lui dit qu'il souhaitoit lui parler un moment sans témoins, aussi-tôt il le mena dans un petit bosquet au bout de l'allée où ils étoient, & le regardant fierement: Duc, lui dit-il, faites-moi voir un plus digne Rival, j'attaque le cœur de la Princesse sans avoir recours à de honteux artifices pour sûborner son Pére, j'ai bien voulu vous traiter d'égal

&

& ne la diſputer que par mon ſeul merite, ſans faire parler les avantages que ma naiſſance me donne, & qui auroient pû me la faire obtenir, & j'apprens que vous corrompez les Miniſtres & les Favoris du Czar pour le faire declarer en votre faveur.

Seigneur, lui repondit le Duc, je crois qu'en Amour comme en Guerre on peut ſe ſervir de tous les moyens qui peuvent nous aſſurer la Victoire : ſi vous avez aſſez de confiance en votre mérite pour ne vouloir être redevable du cœur de la Princeſſe qu'à lui ſeul, je n'ai pas crû devoir vous imiter.

Dans ce moment Houdun & Miſtiſloſtski parurent à l'entrée du Boſquet. Comme ils avoient remarqué la maniére dont Guſtave avoit approché ſon Rival, ils craignirent qu'il ne voulût l'attaquer & que le Duc ne ſuccombât ſous ſa valeur, ils vinrent

es separer, de sorte que Gustave
voyant qu'il ne pouvoit éxecuter
ses desseins, sortit en jettant
au Duc un regard menaçant.

Cependant Griska ne sachant
point ce qui venoit d'arriver, se
promenoit d'un autre côté dans
les Jardins, rêvant aux moyens
de ravir bien-tôt à Boris le Sceptre
qu'il lui retenoit. Comme il
traversoit une allée il aperçut
la Princesse avec une de ses filles,
il voulut éviter sa rencontre,
& pour se dérober à ses yeux, il
entra dans un petit cabinet qui
étoit à côté, & se mit dans le fond
sur un siége de gazon.

La Princesse qui ne l'avoit
pas aperçû se promena quelque
tems les yeux tristement baissez
contre terre & sans prononcer
une seule parole; ensuite elle vint
se reposer dans le même cabinet
où il étoit venu chercher un
azile contr'elle; comme le cabinet
étoit obscur, il lui fut aisé
de

de se cacher; la Princesse garda encore quelque tems le silence, & poussant mille soupirs elle adressa ces mots à sa chere Velika.

Tu vois la cruauté du sort qui s'obstine à me poursuivre, il semble qu'il veuille épuiser sur moi tous les traits de son couroux; ce n'étoit pas assez d'être destinée à bruler d'une flame que l'on ne partage point, il faut que des cœurs dont je voudrois l'indifference deviennent sensibles pour me persecuter. Beauté funeste que vous m'avez mal servie? faut-il que vous soyez impuissante sur le cœur que je voudrois seul toucher? mais tu ne sais pas encore tous mes malheurs, le Duc de Zuski m'aime & vient de me le déclarer, je le crains, ma chere Velika, un funeste pressentiment me tourmente & m'agite sans cesse, & semble m'annoncer que sa passion causera tous les malheurs de ma vie,

je

je l'eſtimois je l'avouë, & j'avois pour lui des égards dont il ne devoit point abuſer : mais je ne laiſſois pas de remarquer ſes mauvaiſes qualitez qu'il s'efforçoit en vain de me cacher, & c'eſt cette connoiſſance qui m'allarme & qui fait ma peine; les crimes les plus affreux ne lui coutent rien, il cache en vain ſon naturel farouche & cruel, une ambition demeſurée le ronge & le devore, il porte un cœur barbare & capable de tout entreprendre pour ſe ſatisfaire ; je le flatte encore, je le ménage pour tâcher de detourner les malheurs que j'aprehende. Princes rivaux ce n'eſt pas pour vous que je le crains, qu'il vous prenne à ſon gré pour victimes ; mais, cher Amant, ſi je te voyois un jour expirer ſous ſes coups, quel ſeroit mon deſeſpoir ? car enfin je t'aime toûjours malgré ton inſenſibilité, il ſemble que l'amour

cruel se plaise à unir d'une chaîne plus forte les cœurs que le destin a le plus separez. Ah Velika aurois-tu jamais pensé en voyant une foule d'Amans empressez à me plaire, qu'un jour j'aimerois un ingrat qui ne me rendroit que des mépris! jour funeste auquel il s'offrit à mes yeux pour la premiere fois! je ne pus me défendre de l'aimer, un mouvement secret me prévint en sa faveur & fit declarer mon cœur pour lui; le service qu'il me rendit acheva de me vaincre, je ne crus qu'être reconnoissante, je devins quelque chose de plus, ses regards languissamment tournez sur moi me firent croire qu'il partageoit mon ardeur; sur cette aparence, hélas, je ne combattis plus mon penchant, je pris même un plaisir secret à m'y laisser entraîner, & je n'aime qu'un ingrat, qu'un insensible! pour augmenter encore ma douleur,

ır, on veut que j'épouse un
ince pour qui je sens une haine
rincible ; lors que l'amour
ıvoit encore pû s'introduire
ns mon cœur, j'attendois sans
e plaindre le sort qui m'étoit
:stiné & je l'aurois subi sans
:ine : mais à present je choisirai
ûtôt la mort que d'être à per-
ınne, si je ne puis être à celui
ue j'aime.

C'est ainsi que la Princesse
xprimoit ses douleurs : Griska
toit trop genereux pour n'en
tre point touché ; il se sentit
tteint de pitié, elle étoit belle,
lle avoit mille vertus, elle l'ai-
noit, il pouvoit, en repondant
sa tendresse, esperer de remon-
er un jour sur le Trône de ses
'éres sans s'exposer au sort dou-
eux des armes : ces considera-
ions étoient puissantes & tout
utre auroit pû s'y rendre ; mais
haïssoit trop le sang de Boris
pour

pour le conserver sur le Trône qu'il lui retenoit.

Dans ce moment Velika s'aperçut qu'il y avoit quelqu'un dans le cabinet qui les avoit écoutées, elle fit un cri & dit à la Princesse qu'on avoit surpris son secret.

Griska voyant qu'il étoit découvert, ne songea plus à se cacher; & comme la Princesse ne l'avoit point nommé dans la plainte qu'elle avoit faite, il crut pouvoir feindre d'en ignorer la cause; il lui dit qu'elle pouvoit compter sur sa discretion & qu'il savoit l'usage qu'il devoit faire de ce que le hazard lui avoit appris, & aussi-tôt il voulut sortir. La Princesse fut si surprise & si troublée de voir son secret découvert, qu'elle n'eut presque pas la force de l'arrêter: sa presence lui reprochoit sa foiblesse, & la honte d'avoir fait un aveu semblable excita sa fierté contre son

ſon amour : mais la penſée que peut-être ſa douleur avoit ſû l'attendrir, fit renaître l'eſperance dans ſon cœur, & elle fut bien aiſe que le hazard lui eût appris ce que ſa gloire & ſa vertu l'auroient toujours empêché de lui avouer.

Pourquoi me fuïez-vous, lui dit-elle, & que ne faites-vous de mon ſecret l'uſage que je voudrois que vous en fiſſiez ? car enfin vous ne pouvez plus feindre d'ignorer que je vous aime, & vous ne voyez que trop que c'eſt vous ſeul qui cauſez les peines que j'endure : mais vous n'en êtes point touché.

Le cœur d'un Heros n'eſt point inſenſible, il deplore les malheurs qu'il eſt obligé de cauſer, & la douleur de ſes ennemis l'afflige lors qu'ils ont de la vertu. Griska fut touché de tant de marques d'amour, ſes reſolutions l'abandonnerent, ſa haine

s'adoucit, le desir de vengeance qui l'avoit toujours occupé sortit de son cœur & fit place à d'autres desirs plus doux; son courage le soutint à peine, & la pitié desarma son couroux, il soupira de ne pouvoir aimer une Princesse si charmante & si tendre.

Elle ne fut que penser de son trouble & du soupir qu'il venoit de pousser: que m'annonce votre silence, lui dit-elle, avec une langueur la plus touchante, vous soupirez, ce soupir est-il de haine ou d'amour? & votre cœur est-il sensible à ma peine? tant de bonheur pourroit-il m'être accordé? je verrois celui que j'aime répondre à mon amour, il partageroit ma tendresse, il me rendroit les soupirs que je pousse pour lui.... mais je ne dois pas m'en flatter.

Enfin il lui repondit, ne croïez pas, Madame, que je sois insensible

sible à tant de charmes & de vertus que je remarque en vous ; je les admire sans cesse & je m'estimerois heureux de pouvoir vous sacrifier & mon cœur & ma vie : nais un obstacle invincible s'y ppose : oui, Madame, le Ciel dans e moment même de notre naissance a empêché que nous ne oussions jamais être unis, j'obéis regret à mon destin, je ne uis vous en dire davantage & outes mes résolutions ont peine tenir contre tous vos charmes.

En achevant ces mots il sortit u cabinet & laissa la Princesse n proye à la douleur la plus ive.

Qu'a-t-il voulu signifier, dit-le à Velika, par ces mots qu'il a rononcez d'une voix foible & ntrecoupée de soupirs, je vou-ois pouvoir vous sacrifier & ma e & mon cœur ; quel obstacle ppose à mon bonheur & de quel té peut-il venir ? quelle est sa

naiſſance & ſon nom ? il nous a caché l'une & l'autre, & ſans doute il eſt notre ennemi; mais quand il le ſeroit, l'amour ne peut-il nous réconcilier ? quel eſt ce myſtére que je ne puis comprendre ? il n'oſe, a-t'il ajoûté, m'en dire davantage. Ah cruel ! vous ne m'en avez que trop dit, il ne vous eſt pas permis de m'aimer ! le Ciel dès le moment même de notre naiſſance a empêché que nous ne puſſions jamais être unis... que ne m'avez-vous expliqué quel eſt cet obſtacle qu'il a mis à mon bonheur ? pourquoi n'avez-vous pas achevé ? avez-vous craint d'augmenter ma peine ? l'incertitude où vous me laiſſez eſt bien plus affreuſe : ô, ma chere Velika, que je ſuis malheureuſe ! car enfin il me connoît, il ſe connoît lui-même, & puis qu'il me dit que je ne dois rien eſpérer, je ne dois pas me flatter contre toute aparence.

Cependant quand sa douleur ut un peu calmée, & lui laissa écouter les lumiéres de sa raison, elle trouva encore de quoi se flatter dans la sensibilité qu'il lui avoit montrée & elle espera qu'avec le tems elle pourroit peutêtre en obtenir davantage. C'est ainsi qu'on se flatte toûjours au moindre jour offert d'espérer, on saisit cette espérance toute douteuse qu'elle est, on s'en console, on s'en nourit & jamais on ne se croit entiérement malheureux, que lors qu'on ne trouve plus à se tromper.

Cependant Boris qui aprit la querelle du Prince Gustave & du Duc Jean, resolut de prévenir toutes les suites qu'elle pouroit avoir & d'éloigner Gustave à quelque prix que ce fût; il trouva bien-tôt l'occasion qu'il cherchoit.

Le Duc Jean redoutant la valeur de son Rival & croyant qu'il

ne feroit jamais aſſuré d'être heu-reux tant qu'il feroit en état de le traverfer; réfolut de s'en def-faire par quelque moyen que ce pût être, il choiſit huit hommes déterminez & leur promit des récompenſes exceſſives s'ils pou-voient le faire périr: que ne peut l'argent fur des ames baſſes? ces ſcélerats lui promirent d'éxécu-ter ſes ordres & de ne rien épar-gner pour le ſatisfaire.

Un ſoir que Guſtave revenoit du Palais avec Griska il fut at-taqué au paſſage d'une petite ruë écartée: auſſi-tôt Griska mit l'é-pée à la main & fit tomber à ſes pieds celui qui s'étoit avancé le premier; Guſtave ſe voyant un ſi vaillant deffenſeur le ſuivit cou-rageuſement & s'ouvrit un paſſa-ge à grands coups d'épée: mais pendant que Griska étoit occupé à combattre contre deux des plus vaillans qui l'avoient attaqué, le reſte environna Guſtave & fon-

dit

dit ſur lui avec tant de furie, que quoi qu'il ſe deffendît fortement, il auroit peut-être ſuccombé ſous le nombre, lors que le hazard fit paſſer le Duc de Zuski dans cette ruë accompagné de trois de ſes domeſtiques. Les aſſaſſins épouvantez prirent auſſitôt la fuite & laiſſerent Guſtave avec une bleſſure aſſez legére au bras droit.

Le Duc ayant reconnu ſon Rival fut fâché de l'avoir dérobé à ſa perte : mais comme il ſavoit l'art de feindre, il diſſimula ſa penſée & le conduiſit même juſques dans ſon Palais où il vit mettre le premier apareil ſur ſa bleſſure.

Le lendemain toute la Cour fut informée du péril que ce Prince avoit couru ; mais Boris n'en montra pas tout le reſſentiment qu'il devoit contre le Duc Jean que l'on crut l'auteur de ce lâche attentat, il reçut

même très froidement Gustave qui vint lui en demander justice, & lui dit qu'il s'étoit attiré ce traitement & qu'il ne devoit s'en prendre qu'à lui-même, de sorte que ce Prince indigné du peu de satisfaction qu'on lui donnoit ne put s'empêcher de lui répondre assez fiérement, qu'un jour il seroit Roi & qu'il sauroit bien tirer raison des outrages qu'il recevoit & aussi-tôt il se retira.

Boris qui étoit fier ne put souffrir cette menace, il voulut le faire arrêter sur le champ; mais comme il n'étoit pas en état de soutenir une sanglante Guerre contre le Roi de Suéde, il ne voulut rien entreprendre sans l'avis de son Conseil; il le fit aussi-tôt assembler & lui communiqua son dessein: comme il n'étoit composé que des Partisans du Duc Jean, tous les suffrages se réünirent au sentiment qu'il avoit de faire arêter Gustave; mais cette

ette réſolution ne put être ſi
ecrette qu'il n'en fût averti; il
rit le parti que la prudence lui
onſeilloit de prendre, il dit adieu
Griska, & par une prompte
uite il ſe déroba à l'injuſtice
u Czar & aux lâches deſſeins de
es indignes Rivaux. (*a*)

Le Czar qui ne demandoit
u'à l'éloigner & qui n'en venoit
u'à regret à de facheuſes ex-
rémitez contre lui, ne ſe mit pas
n peine de le faire pourſuivre,
t les Ducs Jean & de Zuski fu-
ent charmez de ſe voir delivrez
'un Rival ſi redoutable. Quoi
ue le Duc Jean fût aſſuré que
a Princeſſe avoit pour lui une
aine ſecrette, il voulut cepen-
ant en être poſſeſſeur; il de-
nanda au Czar l'éxécution de
a promeſſe, & ce Prince que la
réſence de Guſtave ne gênoit
lus, lui accorda ſa demande
vec plaiſir: en vain la Princeſſe

(*a*) Margeret.

voulut lui donner ne firent qu'augmenter son mal, la bonté de son tempéramment combattit quelque tems la force du venin ; mais enfin il pénétra jusqu'au cœur, son corps s'affoiblit & il mourut dans des douleurs & dans des convulsions dont on reconnut facilement la cause. (*a*)

Le Czar fut si vivement touché de cette mort qu'il en prit le deuil. On raisonna differemment sur ce qui l'avoit causée, & personne n'en put jamais soupçonner le Duc de Zuski : mais la Princesse découvrit bien-tôt qu'il en étoit l'auteur ; elle eut tant d'horreur de son crime, qu'il s'en fallut peu qu'elle ne le découvrît au Czar, & la seule crainte du trouble & de la révolte, qui pourroient suivre la punition que l'on feroit d'un Seigneur aussi considerable, put l'obliger à dissimuler.

(*a*.) Margeret, Jansonius.

Cependant ce Duc se voyant délivré d'un Rival aussi dangereux s'abandonnoit aux plus flateuses espérances ; mais il fut bien surpris de la maniére dont la Princesse le reçut lors qu'il alla lui vanter son zèle & son obéïssance ; elle ne voulut le voir que pour lui reprocher son crime & lui en marquer toute son indignation, & ensuite elle le bannit pour jamais de sa presence.

On ne peut exprimer quel fut son desespoir de ne tirer aucun fruit d'un crime dont tout son amour n'avoit pû lui cacher l'horreur ; les remords vinrent déchirer son cœur, mais il fut bientôt s'en delivrer & s'aguerrir contr'eux, & le depit de ne pouvoir vaincre la fierté de la Princesse augmentant encore son humeur cruelle, il resolut de ne rien épargner pour satisfaire son amour & de le rendre heureux à quelque prix que ce pût être ;

mais il voulut encore essayer si les soins & les empressemens pourroient quelque chose sur son cœur ; comme il crut n'avoir plus de rivaux, il se persuada que la Princesse accoutumée à s'entendre parler d'amour, ne pourroit se passer d'amant & chercheroit elle-même à se rendre.

Mais il découvrit bientôt qu'il avoit un Rival plus dangereux que tous ceux dont il avoit sceu se deffaire, il remarqua le penchant que la Princesse avoit pour Griska ; on ne peut exprimer quelle fut sa rage & sa fureur de voir qu'un homme, qu'il croyoit sans consequence, & dont il ne s'étoit jamais defié, alloit profiter de ses crimes ; dans le premier transport de son courroux il voulut le poignarder lui-même, & il ne put qu'avec une peine extrême se rendre maître de ce mouvement, il s'étoit familia-

riſé avec le crime & rien ne lui coûtoit plus pour ſe ſatisfaire; il reſolut de ſe vanger ſur ce nouveau Rival qu'il découvroit, de toutes les rigueurs que la Princeſſe avoit eûes pour lui.

Pendant que ces paſſions differentes faiſoient naître tant d'intrigues à Moskou, l'Imperatrice Mere de Demetrius attendoit à Uglits ce que la fortune feroit en faveur de ce Prince; elle avoit appris avec un plaiſir extrême les ſentimens que la fille de Boris avoit pour lui & la vengeance qu'il commençoit d'exercer ſur cet ennemi en refuſant de répondre à l'amour de ſa fille, elle goutoit par avance le plaiſir de lui rendre les malheurs qu'il lui avoit cauſez, & elle donnoit les plus grandes marques d'amitié à Bomirka qui lui avoit procuré l'eſperance de ce bonheur, en ſacrifiant ſon propre fils pour ſauver le ſien.

noit ſur un Parterre magnifique, elle s'aprocha de lui feignant de vouloir y regarder, il voulut ſe retirer par reſpect, elle l'arrêta. Hé bien, Zuski, lui dit-elle, le Czar veut que j'épouſe le Duc Jean & il ne m'a donné que huit jours pour m'y préparer, verrez-vous mon hymen ſans chagrin?

Le Duc connut bien par ce diſcours qu'elle haïſſoit ſon Rival, il crut qu'il pouvoit en profiter & la rendre ſenſible à ſon amour; dans cette penſée il lui répondit, ſi j'avois été aſſez heureux, Madame, pour vous inſpirer de tendres ſentimens, je périrois plûtôt que de voir achever un hymen que je regarderois comme le plus grand des malheurs: mais je me dis à tout moment que vous êtes inſenſible à mon amour, que je ne dois jamais eſpérer de vous y voir répondre, & que ſi vous n'épouſez

pas le Duc Jean je n'en ferai pas plus heureux; ainsi puis que je dois nécessairement vous perdre, j'aime mieux que vous épousiez ce Prince, que quelqu'autre étranger qui vous emmeneroit dans un Païs où je n'aurois jamais le bonheur de vous parler & de vous voir.

La Princesse ne s'aperçut que trop de l'espérance qu'il avoit conçûë & ne voulut pas la lui faire perdre. Si vous pouviez, lui repliqua-t-elle avec assez de douceur, rompre cet hymen, vous reculeriez toûjours votre malheur & vous pouriez espérer du tems & de vos soins, de me rendre sensible & de prévenir mon Pére en votre faveur; je vous ai dit que je n'aimois pas votre Rival, c'étoit vous en dire assez, & quand je ferois assez injuste pour vous demander quelque chose contre vos intérêts, ne devriez-vous pas

me

ne l'accorder? un véritable A-
nant ne doit-il pas ſacrifier juſ-
u'à ſa propre ſatisfaction à la
erſonne qu'il aime? mais ajou-
a-t'elle, avec un air de dépit,
'ai eu tort de croire que vous
viez pour moi une, véritable
ndreſſe. Ah Madame, s'écria-
'il, je ne vous aime point, vous
n pouvez douter? tant de ſoins,
nt de ſoûpirs ne vous l'ont pas
ſez prouvé? j'ai ſouffert toutes
os rigueurs ſans me plaindre,
ns vous accuſer, & vous pouvez
louter de mon amour? hé bien,
Madame, il faut vous en donner
le nouvelles preuves & vous ſer-
vir comme vous le voulez, &
quand je devrois travailler con-
tre moi-même, dans peu vous
ſerez ſatisfaite.

En achevant ces mots il lui
fit une profonde révérence & la
quita pour penſer aux moyens
de lui tenir ſa promeſſe.

Comme il avoit peur de ſe

Mais cette Mére affligée étoit devenuë insensible à tous les plaisirs de la vie, le sang de son Fils qu'elle avoit elle-même répandu venoit sans cesse la tourmenter, l'ombre de son époux toûjours attachée à ses pas, lui reprochoit sa cruauté; son cœur lui-même se révoltoit à tout moment contr'elle & lui faisoit sentir qu'elle étoit Mére; tout ce qu'elle voyoit lui montroit l'horreur de son crime, un remords cruel la rongeoit, mille souvenirs facheux remplissoient sa mémoire d'images effrayantes, un noir chagrin la devoroit; elle ne put long tems soûtenir une peine si rude, elle s'affoiblit insensiblement, enfin elle tomba dans une maladie dont elle vit bien qu'elle ne pouroit jamais guérir; mais avant de mourir, elle voulut se donner la triste satisfaction de déposer sa peine & sa douleur dans le sein de quelque Ami fidele, &

mal-

malgré les ſoins del'Impératrice qui ne la quitoit preſque jamais, elle trouva moyen de découvrir la cauſe de ſon mal.

Enſuite elle tomba dans des rêveries qui l'accompagnérent juſqu'à la mort, elle ſe tourmentoit ſans ceſſe, elle appelloit ſon fils, elle demandoit pardon à ſon Epoux d'avoir pû l'en priver, enfin elle mourut.

L'Impératrice qui avoit toûjours apréhendé qu'elle ne révélât ſon ſecret, le crut en ſûreté par ſa mort: elle avoit pris ſoin d'éloigner d'elle toutes les perſonnes qui lui étoient ſuſpectes; mais cette précaution n'empêcha pas que le ſecret qu'elle croyoit enſéveli ne ſe répandît preſque auſſi-tôt dans toute la Province, & ne parvint même juſqu'à la Cour.

Le Duc de Zuski en fut inſtruit le premier, & charmé de trouver une occaſion de ſacrifier

à

à sa vengeance un homme qu'il haïssoit plus que tous les rivaux qu'il avoit eus : il ne balança pas un moment à terminer le cours de sa vie, dont ce secret découvert le rendoit maître absolu ; mais avant de le livrer à Boris, il voulut faire connoître à la Princesse qu'il étoit informé des sentimens de son cœur & lui faire apréhender pour les jours de son Amant : dans cette pensée il se rendit hardiment à la porte de sa chambre & dit qu'il avoit une affaire importante à lui communiquer.

Je ne viens point, Madame, lui dit-il, aussi-tôt qu'il fut entré, pour vous reprocher les injustes rigueurs que vous avez euës pour moi, je vous ai sacrifié ma gloire, mon honneur & mon innocence sans pouvoir vous prévenir en ma faveur, & je ne me suis pas plaint tant que j'ai crû que vos mépris avoient

au.

au moins un prétexte aparent, mais à present que j'en ai découvert la cause, je vous avourai que j'ai peine à me rendre maître de mon ressentiment : Vous vous troublez, Madame, & vous êtes étonnée de ce que j'ai découvert ; soyez-le plûtôt de ce que j'ai été si long-tems à le découvrir ; mais je vous l'avourai, je ne croyois pas devoir craindre un inconnu pendant que deux grands Princes se déclaroient hautement pour vous, c'est lui cependant qui posséde votre cœur ; je ne sai si vous avez rougi des soûpirs que vous avez poussez, ou si vous avez sû que Griska nous cachoit le Prince Demetrius, le veritable maître de cet Empire échapé aux assassins que votre Pére avoit envoyez pour le perdre ; vous voyez, Madame, que je suis instruit de tous vos secrets : mais comment voulez-vous qu'en use un

un Amant que vos rigueurs ont mis au desespoir?

La surprise où ce discours jetta la Princesse lui fit bien connoître qu'elle avoit ignoré ce qu'il venoit de lui découvrir, elle en éxamina toutes les circonstances & se convainquit bien-tôt elle-même d'une vérité qu'elle craignoit d'aprofondir : l'amour qu'elle avoit pour Griska la fit frémir du danger qu'il couroit, elle auroit tout fait pour l'en garentir malgré l'indifférence qu'il avoit pour elle; mais elle ne voulut pas laisser apercevoir au Duc le chagrin que son discours lui avoit causé, le crime qu'il avoit commis le lui avoit rendu si odieux qu'elle ne pouvoit pas même souffrir sa présence.

De quel droit, lui répondit-elle, sans presque le regarder, osez-vous me faire de semblables reproches? craignez que je n'aprenne votre insolence au

Czar;

Czar ; soit que j'aime Griska ou qu'il me soit indifférent, ce n'est pas à vous à qui j'en dois rendre comte, je savois bien après ce que vous avez fait que vous étiez capable de tout ; mais je n'aurois jamais crû que vous eussiez poussé la malice jusqu'à inventer une telle imposture pour perdre un innocent ; mais quand vous en viendriez à bout par vos soupçons injustes, ne croyez pas être jamais mieux auprès de moi, ma haîne sera toûjours la récompense de toutes vos actions.

Le Duc outré d'une réponse aussi fiére & aussi pleine de mépris, sortit brusquement de sa chambre & alla trouver le Czar pour lui découvrir le secret de son Rival & l'exciter à le perdre.

La Princesse craignant le desespoir d'un Amant furieux, & tremblant pour les jours de Griska, resolut de l'avertir du danger

qu'il

qu'il couroit s'il étoit reconnu de Boris, comme il ne pouvoit plus manquer de l'être. Sa gloire & ſa vertu s'accordérent avec ſon amour pour ſauver la vie à ſon Amant : elle crut même rendre ſervice à ſon Pére en lui épargnant un crime qu'il commettroit avec d'autant plus de facilité qu'il le jugeroit abſolument néceſſaire pour affermir ſa Couronne. Elle donna ordre à un Page de chercher Griska & de le lui amener : il balança quelque tems à obéïr à cet ordre ; mais enfin les égards qu'il étoit obligé d'avoir pour elle l'y déterminérent, il alla la voir.

Seigneur, lui dit-elle, que la démarche que je fais ne vous faſſe rien croire au deſavantage de ma vertu, j'ai pour vous les ſentimens les plus tendres, une haine ſecrette vous éloigne de moi, je le ſais ; en aprenant votre naiſſance & votre verita-
ble

ble nom que vous nous aviez cachez, j'en ai sû les raisons, je l'avois déja soupçonné que vous déguisiez votre qualité, je croyois bien qu'un air aussi noble, aussi majestueux devoit nous annoncer un grand Prince; vous vous troublez, Seigneur, votre sort est éclairci, vous êtes Demetrius fils du Czar Basilowitz, & l'on sait de quelle maniére l'Imperatrice votre Mére sut vous dérober à la mort; je ne m'étonne plus de l'obstacle invincible qui vous éloigne de moi, la haîne dans votre cœur n'a pû être surmontée par aucune autre passion, vous brûlez du desir de l'éteindre dans le sang de Boris, goûtez, Seigneur, goûtez par avance l'affreux plaisir de vous en venger, sa Fille malheureuse vous aime, & sa vie ou sa mort dépendent des sentimens que vous conserverez pour elle, je sais le sort que vous me préparez,

rez, & je le subirai sans me plaindre: mais je veux bien vous avertir que je ne suis pas seule instruite de votre secret; un Rival implacable en est le maître & va le découvrir à mon Pére; fuïez, Seigneur, fuïez, vous savez par ce qu'il a fait, ce qu'il est capable d'entreprendre pour vous perdre; mais oserois-je vous demander pour prix du sacrifice que je vous fais, de ne me point confondre avec vos ennemis? de ne me point haïr? les sentimens que j'ai pour vous méritent cette grace; & dans les douleurs que votre absence va me causer, laissez-moi me flater que j'aurois été heureuse, si le sort jaloux ne s'y étoit pas oposé.

On ne peut exprimer la surprise où ce discours le jetta, dans ce moment il vit toute la grandeur du peril qu'il couroit, & il en admira davantage la généE rosité

rosité de la Princesse, il soûpira d'avoir de tels ennemis à combattre, & se jettant à ses genoux; généreuse Princesse, lui dit-il, j'admire la grandeur de votre ame, & je me plains du Ciel de m'avoir fait votre ennemi, mais que dis-je votre ennemi? non, Madame, non je n'ai plus ces sentimens; ma naissance éxige que je haïsse Boris, il occupe un Trône qui m'apartient, mais je ne vous confonds point avec lui, j'ai pour vous une estime parfaite & vous calmez les transports de la colére qui m'anime contre lui; je vous promets de ne jamais attenter sur sa vie, & quoique tout me fût permis pour rentrer dans le rang de mes ayeux, croyez que je ne me servirai que des moyens que la gloire & l'honneur autorisent; adieu, généreuse Princesse, je m'éloigne de cette Cour pour épargner un crime à votre Pére, mais

mais en quelque Païs de la terre que mon malheur m'entraîne, je ferai toûjours rempli d'eſtime & d'admiration pour votre vertu.

La Princeſſe fut ſi pénétrée de douleur qu'elle n'eut pas la force de lui dire adieu, mais ſes pleurs & ſes ſoûpirs parlérent pour elle.

Cependant, le Duc de Zuski étoit allé trouver le Czar; il lui fit dire qu'il avoit une affaire de la prémiére conſéquence à lui communiquer, on l'introduiſit dans ſon cabinet & il lui aprit que le Prince Demetrius fils du Czar Baſilowits étoit à ſa Cour ſous le nom de Griska; & comme il vit qu'il paroiſſoit en douter, il lui conta la maniére dont l'Impératrice avoit ſû l'arracher à la mort & l'avoit fait élever à Uglits ſous un nom ſupoſé.

Boris reſta quelque tems immobile à ce diſcours, ne pou-

vant plus douter d'une verité que tant de circonſtances lui montroient ſi clairement, il ſa. voit comment la ſaine politique vouloit qu'il en agît à l'égard d'un ſi redoutable ennemi que ſon bonheur lui livroit. Les obli. gations qu'il avoit à Griska & l'eſtime qu'il avoit pour lui, com. battirent quelque tems la haine qu'il avoit pour Demetrius : mais enfin l'ambition l'emporta ; il donna des ordres de s'aſſu. rer de ce Prince. Le Duc Ga. litchein qui s'étoit lié avec lui d'une étroite amitié aprenant le péril qu'il couroit, alla prompte. ment l'en avertir ; mais il aprit a. vec un plaiſir extrême qu'il n'é. toit déja plus à Moskou.

La Princeſſe faiſant un effort ſur ſa douleur n'avoit voulu confier qu'à elle-même le ſoin de s'informer de ce qu'on ordon. neroit contre une tête ſi chére ; elle n'eut pas plûtôt apris que

le

le Duc de Zuski étoit enfermé avec le Czar, qu'elle ne douta pas qu'ils ne prissent des mesures pour se deffaire de son Amant, & l'amour l'emportant sur toutes les autres considérations, elle lui en avoit aussi-tôt fait donner avis. Il alloit voir le Duc de Galitchein, lors qu'un homme inconnu l'aborda & lui donna un petit Billet; il l'ouvrit avec précipitation & y lut ces mots.

Fuïez, Prince, les ordres sont donnez pour vous arrêter, on en veut à votre vie, fuïez, il seroit trop tard demain.

Il vit bien qu'il n'avoit point de tems à perdre s'il vouloit échaper aux poursuites de ses ennemis; il retourna sur ses pas; & montant sur le plus vîte de ses chevaux, il s'éloigna promptement de Moskou.

Il étoit à peine hors de la

Ville, que les Gardes du Czar vinrent investir sa maison; mais ils n'y trouvérent plus ce qu'ils y cherchoient. On ne peut exprimer quel fut le desespoir de Boris lors qu'il aprit que Demetrius s'étoit sauvé: comme il crut qu'il pouvoit être encore caché dans la Ville, il fit faire les perquisitions les plus éxactes: mais pendant ce tems qu'il perdoit inutilement, Demetrius s'éloignoit toûjours.

Quoique la Princesse l'eût elle-même engagé à fuïr, elle ne put aprendre sans une peine extréme qu'il étoit sorti de Moskou: Je ne le verrai plus, disoit-elle à Velika, je ne verrai plus ce cher Prince que j'aimois uniquement; je sais bien qu'il étoit insensible, mais au moins il n'aimoit personne, & je pouvois espérer de le voir répondre à ma tendresse; je ne dois plus m'en flatter, puis que je ne le ver-

verrai jamais, ou que je ne le verrai que comme un ennemi cruel armé pour nous détruire; alors il faudra que je le haïsse; que je le haïsse, reprenoit-elle ô Ciel! serai-je jamais capable d'avoir pour lui de tels sentimens? non non, quoiqu'il fasse, je sens bien que je l'aimerai toûjours.

Le Duc de Zuski ne fut point fâché que Demetrius eût échapé à la mort que Boris lui destinoit, il fut content de le voir éloigné de la Princesse, esperant que l'absence de ce Rival & les soins qu'il lui rendroit pouroient enfin adoucir sa fierté.

Cependant, pour marquer son zele à Boris qui s'abbandonnoit entiérement à ses conseils, il lui persuada qu'il falloit faire courir après Demetrius; le Czar depêcha dans toutes les Villes par où il devoit passer, des ordres de s'en saisir mort ou

 vif,

de l'attachement qu'il avoit pour elle, & cette consideration l'engagea à le regarder avec plus d'attention qu'elle n'avoit encore fait; elle fut surprise de l'air de noblesse & de grandeur qu'elle trouva dans toutes ses manieres; il s'aquita de ses devoirs avec une douceur qui la charma; sa beauté la toucha moins que la sagesse & la vertu qu'elle remarqua en lui; elle fut curieuse de savoir qu'elle étoit sa Naissance & son Païs.

Vacilei, lui dit-elle un jour qu'il étoit seul dans sa chambre, je ne puis croire que vous ne soyez que ce que la fortune vous oblige de paroître, & tout ce que je vois en vous me persuade que vous m'avez caché votre naissance & votre qualité, confiez-moi votre sort, & soyez assuré que vous trouverez en moi tout le secours dont vous aurez besoin pour sortir d'un état

dans lequel tout me persuade que vous ne devriez pas être.

Il fut embarassé sur la réponse qu'il devoit lui faire, ne comptant pas encore assez sur les bontez qu'elle lui témoignoit pour lui découvrir un secret aussi important.

Madame, lui répondit-il, vous avez trop de bonté de daigner vous informer du sort d'un malheureux que la fortune a persécuté dès le moment même de sa naissance ; j'en connois à peine les auteurs & je ne puis en être entierement éclairci, sans tomber peut-être dans des malheurs encore plus grands que ceux que j'ai déja soufferts.

Ces paroles étoient propres à exciter davantage sa curiosité ; elle alloit le presser de sa satisfaire, lors que le Vaivode entra dans sa chambre & lui donna quelques commissions qui l'éloignerent d'elle tout le reste du jour.

Quand

Quand elle fut seule elle ne put s'empêcher de faire des réfléxions sur le discours qu'il lui avoit tenu; elle avoit déja soupçonné qu'il étoit d'une naissance illustre ; ce discours changea ses soupçons en certitude & lui fit connoître que ce n'étoit que par une suite des plus grands malheurs, qu'il étoit réduit dans un état si triste & si différent de celui dans lequel il étoit né : son infortune le lui rendit encore plus cher & ne servit qu'à lui faire remarquer davantage ses grandes qualitez : elle ne put se lasser d'admirer comment dans un âge si tendre il avoit tant de prudence & de sagesse, & ces vertus jointes aux charmes qu'elle appercevoit dans toute sa personne, firent naître en son ame une pitié qui bientôt fut changée en estime ; elle trouva ces sentimens trop justes & trop raisonnables pour oser les combattre & pour s'y

s'y opoſer ; mais elle n'en reſta pas à ces ſentimens ; la pitié l'avoit conduite à l'eſtime ; elle la conduiſit inſenſiblement à l'amour, c'eſt ſous ce maſque trompeur qu'il ſait ſe déguiſer pour s'introduire dans un cœur dont la vertu lui défend les aproches ; il y fait preſque imperceptiblement gliſſer ſa flamme, & cache avec adreſſe les chaînes qu'il veut lui donner ; mais ſi-tôt qu'il l'a reçû ſous le nom de l'eſtime, il paroît bientôt ſous le ſien ; car enfin beaucoup d'eſtime ne peut être ſans un peu d'amour.

La Princeſſe s'aperçut du trop grand intérêt qu'elle commençoit à prendre en ſon Page ; ſa vertu s'en allarma, elle examina les ſentimens de ſon cœur, elle fremit d'y trouver de la tendreſſe au lieu de la pitié qu'elle vouloit ſeulement y introduire ; elle réſolut de combattre inceſſamment cette paſſion naiſſante &

de

LE CZAR DEMETRIUS,

HISTOIRE MOSCOVITE.

LIVRE SECOND.

QUoique Demetrius ne fût plus sur les terres de la Domination de Boris, il ne le crut pas encore entiérement en sûreté contre ses recherches; la Lithuanie étoit une Province frontiére dans laquelle il savoit qu'il avoit un grand nombre de créatures; il craignit que s'il étoit reconnu, le Roi de Pologne ne le sacrifiât au Czar, avec qui il étoit en paix, pour lui marquer la sincérité de sa réconciliation.

Il y avoit dans la Province un jeune Seigneur apellé Visnovetski, pour qui l'on avoit une grande considération ; son crédit venoit encore d'être augmenté par l'Alliance du Palatin de Sandomir dont il avoit épousé la Fille. (*a*)

Il crut que s'il pouvoit obtenir la protection de ce Vaivode, il n'auroit plus rien à craindre de ses ennemis ; mais comme il trouvoit trop de danger à se découvrir à lui, avant que d'en être assûré, & qu'il craignoit aussi de ne pouvoir échaper aux poursuites que l'on faisoit contre lui, il resolut de se faire presenter à ce Vaivode & de le servir en qualité de Gentilhomme ou de Page. (*b*)

Cette résolution lui couta beaucoup à prendre, son grand cœur s'indigna d'abord de la bassesse de l'emploi auquel il étoit

(*a*) Margeret. (*b*) Olearius, Bareze, mem. de M. de Thou.

étoit obligé de s'assujettir ; mais la crainte de tomber entre les mains de ses ennemis, & l'espérance de se voir peut-être un jour par ce moyen en état de disputer le Trône qu'on lui retenoit, le firent resoudre à céder pour un tems à la fortune qui vouloit le persécuter.

Il fut obligé de changer encore une fois le nom glorieux qui causoit ses peines & prit celui de Vacilei sous lequel il se fit présenter au Vaivode, qui charmé de sa bonne mine & d'un certain air de douceur & de majesté qui paroissoit en lui, le retint à son service & crut ne pouvoir faire un présent plus agréable à son épouse à qui il le donna en qualité de Page.

Il s'attacha d'abord à connoître le caractére des Maîtres ausquels la fortune l'avoit soumis, afin de pouvoir plus facilement s'insinuer dans leur esprit & les

de ne rien négliger pour en diminuer la violence ; dans cette pensée elle trouva mille prétextes d'éloigner toûjours d'elle celui qu'elle craignoit d'aimer, elle voulut même lui trouver des deffauts, mais l'éxamen qu'elle fit de sa personne ne servit qu'à lui faire découvrir de nouvelles graces qu'elle n'avoit pas encore remarquées : quand on veut vaincre l'amour il faut le fuir sans l'éxaminer, de peur que ses charmes n'arrêtent & n'entraînent malgré nous notre cœur qui n'a déja que trop de penchant à se rendre.

La Princesse connut toute la force & toute la violence de son amour; mais comme elle avoit beaucoup de vertu, cette connoissance l'obligea à se tenir toûjours sur ses gardes & à se priver de tout ce qui pouroit flater & nourrir sa passion.

Elle s'efforçoit d'éxécuter cette

te résolution qu'elle avoit eu tant de peine à prendre, lors que la Princesse de Sandomir sa Sœur vint la voir; il y avoit eu toûjours entre ces deux Princesses une amitié vive & sincére, & l'on peut dire qu'elles méritoient les sentimens qu'elles avoient l'une pour l'autre.

La Princesse de Sandomir étoit encore dans un âge très tendre, & déja l'on remarquoit en elle tous les charmes & toutes les vertus que l'on trouve à peine dans un âge plus avancé, sa taille étoit droite & bien prise, on voyoit dans sa personne un air de jeunesse & de Majesté, que l'agrément & même une gravité douce accompagnoient; elle avoit toute la vivacité des brunes, avec tout l'éclat des blondes, de grands yeux bleux si tendres & si passionnez, qu'ils portoient le trouble & l'agitation dans les cœurs; leurs regards en at-

attiroient tous les mouvemens, & faisoient presque toûjours acheter le plaisir qu'ils causoient au prix d'une servitude éternelle; sa bouche étoit aussi charmante que ses yeux, & ses sourires aussi redoutables que ses regards; jamais on ne vit une beauté si reguliere, jamais tant de graces n'accompagnerent une beauté si parfaite: avec tous ces charmes que l'on admiroit en elle, elle avoit encore ces graces secrettes qui font aimer les personnes, sans qu'on sache précisément pourquoi on les aime; les beautez de l'esprit répondoient parfaitement à celles du corps; elle l'avoit aisé, doux, cultivé par une éducation excellente, elle avoit l'ame grande & passionnée, elle aimoit la gloire & elle n'avoit qu'à suivre son inclination & sa volonté pour suivre les mouvemens de la vertu la plus éxacte.

(*a*) Vacilei vit cette Princesse, il l'aima; son cœur que tant de beautez avoient inutilement attaqué, ne put se deffendre de ses charmes; ce fut pour la premiere fois qu'il éprouva ce trouble inquiet, ces agitations tumultueuses qui s'élevent dans un cœur aux aproches de l'amour qui vient s'en saisir; il n'eut pas la force de résister à la douceur du penchant qui l'entraînoit, & qu'auroit-il pû contre une passion qui étoit déja maîtresse de son cœur avant qu'il en reconnût les effets? son esprit qui n'avoit été rempli que de grands desseins, ne pensa plus qu'aux charmes qu'il voyoit; le desir de vengeance qui s'étoit toûjours conservé dans son cœur en sortit pour la premiére fois; d'autres desirs plus ardens en oc-

cu-

(*a*) Margeret, Bareze, Jansonius, Baresy, Olearius, Mem. de Mr. de Thou. St. Larare Hist. Trag.

cupérent la place, & son ambition qu'un Trône pouvoit à peine contenter, se borna au seul desir de rendre la Princesse sensible à son amour; il n'avoit jamais senti si vivement la cruauté du sort qui le poursuivoit, il rougit de l'état miserable dans lequel il étoit obligé de paroître à ses yeux, & souhaita l'Empire que sa naissance lui donnoit & que la fortune lui avoit ôté, un seul regard fit en lui ce grand changement; mais ce ne furent pas les seuls effets qu'il produisit, ce regard faisant apercevoir à la Princesse tous les charmes qui brilloient dans la personne de Vacilei, excita dans son cœur un desordre encore plus grand; les mêmes mouvemens vinrent s'en emparer & l'agitérent plus fortement; Vacilei trouvoit en elle une Princesse digne par sa naissance & par sa vertu de remplir le Trône qu'il

qu'il vouloit conquerir; il pouvoit céder à son penchant sans craindre les reproches de sa gloire, & même il pouvoit espérer par ce moyen de rentrer dans les biens dont la fortune l'avoit privé.

La Princesse au contraire trouvoit en lui un Page de sa Sœur pour qui la gloire & l'honneur lui deffendoient d'avoir de tendres sentimens; elle étoit engagée à combattre toûjours un amour dont tout ce qu'elle voyoit lui reprochoit la honte; cependant elle ne put obtenir de son cœur de faire aucun effort pour le vaincre; ces nœuds secrets, cette sympathie qui assortit les ames, cette inclination qui nous entraîne vers un objet, tout se declara pour Vacilei, & la raison elle-même fut obligée de céder à la violence du penchant qui l'entraînoit, ou de s'accorder avec lui.

La

Le Vaivode, Visnovetski & son épouse reçurent la Princesse avec les plus grandes marques d'amitié, & ces deux aimables Sœurs furent charmées de se revoir, quoi qu'il y eût peu de tems qu'elles fussent séparées. La Princesse Visnovetski regarda l'arrivée de sa Sœur comme le plus grand bonheur qui pût lui arriver dans l'état où elle se trouvoit; elle crut que l'amitié feroit une puissante diversion dans son cœur, & que l'une des passions détruiroit, ou tout au moins affoibliroit l'autre.

En effet, elle jouït quelque tems d'une espéce de repos dans lequel sa vertu trouva mille charmes: mais elle éprouva bientôt que lors que l'estime & la raison ont allumé l'amour dans un cœur, il est bien difficile pour ne pas dire impossible de l'éteindre; son amour vint l'agiter avec la même violence qu'il avoit eu

au-

auparavant, en vain elle crut trouver dans l'occupation pénible qu'elle se donnoit dans son domestique des moyens de diminuer sa tendresse; elle se tourmentoit inutilement sans se guérir, & tout ce que sa vertu put obtenir de son cœur, ce fut d'en régler toûjours les plus tendres mouvemens, & de ne lui permettre aucuns transports indiscrets.

La Princesse de Sandomir n'étoit pas dans un état plus tranquile, son cœur se révoltoit contre sa raison qui sans cesse lui representoit la honte de son choix; mais elle n'en pouvoit changer les sentimens; & lors qu'elle croyoit y avoir réüssi, un seul regard de Vacilei confondoit ses desseins & la replongeoit dans ses premiéres inquiétudes.

Le Vaivode qui ne soupçonnoit rien des sentimens que ces deux

deux Princesses avoient pour son Page, de le louër à tous momens devant elles; il leur faisoit remarquer l'air de Noblesse & de grandeur qu'il répandoit dans ses moindres actions; il admiroit sa douceur, sa retenuë, & leur disoit qu'il falloit qu'il fût né dans un état beaucoup plus élevé que celui dans lequel il paroissoit à leurs yeux: la Princesse Visnovestki n'en doutoit nullement, & la Princesse de Sandomir tâchoit de se le persuader pour autoriser sa foiblesse & diminuer la honte du penchant qui l'entraînoit vers lui.

Il étoit bien éloigné de se flater que l'on eût pour lui des sentimens si favorables; il commençoit à ne pouvoir presque plus suporter le poids de ses infortunes, n'envisageant aucun moyen d'en finir le cours, & ne trouvant par tout que des périls capables d'étonner le courage

le plus intrépide ; il aimoit la Princeſſe avec l'ardeur la plus violente que l'on puiſſe jamais reſſentir ; il n'oſoit s'abandonner à ſon amour & il n'avoit pas la force de le combattre;l'état malheureux dans lequel ſa fortune étoit réduite l'empêchoit de ſe déclarer ; il craignoit que le courroux de la Princeſſe ne le punît de ſa témérité, lui-même il ſe rendoit juſtice & voyoit bien que tant qu'il ne ſe feroit pas connoître, il n'avoit rien à eſpérer, & il ne pouvoit le faire ſans s'expoſer au hazard de tomber entre les mains de ſes ennemis ; ces triſtes conſidérations lui cauſoient une douleur qu'on ne peut exprimer. Sa qualité de Page l'attachoit inceſſamment auprès de ſa Princeſſe, il étoit toûjours attentif à lui rendre les ſervices dont elle avoit beſoin ; il prévenoit ſes deſirs, & même preſque tous les comman-

mandemens qu'elle pouvoit lui faire; il lui rendoit mille petits soins avec un empressement, une ardeur que l'amour seul le plus violent est capable de donner; elle rougissoit toutes les fois qu'elle étoit obligée de recevoir quelque service de lui, & il ne savoit quelle cause pouvoit produire ce mouvement, étant trop sage & trop modeste pour oser l'attribuer à la force d'une passion que l'état seul dans lequel il paroissoit suffisoit pour détruire; ses yeux étoient toûjours tendrement attachez sur elle, l'amour joignoit à leur langueur ordinaire quelque chose de si touchant & de si passionné, qu'elle avoit peine à en soûtenir les regards, & lors qu'il surprenoit quelquefois les siens attachez sur lui, il ne pouvoit s'empêcher de rougir & de pousser des soupirs qu'il s'efforçoit en vain de retenir; la Princesse

étoit étonnée & ne savoit que penser de sa conduite; elle trouvoit en lui toutes les marques d'une violente passion, & quoi qu'elle fût encore jeune, elle voyoit bien que c'étoit pour elle qu'il la ressentoit, elle ne pouvoit s'empêcher d'en avoir un plaisir secret, quoi qu'elle s'offensât de sa témérité; la tristesse extrême qu'elle aperçut en lui la toucha sensiblement, & elle ne put résister au desir de s'informer de ce qui la causoit.

D'où vient, lui dit-elle, l'accablement où je vous vois, & pouvez-vous avoir déja souffert des malheurs qui méritent tant de sensibilité?

L'affliction, lui répondit-il, ne convient que trop à l'état où je suis; en bute à tous les malheurs, j'ai souffert presque en naissant les caprices du sort; j'aurois pû espérer de voir finir

mes

mes infortunes, mais mon cœur m'en prépare que je ne prévoyois pas, & contre lesquelles je ne pouvois être en garde.

Il n'osa s'expliquer plus ouvertement, mais ses yeux languissamment tournez sur elle lui marquoient assez qu'il soûpiroit plûtôt d'amour, que des malheurs qu'il avoit soufferts: elle s'en aperçut bien, mais elle feignit de ne le pas entendre, pour n'être pas obligée de le punir trop sévérement, elle se contenta de lui dire qu'il devoit prendre courage & n'être pas lui-même la cause de sa perte.

S'il avoit été dans un état qui eût pû lui permettre de concevoir quelqu'espérance, il auroit trouvé dans la demande & dans la réponse de la Princesse de quoi flater son amour: mais quelle aparence qu'elle pût s'abaisser jusqu'à souffrir l'amour d'un Page? il crut bien plûtôt

qu'elle ne l'avoit point remarqué, & qu'il alloit toûjours nourrir dans ſon cœur une paſſion malheureuſe que l'on ne partageroit jamais. La crainte d'être chaſſé du ſeul azile où il pouvoit être en ſûreté, ſi l'on venoit à connoître ſes ſentimens, lui fit faire les plus grands efforts pour les cacher, il ne put réſiſter à tant de différens ſujets de peine; il tomba dans une langueur extrême, ſes yeux ſi tendres, ſi charmans, étoient toûjours baignez de pleurs. La Princeſſe Viſnoveſtki s'aperçut avec douleur de ce changement, & l'intérêt qu'elle prenoit en lui, lui en auroit bien-tôt fait découvrir la cauſe: mais elle n'en eut pas le loiſir.

La Princeſſe de Sandomir fut obligée de partir pour Cracovie, où le Palatin ſon Pére lui ordonnoit de ſe rendre; elle n'obéït qu'avec une peine extrême.

me. Ce fut dans cette occasion qu'elle connut toute la violence de son amour; elle fut heureuse que le chagrin de quiter une Sœur qu'elle aimoit, lui servît de prétexte pour cacher une douleur plus vive; elle jetta des regards si tendres, si touchans à l'amoureux Vacilei, qu'il ne put s'empêcher de croire qu'elle connoissoit sa peine, & même qu'elle la partageoit: cette pensée lui donna plus de force pour suporter son absence; enfin elle partit, & la Princesse sa Sœur se croyant l'objet de la tristesse qu'elle remarquoit en elle, en eut encore plus d'amitié pour elle.

Vacilei soutint quelque tems assez patiemment les rigueurs de l'absence: mais la crainte de ne revoir jamais la Princesse le fit retomber dans sa premiére langueur; il ne goûtoit aucun plaisir que celui de penser à elle; il

il se flatoit quelquefois qu'elle avoit remarqué son amour & qu'elle l'approuvoit, il crut pouvoir s'attribuer une partie de la tristesse qu'elle avoit fait paroître en partant, & cette pensée ne servoit qu'à le tourmenter davantage, puis qu'il ne pouvoit profiter des sentimens favorables qu'elle avoit pour lui.

Il alloit souvent se promener dans les Jardins du Palais avec un Gentilhomme du Vaivode apellé Korotki avec lequel il s'étoit lié d'une amitié très-étroite, & à qui il avoit découvert le secret de sa naissance & de son amour; il s'entretenoit avec lui de sa Princesse & se plaignoit des peines que son absence lui faisoit souffrir.

Un jour qu'il s'en trouva plus accablé qu'à l'ordinaire, il s'enfonça dans une allée obscure avec ce cher confident, & tantôt marchant avec précipitation,
tan-

tantôt se promenant lentement, il lui racontoit les malheurs dont le cours de sa vie avoit toûjours été traversé.

Prince infortuné, lui-disoit-il, en quel état déplorable me vois-je réduit? issu du plus beau Sang du monde, héritier d'un Empire florissant, je coule mes jours malheureux dans une honteuse obscurité, au service de ceux dont la destinée auroit pû dépendre de ma volonté; victime de la fortune & de l'ambition, Prince inconnu à toute la terre, Empereur sans sujets, quel sort est plus à plaindre que le mien? pendant que je ne devrois être occupé que du soin de me vanger & de faire rougir à force de vertu le cruel destin qui me poursuit, je languis dans le fond d'une Province écartée, dans un état si peu conforme à la dignité dont je devrois être revêtu; un feu cruel me dévore,

une passion violente m'agite sans cesse & me fait oublier tous mes devoirs, & pour comble de malheurs je suis obligé de garder un silence éternel.

Korotki touché de sa peine n'oublioit rien pour en adoucir le ressentiment : Que pouvez-vous espérer de votre amour, lui répondit-il, si vous ne faites pas connoître quelle est votre naissance ? & qui peut vous en empêcher ? Le Vaivode vous aime, son Epouse est touchée de vos malheurs, pourquoi ne leur pas déclarer qui vous êtes ? Que me proposez-vous, interrompit Vacilei, suis-je assez assuré qu'ils m'accorderont leur protection pour leur découvrir un secret de cette importance ! s'ils me la refusent, cette Protection, puis-je échaper à la poursuite de mes ennemis ? & quand ils me protégeroient, pourront-ils engager le Roi de

Po-

Pologne à ſoûtenir une guerre ſanglante en me donnant un azile ? Non, non, je ne dois pas eſpérer de voir finir mon malheur, il ne me reſte que la mort, éprouvons ſon ſecours, mourons inconnu à toute la terre... Que dites-vous, Seigneur, s'écria Korotki effrayé de cette réſolution, votre grand cœur ſe laiſſe-t-il abatre à des malheurs que vous devez eſpérer de voir bientôt finir ? Quoi vous pouriez-vous priver vous-même du plaiſir de revoir la Princeſſe, de lui faire connoître un jour l'ardeur que vous avez pour elle, & de la rendre peut-être ſenſible ? vous oubliriez votre gloire, votre honneur, vos ennemis ? Ah s'il faut mourir que ce ſoit du moins en voulant conquérir par votre courage ce que la fortune vous a ravi, & vous rendre digne de la Princeſſe que vous voulez adorer : allez chercher

un azile auprès du Prince Guſtave, il vous aime, il hait vos ennemis, il ſera charmé de trouver une occaſion de s'en venger. Non, non, interrompit Vacilei, je ne puis ſuivre le conſeil que vous me propoſez, il m'éloigneroit trop de ma Princeſſe, & peut-être il me mettroit au hazard de la perdre pour toûjours, c'eſt auprès d'elle que je veux vivre ou mourir; je vais parler au Vaivode, il eſt généreux, je lui demanderai ſa protection, il me l'accordera, & s'il me la refuſe, je pourai toûjours recourir à mon deſeſpoir pour finir mes malheurs.

C'eſt ainſi que l'amoureux Vacilei exprimoit ſes douleurs, il croyoit n'être entendu de perſonne; mais la Princeſſe Viſnoviſtki l'écoutoit, elle ſe promenoit dans une allée où elle venoit d'entrer; lors qu'elle entendit la voix de ſon Page, elle

vous

voulut profiter de cette occasion que la hazard lui faisoit naître pour savoir quelle étoit la cause de la tristesse qu'elle avoit remarquée en lui depuis quelque tems; elle avoit quelque leger soupçon de l'amour qu'il sentoit pour sa Sœur; quelle fut sa surprise d'en être entiérement assurée, & de trouver en lui un grand Prince! L'obscurité de sa naissance avoit été l'une des plus fortes raisons dont elle s'étoit servie pour combattre le penchant qui l'entraînoit vers lui; cette raison ne subsistoit plus, & elle en avoit mille de l'aimer; sa tendresse en prit des forces nouvelles, & son cœur ne put se deffendre d'un mouvement de jalousie, mais sa vertu vint encore à son secours, elle lui représenta l'engagement où elle étoit avec le Vaivode, l'amour que Vacilei avoit pour sa sœur, & le peu d'espérance qu'elle de-
 voit

voit concevoir de toucher un cœur prévenu d'une forte passion pour une autre: ces considerations la déterminérent à combattre toûjours son amour, & même par un effort généreux elle conçut le dessein de le sacrifier à sa Sœur, si par là elle pouvoit l'élever à une fortune aussi éclatante que le discours qu'elle avoit entendu le lui faisoit espérer: elle résolut donc d'éprouver si son Page avoit autant d'ardeur qu'il en marquoit pour la Princesse sa sœur & de ne rien négliger pour le faire déclarer.

Elle s'éloigna le plus doucement qu'elle le put de l'allée où elle étoit & prit des chemins détournez pour arriver à son appartement, afin qu'il ne pût savoir qu'elle avoit écouté le discours qu'il avoit tenu.

Ce Prince malheureux après avoir encore formé les regrets

les

les plus touchans, sortit des Jardins avec Korotki craignant qu'on n'eût besoin de lui, & se rendit dans l'apartement de la Princesse Visnovetski.

Comme elle vouloit connoître toute la force de l'amour qu'il avoit pour la Princesse sa Sœur, elle affecta d'en parler à tous momens devant lui, de louer les charmes de sa personne & les graces de son esprit; ces discours le mettoient hors de lui-même, ses yeux étoient remplis d'une langueur si tendre que l'on pouvoit aisement remarquer quels étoient les sentimens de son cœur; il restoit auprès de la Princesse autant que la bienséance & les mesures qu'il étoit obligé de garder, pouvoient le lui permettre.

Cet artifice dont elle n'avoit attendu que des effets innocens, manqua d'en produire de cruels: le Vaivode remarquant l'attention

tion qu'elle avoit à parler à ſon Page, crut qu'elle avoit pour lui de tendres ſentimens, il en fut allarmé, il avoit pour elle une ardeur qui convenoit plûtôt à un Amant qu'à un Epoux; & la poſſeſſion loin d'éteindre ou de rallentir ſes feux, lui avoit fait découvrir de nouveaux charmes dont il étoit enchanté; Il s'étoit aperçû que depuis quelque tems, elle repondoit avec une froideur extrême à ſes plus preſſantes careſſes; elle avoit une langueur dans toutes ſes actions, qu'il avoit d'abord attribuée au chagrin de quiter une Sœur aimable & qu'elle aimoit: mais dans ce moment il crut en voir la cauſe, & quoi qu'il connût ſa vertu, il avoit trop d'amour pour être ſans crainte & ſans jalouſie: ſon Page avoit tant de charmes, la facilité qu'il avoit de la voir à tous momens; les petits ſoins qu'il lui rendoit avec em-

empressement, tout lui fit croire qu'on le trahissoit; il resolut de s'éclaircir à quelque prix que ce pût être, & de sortir d'une incertitude qui lui faisoit tant de peine.

Tout ce qu'il vit sembla confirmer ses soupçons; Vacilei charmé d'entendre parler de sa Princesse, étoit presque à tout moment auprès de son Epouse; il poussoit des soûpirs quand elle regrettoit son absence, & laissoit même échaper quelques paroles que la violence de son amour lui arrachoit.

Un jour qu'il étoit seul auprès d'elle, il lui parut si touché qu'elle voulut le faire expliquer. Vacilei, lui dit-elle, j'ai connu la folle passion que vous avez pour ma Sœur, & la violence que j'ai vû que vous vous faisiez pour la dérober à tous les yeux, m'avoit fait espérer que vous pourriez la vaincre: mais elle du-

dure trop long-tems, & je crains qu'elle ne vous entraîne à quelque action que je ſerois obligée de punir. Qu'eſperez-vous de cet amour ? l'inégalité qui eſt entre vous n'eſt elle pas une raiſon aſſez forte pour vous engager à le vaincre ? & avez-vous été aſſez téméraire pour croire qu'elle s'abaiſſât juſqu'à vous aimer ? ah ſi je le croyois.... mais ſuivez mes conſeils, étouffez une ardeur qui vous feroit faire quelque extravagance, je veux bien vous pardonner le paſſé, mais à condition que vous me répondrez de l'avenir.

Ce diſcours le jetta dans une ſurpriſe extrême, & il fut au deſeſpoir de ce qu'elle avoit découvert ſon ſecret : mais le mépris qu'il ſembloit qu'elle faiſoit de lui, l'irrita tellement qu'il eut peine à ſoutenir encore le perſonnage qu'il étoit obligé de répréſenter. Madame, lui répondit-il, avec

avec une noble fierté que lui donnoit ſa naiſſance : je ne vous cacherai point que j'aime la Princeſſe de Sendomir, on ne peut vaincre l'amour, & il eſt ſûr de triompher avant qu'il ſe déclare : je vous dirai même que je n'ai fait aucun effort pour lui réſiſter, & que cette raiſon d'inégalité que vous trouvez ſi forte, ne s'eſt jamais préſentée à mon eſprit comme un obſtacle qui dût m'arrêter ; ne croyez pas que mes ſentimens puiſſent deshonorer celle qui me les a inſpirez : je ſuis Page de fortune, mais je ſuis noble de naiſſance, & le Sang dont je ſorts pourroit prétendre à tout ſi je le faiſois connoître.

Faites-le donc, interrompit-elle ; ou défaites-vous des eſpérances chimériques que vous avez conçuës.

Cette réponſe acheva de lui faites quiter la réſolution qu'il avoit

avoit priſe de ne pas encore ſe découvrir, & regardant la Princeſſe avec un air de grandeur & de majeſté qui le faiſoient aſſez connoître : mes eſpérances, lui dit-il, ne ſont pas chimériques, j'ai crû que le Fils & l'Héritier d'un Czar pouvoit porter ſes prétentions juſqu'à la Fille d'un Palatin de Sandomir.

La confiance, ajouta-t'il, que j'ai en votre généroſité m'enhardit à vous découvrir ce ſecret que je me propoſois de vous cacher encore : Je ſuis Demetrius dont toute la terre a publié la mort, le Czar Baſilowits ma donné la naiſſance ; & ſi un autre occupe le Trône que je devrois remplir, j'en ai le droit & je ſaurai quelque jour lui en diſputer la poſſeſſion ; enſuite il lui conta toutes les particularitez de ſon Hiſtoire, & lui prouva cette vérité ſi clairement, qu'elle n'auroit pû nullement en douter

quand

quand même elle n'auroit pas eu autant de diſpoſition qu'elle en avoit à le croire.

Comme elle n'avoit voulu que l'engager à ſe découvrir, elle n'eut pas plûtôt apris ſa naiſſance & ſon nom qu'elle aprouva ſon amour, & lui promit de faire tous ſes efforts pour prévenir ſon Pére & ſon Epoux en ſa faveur; il fut ſi tranſporté de la trouver favorable à ſes feux, qu'il ſe jetta à ſes genoux & la remercia dans des termes qui lui firent encore mieux connoître à quel point il aimoit la Princeſſe ſa Sœur.

Dans ce moment le Vaivode entra furieux dans la chambre où ils étoient. Comme il avoit formé le deſſein de s'éclaircir des ſentimens que ſon Epouſe avoit pour ſon Page, il ne fut pas plûtôt qu'il étoit ſeul avec elle, qu'il alla pour les écouter & pour les ſurprendre: les remercimens

mercimens qu'il entendit qu'il lui faisoit, & la posture en laquelle il l'aperçut, lui firent croire qu'elle lui avoit accordé quelque grande grace, puis qu'il se mettoit à ses genoux pour l'en remercier; & cette pensée augmentant son courroux, il mit l'épée à la main, & se jettant sur lui, perfide, lui dit-il, c'est donc ainsi que tu me trahis, en prononçant ces paroles il voulut le percer; la Princesse troublée de son action eut encore la force de l'arrêter; il se débarrassa de ses mains l'accablant des reproches les plus piquans; étoit-ce ainsi, lui dit-il, que vous deviez reconnoître une ardeur aussi violente que celle que j'avois pour vous? ingrate, vous me trahissez, & vous abusez de la confiance que j'avois en vous pour me faire une offense que je méritois si peu, qui me retient? qui m'empêche de
me

me vanger? hélas! ajouta-t-il, en la regardant avec des yeux où l'amour sembloit combattre la colére; c'est mon cœur trop foible qui parle encore pour vous; il ne peut se résoudre à vous condamner, il vous connoît criminelle, mais il vous voit toujours trop aimable.

Elle souffrit tous ces reproches avec une patience extrême, & le témoignage de sa conscience la rassurant contre sa fureur, elle lui laissa éxaler toute sa colére, ensuite le regardant avec des yeux qui brilloient de mille charmes au milieu des pleurs dont ils étoient baignez, est-il possible, lui dit-elle, que l'on puisse faire un outrage aussi sensible à ma vertu, & que ce soit mon Epoux qui me le fasse? un époux que j'ai aimé, & que ma tendresse m'a fait préférer à ses rivaux : ah cruel! avez-vous pu me croire capable d'une

telle foibleſſe? & ma conduite paſſée n'a t'elle pas dû vous répondre de mon amour? quelle action ai-je commiſe qui ait pû vous faire douter de ma vertu? & pouvez-vous croire une apparence douteuſe contre moi? vous ne mériteriez pas d'être détrompé, & ſi ma gloire ne me l'ordonnoit, je ne vous donnerois pas un éclairciſſement dont vous vous êtes rendu indigne. Sachez donc que votre Page eſt un grand Prince, & que les paroles que vous avez entenduës étoient des remercimens qu'il me faiſoit de lui avoir promis mon aſſiſtance auprès de ma Sœur dont il eſt amoureux.

Comme elle vit qu'il l'écoutoit & qu'il balançoit à la croire, elle lui conta tout ce qu'elle venoit d'aprendre de l'Hiſtoire de Demetrius.

La vérité ſe fait toujours connoître;

noître; la Princesse parloit avec tant de tranquilité; tant d'innocence & de sincérité paroissoient dans toute sa personne & dans ses discours, que le Vaivode crut qu'elle ne pouvoit être coupable: il se jetta à ses genoux & lui demanda mille fois pardon des soupçons qu'il avoit osé concevoir & qui devoient servir à lui prouver la violence de son amour; il embrassa Demetrius & lui promit sa Protection, & dès ce moment il commença à le traiter selon sa qualité. (*a*) Demetrius avoit peine à revenir de la surprise où la colére du Vaivode l'avoit jetté. Comme il en avoit tout aprehendé pour la Princesse & pour lui-même, il eut une joye infinie de voir ses soupçons éclaircis, & d'être assuré de sa Protection dans un tems

(*a*) Margeret, Olearius, Mem. de Mr. de Thou.

où il le comptoit au nombre de ses ennemis: c'est ainsi que la fortune bizarre fait naître les grandes joyes, des grands malheurs, & fait trouver le Port au milieu des écueils contre lesquels on craignoit d'échouer. Ce commencement de bonheur lui donna les espérances les plus flateuses pour l'avenir.

Depuis qu'il avoit quité la Moscovie il avoit toujours entretenu commerce avec le Duc Galitchein; il lui avoit fait savoir le lieu de sa retraite & le déguisement sous lequel il étoit caché, & l'avoit prié de l'avertir de tout ce que le Czar entreprendroit contre ses intérêts. Le Duc qui l'aimoit véritablement & qui n'étoit point suspect à Boris, savoit tous ses secrets & ne manquoit pas de les révéler à son Ami, afin qu'il pût prendre des mesures assez justes pour évi-

éviter les piéges qu'il lui ten-droit.

Le Czar croyant qu'il ne seroit jamais paisible possesseur du Trône de Moscovie tant que Demetrius seroit en état de le lui disputer, résolut de s'en défaire à quelque prix que ce fût: il donna des ordres précis de ne rien oublier pour découvrir où il s'étoit retiré, & promit des récompenses excessives à ceux qui pourroient s'en saisir & le lui amener.

Le Duc Galitchein craignit qu'il ne vint enfin à le découvrir & qu'il n'obligeât le Roi de Pologne à le lui livrer, il voulut l'avertir du danger qu'il couroit.

Demetrius étoit avec le Vaivode & son Epouse, lors qu'un homme inconnu demanda à lui parler, & lui donna une Lettre; il l'ouvrit promptement & y lût ces mots.

LETTRE.

JE ſuis dans des allarmes continuelles pour vos jours, Boris fait faire des perquiſitions ſi éxactes; il promet des récompenſes ſi grandes à ceux qui pourront vous découvrir, que je crains qu'on ne vous reconnoiſſe malgré le déguiſement qui vous cache à tous les yeux; calmez mes craintes, Seigneur, qu'eſpérez-vous en reſtant toujours où vous êtes? attendez-vous que votre Tyran ſoït entiérement affermi ſur le Trône par des Alliances étrangéres? Declarez-vous, & les Moſcovites qui aiment leurs Princes légitimes ſe rangeront bientôt de votre parti; croyez, Seigneur, que je ne négligerai rien pour vous faire ici des créatures qui puiſſent ſoutenir vos Droits, j'attendrai vos ordres pour

pour agir plus fortement ; comptez sur le zele & sur l'amitié du Duc Galitchein.

Demetrius ne put s'empêcher d'entrer dans les vûës de son Ami ; il communiqua ses craintes au Vaivode qui les aprouva, & qui ne se croyant pas assez fort pour le deffendre si on l'attaquoit ouvertement, lui proposa de le mener chez le Palatin de Sandomir qui pourroit engager le Roi de Pologne à le protéger : on peut croire qu'il écouta avec plaisir une proposition qui l'aprochoit de sa Princesse & le mettoit en état d'éxécuter ses grands desseins ; il y fut encore plus fortement engagé par le raport du courier du Duc Galitchein qui lui dit, qu'il y avoit des Officiers du Czar en Lithuanie, & qu'il ne pouvoit prendre de

trop justes mesures pour éviter d'en être reconnu.

De sorte que le Vaivode qui l'aimoit veritablement, craignant qu'il ne fût découvert, l'obligea à ne point sortir jusqu'à-ce qu'il eût tout fait préparer pour son départ, & il y fit travailler avec tant de diligence, que tout fut prêt pour le lendemain: & pour être plus en sûreté contre toutes les recherches que l'on pourroit faire, il s'avisa d'un expédient qu'il crut capable de garantir Demetrius de tout danger, ce fut de l'habiller en fille; il lui proposa ce dessein & n'oublia rien pour l'engager à se servir d'un déguisement auquel sa jeunesse & sa beauté pourroient donner un air très naturel.

Demetrius eut quelque peine à s'y résoudre: mais enfin la vûë du danger qu'il ne pouvoit presqu'autrement éviter, l'y détermina:

termina : il se laissa déguiser comme on voulut, & le Vaivode & son Epouse l'accompagnérent jusqu'à Sechou, où ils avoient apris que le Palatin de Sandomir venoit de se rendre.

Demetrius eut peine à renfermer en lui-même la joye que lui donnoit l'espérance de voir bientôt la Princesse qu'il aimoit ; il s'en expliqua au Vaivode d'une maniére si tendre & si passionnée qu'il en fut encore plus persuadé de l'injustice des soupçons qu'il avoit conçûs contre la vertu de son Epouse : comme il vouloit faire oublier son emportement à Demetrius & lui procurer quelques plaisirs, il lui proposa de rester quelque tems avec son habit de fille auprès de la Princesse de Sandomir, il lui dit que c'étoit un moyen assuré de connoître les sentimens qu'elle avoit pour lui & de s'insinuer dans son esprit :

mais Demetrius refùsa hautement cette propofition, & dit qu'il avoit trop de refpect pour la Princeffe pour lui faire une tromperie qui pouvoit paffer dans fon efprit pour un crime & qui l'irriteroit peut-être contre lui ; le Vaivode combattit cette délicateffe & lui propofa l'éxemple d'Achille qui s'étoit fi long tems fervi du même déguifement pour fe faire aimer d'une Princeffe qu'il adoroit ; enfin il fut avec tant d'art lui peindre les plaifirs qu'il pouvoit en efpérer, qu'il le perfuada de s'en fervir, & il étoit bien difficile qu'il refufât long-tems une propofition qui flattoit tant fon amour.

La Princeffe Vifnovetski voulut auffi s'opofer à la tromperie que l'on vouloit faire à fa Sœur ; mais les priéres du Vaivode & la confiance qu'elle avoit en la fageffe de Demetrius la

la firent enfin résoudre à consentir à ce dessein, & elle promit de présenter elle-même Demetrius à sa Sœur sous le nom de Christine qu'elle lui donna.

Ils arrivérent enfin à Sechou où le Palatin les reçut avec les plus grandes marques de joye & d'amitié; la Princesse de Sandomir embrassa mille fois sa chére Sœur qui lui présenta la feinte Christine; & la pria de la prendre à son service, & d'avoir pour elle quelques égards.

La Princesse eut à peine jetté les yeux sur elle, qu'elle les baissa en rougissant, la grande ressemblance qu'elle lui trouva avec le Page Vacilei, dont elle avoit toûjours conservé l'idée, excita dans son ame un trouble & une agitation dont elle ne put revenir de long tems.

Le Palatin ne fut pas moins troublé que la Princesse de la vûë de la feinte Christine:

mais par une autre cauſe qui partoit cependant d'un même principe; Demetrius avoit tant de charmes ſous cet habit ſupoſé, une certaine émotion que lui cauſoit la vûë de la Princeſſe lui donnoit un air ſi tendre & ſi animé, qu'il ne put s'empêcher d'en être touché.

Il étoit encore jeune & bien fait, ſes ſentimens étoient nobles, élevez, il avoit toutes les vertus & toutes les foibleſſes des grands Hommes; galant & ſuſceptible des plus tendres impreſſions; la poſſeſſion d'une des plus belles Princeſſes de la terre qu'il venoit de perdre n'avoit pû épuiſer ſa ſenſibilité; l'expérience qu'il avoit en amour lui fit bientôt démêler la cauſe du trouble qui venoit l'agiter; il reconnut les commencemens d'un amour qui alloit bientôt ſe rendre le maître abſolu de ſon cœur, & loin de le combatre il prit plaiſir

plaisir à se laisser enflammer. Quoi qu'en disent les Amans, si l'amour a de la puissance il ne la reçoit que de notre foiblesse, & jamais il ne pouroit nous vaincre, si nous ne le flattions pas quand nous commençons à le sentir.

Le Palatin ne croyant pas que Christine pût résister à sa tendresse & aux soins qu'il alloit lui rendre, se livra sans résistance au penchant qui l'entraînoit vers elle; ses yeux s'animérent d'un feu plus vif, il s'efforça par milles regards tendres & par mille maniéres gracieuses de lui faire connoître les sentimens qu'il avoit pour elle; mais elle étoit trop occupée pour les remarquer, la vûë de la Princesse excitoit en elle les plus doux transports, elle la regardoit avec des yeux pleins de tendresse & de langueur, & les nouveaux charmes qu'elle découvroit en elle

augmentoient encore l'ardeur qui l'enflammoit.

Après que ces premiers transports furent un peu calmez, elle résolut de faire tous les efforts pour gagner sa confiance & son amitié; elle lui rendit mille petits soins avec tant d'ardeur & tant d'attention; elle la suivit par tout avec tant d'attachement, & l'empressement qu'elle eut à lui rendre tous les services dont elle avoit besoin, fut si grand, qu'elle sut bientôt s'en faire aimer.

La Princesse n'avoit pû bannir de son esprit l'idée du Page Vacilei, un souvenir charmant venoit sans cesse l'en entretenir, elle avoit connu tout l'amour qu'il avoit pour elle, & elle n'avoit pû s'empêcher d'y être sensible; en vain la raison avoit combattu son penchant, elle n'avoit pu ni le vaincre ni l'affoiblir; en vain elle se represen-
toit

toit la honte de son choix & l'incertitude où elle étoit de la naissance de son Amant, il sembloit que cette considération ne servît qu'à augmenter son amour.

Comme elle s'étoit flattée qu'elle pourroit encore revoir l'objet de cet amour, elle eut quelque dépit de ce qu'il n'étoit pas venu avec la Princesse sa Sœur. D'où vient, disoit-elle, à Conska, qui étoit une de ses filles à qui elle avoit confié son secret, d'où vient que Vacilei n'a point suivi la Princesse? auroit-elle connu la passion qu'il avoit pour moi, & auroit-elle voulu l'en punir? Hélas! est-on maître de son cœur! & peut-on être coupable lors qu'on est entraîné par un penchant qui ne nous laisse écouter, ni la raison, ni le devoir! ... Mais, reprenoit-elle un moment après, peut-être qu'il ne m'aime plus! & qu'il a

sû presque aussi-tôt effacer l'impression que mes foibles attraits avoient faite sur son cœur par le peu d'espérance qu'il a conçûë de me rendre sensible? Il ne m'aimoit pas assez pour m'aimer sans cette espérance, ou pour garder une espérance que rien ne pouvoit autoriser; mais n'a-t'il rien soupçonné des sentimens que j'avois pour lui? mes yeux pleins de tendresse & de langueur n'ont-ils pû l'en instruire? & la douceur que j'eus pour lui, lors qu'il me fit presque un aveu téméraire, n'a-t'elle pas dû lui faire connoître que je n'en fus point offensée? Hélas il ne m'aimoit point, ou il m'aimoit foiblement: un véritable amour est plus clair-voyant & plus ingénieux, il se flate lors qu'il a lieu de douter de son bonheur, & lors que des aparences favorables viennent l'en assurer, que ne pense-t'il point!

il

il s'imagine qu'il est encore cent fois plus heureux qu'il ne l'est en effet.

La pensée de n'être plus aimée d'un homme vers qui son penchant l'entraînoit avec tant de violence, lui causa la douleur la plus vive ; elle ne put resister au desir de s'informer de ce qui l'avoit empêché de venir à Sechou avec la Princesse sa Sœur, & elle fut le lui demander d'une maniére assez détournée & qui auroit paru indifférente à toute autre.

Mais la Princesse Visnovetski ne pénétra que trop le principe d'où partoit cette demande ; malgré toute sa vertu elle ne put s'empêcher d'en avoir du dépit, & son amour lui faisant envisager sa Sœur comme une Rivale qui lui ravissoit un cœur qu'elle auroit voulu rendre sensible, elle fut quelque tems en doute si elle devoit lui faire une

une réponſe qui put la deſeſpérer & la plonger dans des inquiétudes plus grandes que celles dont elle cherchoit à ſe tirer ; mais ſa vertu l'empêcha d'écouter ces ſentimens de jalouſie, & par une généroſité ſans exemple en amour, où l'on raporte tout à ſoi-même, elle réſolut de ſervir Demetrius auprès de ſa Sœur, elle lui dit que „ ſon Page l'avoit quitée il y a„ voit quelque tems, & qu'elle „ croyoit qu'elle le verroit bien„ tôt dans un état plus digne „ d'attirer ſes regards.

Cette réponſe enflamma vivement le cœur de la Princeſſe; elle n'avoit fait que ſoupçonner qu'il étoit d'un rang plus diſtingué que celui dans lequel il avoit paru à ſes yeux ; & la honte de l'aimer dans cet état avoit preſque été la plus forte raiſon dont ſa vertu s'étoit ſervie pour combattre ſon penchant ; cette raiſon

ne

ne subsistant plus, rien ne l'empêcha de s'y livrer toute entiére, elle se flatta qu'il étoit d'une naissance égale à la sienne, quil n'avoit quité sa Sœur que pour se mettre en état de paroître selon sa qualité, & que peut-être le desir de la voir avoit seul causé le déguisement dont il s'étoit servi; cette espérance toute douteuse qu'elle étoit augmenta encore la violence de son amour; c'est ainsi que l'on raporte tout à soi, lors que l'on aime on croit avidement tout ce qui peut nous flatter, & l'esperance la plus mal fondée est toujours bien reçûë dans un cœur dont elle flate les sentimens.

Cependant la feinte Christine employoit toute son adresse & tous ses soins pour s'insinuer dans l'esprit de cette Princesse & pour gagner ses bonnes graces; elle y réüssit parfaitement, & chaque jour elle en recevoit des

des marques d'amitié; son habit de fille lui donnoit mille petites libertez qui l'enchantoient; les Dames se cachent rarement les unes des autres; la Princesse exposoit quelque fois à ses yeux éblouïs des charmes capables de toucher le cœur le plus insensible & le plus indifférent; mais comme elle conservoit pour elle un respect infini, elle n'abusoit jamais de son privilége & faisoit un usage si modéré des bontez qu'elle avoit pour elle, que sa pudeur & sa vertu ne pouroient point s'en offenser lors qu'elle viendroit même à la connoître pour ce qu'elle étoit; elle en voyoit toujours assez pour achever de se perdre.

L'attention qu'elle avoit à la servir la fit apercevoir qu'elle devenoit triste & melancolique, elle lui entendit même pousser quelques soupirs qu'elle s'efforçoit en vain de retenir; quelque

que fois elle voyoit ses beaux yeux baignez de larmes, tant de marques d'une tristesse dont elle ne pouvoit deviner la cause, allarmérent son amour; elle prenoit trop d'intérêt à tout ce qui la touchoit pour ne pas chercher à découvrir le sujet de sa douleur.

Elle étoit toujours auprès d'elle, & par mille protestations du plus parfait attachement, elle tâchoit de s'attirer sa confiance.

Un jour elle la trouva si languissante & si triste, qu'elle résolut de lui arracher enfin son secret, & se mettant à ses genoux, ma Princesse, lui dit-elle, en baisant ses mains avec des transports que l'amour seul le plus violent est capable d'inspirer, pouvez-vous me cacher si long tems le sujet de votre douleur? Est-ce ainsi que vous répondez à la fidele amitié que j'ai pour

pour vous ? ou vous defiez-vous de ma discrétion ? Comptez sur moi jusqu'au dernier moment de ma vie, & croyez que je la donnerois avec plaisir pour vous tirer de l'affliction dans laquelle je vous vois; je vous entends à tous momens pousser des soupirs que je ne doute pas que l'amour ne vous arrache; ma Princesse au nom de l'amour dont je vois bien que vous suivez les loix, ne me cachez pas ce qui cause votre peine, & croyez que le desir seul de l'adoucir, me porte à vouloir m'en instruire.

La Princesse qui sentoit pour Christine une amitié dont elle avoit peine à deviner la cause, fut bien aise de lui confier un secret auquel il lui sembloit qu'elle s'intéressoit si fort; elle l'embrassa tendrement, & après voir encore poussé quelques soupirs, j'ai trahi trop long

tems,

tems, lui dit-elle, les devoirs de l'amitié, & je veux par une confiance entiére, réparer une faute que la crainte seule de perdre votre estime, en vous avouant ma foiblesse, m'a fait commettre.

Nous ne disposons pas de notre cœur au gré de notre volonté, souvent un violent penchant nous entraîne & nous fait aimer ceux pour qui nous ne devrions avoir que de l'indifférence ou du mépris. J'aime, ma chére Christine, j'aime; mais je n'ose vous découvrir l'objet de cet amour; vous allez rougir de ma foiblesse, moi-même j'en rougis, & croyez que je n'ai pas cédé sans combattre, oui, le Ciel m'est témoin que j'ai fait les plus grands efforts pour vaincre ce penchant; mais toutes les peines que j'ai prises n'ont fait que me livrer davantage à toute sa violence, après cela je ne

crain.

craindrai plus de vous nommer celui que j'aime.

Le desir de voir une Sœur qui m'étoit chére, me fit aller en Lithuanie, elle avoit un Page.... c'est vous en dire assez, je l'aimai, l'amour sembloit l'avoir fait exprès pour soumettre ma fierté; la gloire & la vertu voulurent d'abord s'oposer aux commencemens de cette passion & m'en faire envisager la honte; mais je trouvai tant de marques de Noblesse & de Grandeur dans Vacilei, c'est le nom qu'il portoit, que je crus qu'il devoit être d'une qualité bien au dessus de celle qu'il vouloit prendre, & dans cette pensée je ne combattis plus le penchant qui me portoit à l'aimer: je crus m'apercevoir qu'il avoit pour moi les mêmes sentimens; un jour même il ne put s'empêcher de me les faire connoître d'une maniére détournée, & je feignis de ne

ne point l'entendre pour n'être pas obligée de lui répondre trop durement ; mais que je fus charmée de cette déclaration ! & que mon amour en fut augmenté ! Quelque tems après mon Pére m'ordonna d'aller à Cracovie, où il vouloit passer une partie de l'hyver ; quelle fut ma douleur ! je n'obéïs qu'avec une peine extrême, & je ne pus sans répandre des larmes, quitter un lieu où je laissois tout ce que j'aimois; on ne peut comparer la tristesse où me plongea cette absence, qu'à celle que je remarquai dans ses yeux & dans toute sa personne ; je crus que l'absence & le tems pourroient effacer l'impression qu'il avoit faite sur mon cœur : mais je portai par tout avec moi le trait qui me blessoit ; mon amour me suivit à Cracovie, & je le ressens encore à Sechou ; quelle a été ma douleur d'y voir venir ma

ma Sœur sans lui ! je n'ai pu m'empêcher de lui demander ce qu'il étoit devenu, elle m'a dit qu'il l'avoit quitée, & qu'elle croyoit que je le verrois bientôt dans un état plus digne d'attirer mes regards ; que cette réponse m'a charmée ! elle a changé mes soupçons en certitude & m'a fait espérer un bonheur dont je n'osois presque me flater ; mais je vois bien que je me suis trompée, car peut-être ne pense-t'il plus à moi ! peut-être n'ai-je fait sur son cœur qu'une légére impression ! & qu'il aura cessé de m'aimer en cessant de me voir : mais vous dirai-je que j'ai trouvé en vous tous ses traits, vous avez tous les charmes que j'aimois en lui, & cette vûë augmente ma peine en entretenant toujours l'idée d'un homme que je ne puis m'empêcher d'aimer malgré son inconstance.

Qui pourroit exprimer quelle

fut la joye & le ravissement où ce discours plongea la feinte Christine, elle trouvoit la Princesse qu'elle aimoit sensible à son amour, & elle l'apprenoit d'elle-même d'une maniére qui ne pouvoit l'en laisser douter; il faut avoir aimé pour comprendre tout le plaisir qu'elle goûta dans ce moment d'être aimée, & confidente de l'amour que l'on avoit pour elle; ce bonheur excitoit en elle des transports si violens qu'elle eut peine à s'empêcher de découvrir à la Princesse la tromperie qu'elle lui avoit faite pour connoître ses sentimens, & elle eut besoin de toute sa prudence & de toute sa raison pour renfermer tant de joye en elle-même, & pour soutenir encore le personnage qu'elle devoit représenter: cependant elle gagna cet effort sur son amour, & marqua à la Princesse dans les termes les plus

expreſſifs la joye qu'elle avoit d'avoir quelque reſſemblance avec ſon Amant dans l'eſpérance qu'elle l'en aimeroit davantage: mais ma Princeſſe, ajouta-t'elle, ceſſez de combatre votre amour, livrez votre cœur aux douceurs qu'il fait goûter lors qu'il eſt partagé; vous êtes aimée & je n'en puis douter; eſpérez de trouver en la perſonne de Vacilei un Prince digne des ſentimens que vous avez pour lui, & puis que je ſuis aſſez heureuſe pour avoir quelques-uns de ſes traits, ſouffrez que je le ſerve auprès de vous & que je ne néglige rien pour vous entretenir dans les diſpoſitions favorables où vous êtes à ſon égard.

La Princeſſe l'embraſſa tendrement à ces mots, & lui fit voir par cette action le plaiſir qu'elle lui faiſoit de parler pour un homme que ſon cœur lui-même juſtifioit; enſuite la feinte

Chri-

Christine se retira dans son appartement pour pouvoir en liberté s'abandonner aux transports de sa joye.

Aussi-tôt qu'ils furent un peu calmez, elle fit réfléxion sur le doute où la Princesse étoit de sa constance, elle craignit que cette pensée ne diminuât son amour, & qu'elle ne se lassât de former des vœux pour un homme qu'elle ne croiroit pas en état de les entendre & d'y répondre : elle resolut de lui écrire & de tâcher par les protestations les plus tendres du plus fidèle amour de fortifier son penchant.

Elle écrivit une Lettre & instruisit Korotki des moyens dont il devoit se servir pour la rendre, ensuite elle retourna dans son appartement.

(*a*) Comme elle alloit entrer dans sa chambre, elle entendit

(*a*) Margeret.

un grand bruit dans la Cour du Palais, elle s'informa de ce qui le causoit, & elle apprit que le Prince Sapicha fils du Palatin venoit d'arriver à Sechou. Elle fut charmée de l'arrivée de ce Prince dont on lui avoit fait le récit le plus avantageux, sa presence ne fit que le confirmer.

Ce Prince étoit grand & très bien fait, il avoit l'air noble, la phisionomie ouverte & spirituelle, & il y avoit peu d'hommes à la Cour plus galans & plus polis, il avoit naturellement beaucoup de penchant à la tendresse, mais encore plus à l'inconstance; toutes les Dames avoient des droits sur son cœur; il aimoit ardemment, mais il n'aimoit pas long tems; & la derniére qu'il voyoit, étoit toujours celle qu'il aimoit davantage. Il avoit l'esprit vif, brillant, délicat, & sa coquetterie étoit si bien entenduë & si bien ménagée

nagée qu'il étoit le charme de toutes les Compagnies.

La beauté de Christine fit sur son cœur la même impression qu'elle avoit faite sur celui du Palatin, & il se flatta comme lui qu'il la rendroit bientôt favorable à ses vœux.

Après qu'il eut donné les premiers jours aux caresses de sa Famille & de ses Amis, il chercha une occasion de lui faire connoître ses sentimens; mais il ne put la trouver, à cause de l'attachement qu'elle avoit pour la Princesse sa Sœur qu'elle ne quitoit presque jamais.

Depuis que cette Princesse lui avoit fait la confidence de son amour, elle se plaisoit à rester seule avec elle & à l'en entretenir; elle lui communiquoit les soupçons qu'elle avoit de l'infidelité de son Amant & la feinte Christine tâchoit de la rassurer.

Un jour qu'elle avoit plus de

peine à détruire ſes ſoupçons qu'à l'ordinaire, Korotki parut à la porte de la chambre où elles étoient & donna une Lettre à la Princeſſe; elle lui demanda avec émotion d'où elle venoit, & qui la lui avoit donnée, il répondit que c'étoit un homme qu'il ne connoiſſoit pas.

La feinte Chriſtine s'approcha de ſon oreille & lui dit en ſouriant, ſi c'étoit une Lettre de votre Amant, ma Princeſſe, refuſeriez-vous de la recevoir: elle rougit, & fut quelque tems à douter ſi elle devoit la prendre ou la renvoyer; mais enfin vaincuë par les ſolicitations de Chriſtine & par ſon propre penchant elle l'ouvrit & y lut ces mots.

LETTRE.

Vous ſerez ſurpriſe, Madame, de la liberté que je prens de vous écrire, vos charmes vous doi-

doivent la conquête d'un grand Prince, & cependant un malheureux Page a l'audace de vous avouer qu'il vous aime : si vous en croyez l'apparence, je vous paroîtrai le plus criminel de tous les hommes d'oser vous déclarer de tels sentimens ; mais si j'ai été assez heureux pour attirer quelques-uns de vos regards, ils vous auront peut-être appris à ne pas toujours en croire les apparences qui sont si souvent trompeuses. Je suis Prince, Madame, *& le sang dont je sors est peut-être le plus illustre de la terre ; de fortes raisons m'engagent à le cacher encore quelque tems ; je vous ai aimée aussi-tôt que je vous ai vuë, & mon cœur qui ne devoit être occupé que de projets de vengeance & de gloire, n'a pû songer qu'à vous aimer & qu'à vous plaire ; si je suis assez heureux pour y réüssir, je vais travailler à vous conquérir un Trô-*

de ne point remarquer.

Sa petite Cour étoit très galante & ne respiroit que les plaisirs, elle fut encore augmentée par l'arrivée d'une Princesse aimable, & d'un Prince qui dans la suite y causa bien du ravage.

Cette Princesse s'appelloit Corkia & tenoit un rang très considerable à la Cour; il y avoit toujours eu entr'elle & la Princesse de Sandomir une amitié très tendre; le Prince Sapicha l'avoit aimée autrefois, & même il en étoit aimé. Dans un autre tems il auroit été charmé de son arrivée, mais les nouveaux sentimens qui l'occupoient lui rendoient sa presence insupportable.

Elle amena avec elle le Prince Micislas qui depuis long tems étoit amoureux de la Princesse de Sandomir. Le Palatin qui ne croyoit pas pouvoir trouver pour elle un Prince plus riche & plus puissant, avoit approuvé

son amour sans considerer que ses mauvaises qualitez ne pouvoient lui attirer que la haine de la Princesse, car en effet il étoit petit, d'une taille grossiére & mal prise, & d'une figure qui n'inspiroit que du dégoût; il étoit avec cela fourbe, orgueilleux, effronté, & d'une humeur toujours contraire à celle qu'il remarquoit dans les autres.

La Palatin le reçut favorablement & le presenta même à la Princesse, mais elle ne le reçut pas de même: elle avoit toujours eu pour lui une haine que le dessein qu'elle savoit qu'il avoit sur elle rendoit encore plus violente; il l'avoit déja si fort persecutée à la Cour où il étoit devenu amoureux d'elle, qu'il lui étoit entiérement insupportable.

La feinte Christine apprit d'abord quelles étoient ses prétentions, elle en fut allarmée; mais la froideur avec laquelle elle vit

que la Princesse le recevoit, lui fit croire qu'il n'étoit pas un Rival dangereux.

On celebra l'arrivée de ce Prince & de la Princesse Corkia par plusieurs Fêtes que le Palatin donna à sa petite Cour: le Prince Sapicha y parut toujours d'une tristesse & d'une langueur qui fut d'autant plus remarquée qu'elle ne lui étoit pas ordinaire; il aimoit la feinte Christine avec une ardeur extrême, & il n'avoit encore pu lui declarer ses sentimens; il s'ennuyoit d'aimer & de garder un si long silence, & n'étant pas accoutumé à souffrir tant de peine, il resolut à quelque prix que ce fût, de trouver une occasion de lui découvrir son amour; il se rendit très assidu auprès d'elle, il louoit avec empressement tout ce qu'elle faisoit & tâchoit par mille petits soins de se faire entendre.

Le

Le Palatin ne souffroit pas une moindre peine de n'avoir encore pû se declarer ouvertement; il prit le dessein de donner un Bal masqué dans l'espérance de trouver plus facilement les moyens de parler à la feinte Christine dans le desordre que causeroient les plaisirs.

La Princesse de Sandomir qui aimoit beaucoup ces sortes de divertissemens s'y prépara avec un plaisir extrême & s'habilla d'une maniére si galante & si avantageuse à sa beauté, que tous les yeux en furent éblouïs, & tous les cœurs enchantez. Après que l'on eut dansé quelque tems avec assez d'ordre, elle proposa à Christine de changer d'habit avec elle, & Christine qui ne cherchoit qu'à lui plaire, accepta sa proposition avec joye; elles sortirent de la salle où l'on dansoit, & n'y rentrérent

ſon penchant & l'ambition de ſon Pére: elle ne voulut cependant jamais lui répondre, & ſa vertu ne put lui permettre de donner une telle marque de tendreſſe à un homme qui n'avoit pas l'aveu de ceux dont elle dépendoit: mais la feinte Chriſtine lui vanta ſi fort la conſtance du Prince: & elle lui remontra ſi vivement qu'elle alloit le deſeſpérer ſi elle ne lui faiſoit aucune réponſe, qu'elle ne put réſiſter à ſes ſollicitations, elle mit la main à la plume & lui écrivit ces mots.

LETTRE

J'Ai reçû votre Lettre contre ma volonté & j'y réponds contre mon devoir; on ne peut être plus ſurpriſe que je l'ai été de l'aveu que vous oſez me faire; qu'il ſoit ſincére ou non, il eſt toujours téméraire, & vous êtes cou-

coupable de l'avoir hazardé; vous ne deviez rien oser sans vous faire connoître, vous savez que je dépens d'un Pére, & que tout ce que peuvent les Princesses comme moi, c'est d'obéïr.

La Princesse relut plusieurs fois cette réponse avant que de la donner; son cœur la trouva dure, mais sa vertu lui remontra qu'elle en faisoit trop encore, enfin elle la donna à la feinte Christine pour la rendre à celui qui avoit apporté la Lettre du Prince.

La feinte Christine la reçut avec une joye infinie; ce qu'elle savoit de ses sentimens, avec la permission qu'elle sembloit lui donner d'agir auprès de son Pére, lui fit envisager son bonheur dans toute son étenduë & la combla de plaisir.

Cependant la Princesse Visnovestki remarquoit tous les pro-

progrès que Demetrius, sous l'habit de Christine, faisoit auprès de la Princesse sa Sœur, elle ne put s'empêcher de porter envie au bonheur dont ils jouïssoient tous les deux; elle l'aimoit toûjours avec une ardeur qui s'augmentoit encore par la violence continuelle qu'elle étoit obligée de se faire pour la cacher: elle avoit elle-même sacrifié ses espérances à sa Rivale. Qu'un pareil sacrifice coute de de peine! la gloire s'en applaudit, pendant que le cœur en soupire. Quelquefois elle se repentoit d'avoir pû ceder elle-même son Amant, & elle vouloit interrompre le cours des plaisirs que son déguisement lui procuroit, en avertissant le Palatin de la tromperie qu'il faisoit à la Princesse; mais sa vertu savoit reprimer ce mouvement jaloux; & quoi que son cœur en murmurât, elle étoit bien aise

trérent qu'après avoir fait leur échange.

Preſque tous les yeux y furent trompez, & la Princeſſe eut un plaiſir extrême de voir de tous côtez les mépriſes que ce changement d'habit faiſoit faire ; elle fut obligée de répondre pour Chriſtine pour qui on la prenoit, & Chriſtine ne fut pas moins embaraſſée de ſoutenir le perſonnage de la Princeſſe qu'elle repreſentoit parfaitement : Mais parmi tous les plaiſirs que ce déguiſement lui procura, elle n'en eut point de plus ſenſible que celui de deſeſpérer ſon Rival qui vint lui parler de ſon Amour.

Le Prince Miciſlas qui depuis qu'il étoit à Sechou n'avoit encore pû trouver le moyen de parler un moment à la Princeſſe, l'ayant vûë entrer dans la ſalle, tâcha de ſe ménager une occaſion de l'entretenir : mais

la

la fortune avoit resolu de traverser tous ses desseins, & le changement d'habit lui faisant prendre la feinte Christine pour elle, il s'en approcha respectueusement, & mettant un genouil à terre, Madame, lui dit-il, en la regardant avec des yeux où le plus violent amour étoit peint, vous me revoyez encore aussi tendre, aussi soûmis que je l'étois à la Cour, éprouverai-je toujours des rigueurs? & ma constance & mon amour ne pourront-ils vous attendrir ? serai-je toujours fidèle & toûjours malheureux.

La feinte Christine remarquant la méprise de son Rival en conçut une joye infinie & résolut de le traiter avec tant de fierté qu'il pût entiérement se désister de sa poursuite ; Prince, lui répondit-elle, en détournant les yeux de dessus lui, puis que vous savez quels sont mes sentimens,

timens, il n'est pas besoin de me forcer à vous les expliquer encore; je ne vous aimois point à la Cour, je ne suis point changée à Sechou, ainsi vous ne devriez pas vous obstiner à me persécuter; vous m'êtes indifférent, votre opiniâtreté pourroit vous rendre haïssable.

Il fut si surpris d'une réponse si dure qu'il n'eut pas la force de continuer une conversation qu'il avoit recherchée avec tant d'ardeur; il se leva, & faisant une profonde révérence à la fausse Princesse, il la quita, résolu de se vanger de ses mépris en cessant de l'aimer.

Cependant le Palatin qui n'avoit donné ce Bal que dans l'espérance de trouver plus facilement une occasion de parler à la feinte Christine, la cherchoit dans toute la salle, mais ne pouvant la reconnoître à cause du changement d'habit, il fit bientôt

tôt finir un divertiſſement qui ne l'étoit plus pour lui.

La feinte Chriſtine charmée de la triſteſſe qu'elle avoit cauſée à ſon Rival, ſortit avec la Princeſſe, & lui répéta la converſation qu'elle avoit euë avec lui; la Princeſſe ne put s'empêcher d'en rire. Vous êtes bien cruelle, lui dit-elle, de me faire ainſi répondre aux tendres plaintes d'un Amant; quoi, Madame, lui repondit-elle, voudriez-vous que j'euſſe flatté la paſſion d'un Prince qui cherche à vous ravir à ce que vous aimez? Et dois-je me flatter d'être aimée de celui que j'aime, reprit la Princeſſe d'un ton plus ſérieux? Helas! s'il m'aimoit ne viendroit-il pas m'en aſſurer lui-même? & quelle aſſez forte conſidération peut engager un Amant à ſe priver toujours de la vûë de l'objet qu'il aime? Non, non, je ne ſuis point aimée, & tout ce

que

que je vois ne me le persuade que trop.

La feinte Christine combattit fortement ces soupçons, pouvez-vous, lui dit-elle, douter de l'amour qu'il a pour vous, & la Lettre que vous en avez reçuë n'en est-elle pas une preuve assurée? Je dis plus, je dis que vous devriez lui tenir compte de la peine qu'il souffre, étant obligé d'être éloigné de vous, puis que ce n'est que pour se rendre plus digne de l'honneur de porter vos chaînes. Elle persuada facilement la Princesse, qui tâchoit de se convaincre elle-même, qu'elle étoit aimée autant qu'elle aimoit.

Cependant le Prince Miciflas étoit au desespoir des rigueurs que la Princesse avoit pour lui; la réponse cruelle qu'il croyoit qu'elle lui avoit faite excitoit sa colére & son ressentiment; il prit les plus fortes résolutions de

de ne la voir jamais, de vaincre l'amour qu'il avoit pour elle, & même de la haïr s'il pouvoit: mais ce qu'il sentit un moment après, lui fit trop voir qu'un cœur qui veut haïr n'a pas encore surmonté son amour: Comme il étoit fier & superbe il ne voulut plus s'exposer à en recevoir de nouveaux mépris, & il résolut de faire agir le pouvoir de son Pére, & de tyranniser un cœur qu'il pouvoit espérer de rendre sensible.

Il alla voir le Palatin, mais il ne le trouva pas dans son appartement: ce Prince ne pouvant plus résister à la violence de son amour, avoit résolu de se déclarer à la feinte Christine, & dans cette pensée il étoit allé dans sa chambre aussi-tôt qu'il avoit sû qu'elle étoit en état d'être vûë.

Mademoiselle, lui dit-il, sans lui donner le tems de revenir de

de la surprise où l'avoit jettée une visite à laquelle elle s'étoit si peu attenduë ; il y a long tems que je cherche une occasion de pouvoir vous parler un moment, je n'ai encore pû la trouver, par l'assiduité que vous avez à rester auprès de la Princesse ; mais enfin je ne puis renfermer mon secret en moi-même, & la violence de mon amour m'a contraint d'avoir recours à ce moyen pour vous déclarer les sentimens que vous avez sû m'inspirer ; je vous aime, Mademoiselle, & vos premiers regards ont allumé dans mon cœur une flâme que rien au monde ne sera jamais capable d'éteindre ; verrez-vous tant d'amour avec indifférence, & ne sentirez-vous pas ce que vous inspirez si vivement ?

Ce discours augmenta la surprise & l'embaras où elle étoit ; elle envisagea dans ce moment tous les malheurs que l'amour

du Palatin pouvoit lui causer, s'il venoit à découvrir un jour la tromperie qu'elle lui faisoit, & dans cette pensée elle voulut lui répondre d'une maniére qui pût lui ôter toute espérance. Vous voulez vous réjouïr, Seigneur, lui repondit-elle, mais je ne prens pas aisément le change & je sai trop me connoître pour croire que je puisse inspirer de l'amour sans en avoir le dessein; mais quels que soient vos sentimens, dans la grande disproportion qui est entre nous, l'honneur & la vertu me deffendent d'y répondre, & je ne ferai jamais rien qu'ils puissent me reprocher.

Le Palatin alloit lui répondre & tâcher de vaincre ses scrupules, il en fut empêché par l'arrivée du Prince Sapicha son Fils; ce jeune Prince qui ressentoit pour la feinte Christine une ardeur extrême avoit formé le

même dessein que le Palatin, & venoit pour l'éxécuter: quelle fut sa surprise de trouver son Pére auprès d'elle, & de remarquer en lui tous les signes d'un homme fortement amoureux ! Il ne douta pas un moment qu'il ne fût son Rival, & le respect qu'il avoit pour lui voulut l'engager à vaincre son amour, mais il étoit trop bien établi dans son cœur pour en être chassé, & tous ses efforts n'en purent rien obtenir.

Il déguisa le mieux qu'il put le trouble dont il étoit agité & demanda à Christine si la Princesse sa Sœur étoit éveillée, & ayant apris que non, il sortit aussitôt. Le Palatin le suivit un moment après piqué de jalousie, & le soupçonnant fortement à l'embarras qu'il avoit remarqué dans ses yeux, d'être son Rival, & peut-être un Rival qu'on lui préféroit: cette pensée

le mit dans une colére extrême, mais avant d'éclater il résolut de l'observer & de ne rien négliger pour le mettre en état de ne le plus traverser.

Aussi-tôt qu'il fut sorti de la chambre de Christine, elle alla dans celle de la Princesse de Sandomir & lui conta la conversation qu'elle venoit d'avoir avec le Palatin. La Princesse lui demanda en souriant de quelle maniere elle vouloit traiter son Pére. Je vous le demande à vous-même, lui répondit-elle sur le même ton: mais, ajouta-t'elle, en parlant plus serieusement, comment voulez-vous que j'accorde votre Pére & votre Frére? ils m'aiment tous les deux, & je n'en puis douter; la Princesse parut un peu plus chagrine de l'amour de son Frére: comme elle l'aimoit, elle craignit qu'il ne s'engageât trop avant; mais la feinte Christine

la

la rassura & lui promit qu'elle sauroit dans peu trouver un moyen de le guérir.

Cependant le Prince Micislas pressé par son amour & par son dépit retourna dans l'apartement du Palatin & lui déclara les sentimens qu'il avoit pour la Princesse, & la disposition où il étoit de l'épouser. Le Palatin fut charmé de sa recherche, le rang considérable qu'il tenoit à la Cour, & les grands biens qu'il possédoit le déterminérent à lui accorder la Princesse pour qui il n'espéroit pas de trouver un Parti plus avantageux: mais comme il l'aimoit tendrement, & qu'il n'auroit pu jamais se résoudre à forcer son inclination, il répondit au Prince que s'il la trouvoit disposée à obéir sans peine, il lui donneroit son consentement avec plaisir.

Le Prince auroit bien souhaité qu'il n'eût pas eu tant de con-

ſidération pour ſa Fille & qu'il eût été d'humeur à la contraindre: mais voyant qu'il ne pouvoit rien eſpérer davantage il crut qu'elle n'oſeroit deſobéïr à ſon Pére qui lui parleroit d'un ton abſolu.

Le Palatin lui tint la promeſſe qu'il venoit de lui faire, il alla dans l'apartement de la Princeſſe, & faiſant ſortir toutes ſes femmes, excepté la feinte Chriſtine qui ne lui étoit point ſuſpecte, il lui découvrit les intentions du Prince Miciſlas & n'oublia rien pour la faire réſoudre à le recevoir pour époux.

La Princeſſe fut ſi ſurpriſe & ſi troublée de ce diſcours, qu'elle fut quelque tems ſans y pouvoir répondre; la prévention de ſon cœur lui rendoit ce Prince inſuportable, elle auroit plûtôt choiſi la mort que ſon hymen: mais comme elle n'oſoit deſobéïr ouvertement à ſon Pére pour

pour qui elle avoit toûjours eu le plus profond respect; elle se servit d'un détour qui lui fit assez connoître la repugnance qu'elle avoit pour l'engagement qu'il lui proposoit: Voulez-vous déja vous deffaire de moi, Seigneur, lui dit-elle, les yeux baignez de pleurs? Je suis jeune les devoirs de l'himen m'effrayent, ne m'exposez pas à tout ce que je crains, & laissez-moi vivre auprès d'un Pére que j'aime, & dont je ne pourrois me séparer sans une peine extrême.

Il vit bien par cette réponse qu'elle haïssoit le Prince Miciflas, il avoit trop d'amitié pour elle pour vouloir la contraindre, il lui dit qu'il lui donnoit du tems pour se déterminer, & ensuite il la quitta.

On ne peut exprimer quelle fut la joye de la feinte Christine de la résistance que la Princesse

avoit fait à son Pére; aussi-tôt qu'il fut sorti, elle se jetta à ses genoux, & les embrassant avec les transports les plus violens, ma Princesse, lui dit-elle, vous m'avez rendu la vie, je craignois qu'une obeïssance aveugle aux volontez de votre Pére ne vous éloignât pour toûjours d'un Prince que vous aimez & qui vous adore; auriez-vous pu vivre avec un homme que vous haïssez, & qui veut plutôt vous devoir aux commandemens d'un Pére qu'aux mouvemens de votre cœur; il faut absolument détruire ses prétentions, je me servirai du pouvoir que l'amour me donne sur le Palatin, & je flaterai plutôt sa passion que de vous voir entre les bras d'un homme qui connoît si peu le prix de votre cœur.

La Princesse l'embrassa tendrement à ces mots. Tu vois, ma chére Christine, lui dit-elle en

en pouſſant mille ſoupirs, tu vois ce que je fais, je m'opoſe aux volontez d'un Pére qui m'aime, peut-être pour un ingrat dont je ne ſuis plus aimée; car enfin je ne puis croire qu'il ſoit encore ſenſible & qu'il demeure ſi long tems éloigné de moi; ne me dis plus que de fortes raiſons l'engagent à tenir cette conduite, quelles raiſons peuvent arrêter un cœur véritablement amoureux? Non, non, il ne m'aime plus... Mais ne cherchons pas moi-même à me tourmenter, attendons encore, flattons-nous, mon amour y trouvera mieux ſon compte que de ſortir d'une erreur qui lui eſt chére. Cher Prince, ajouta-t'elle, en quelque lieu de la terre que tu ſois, ſi tu ſavois ce que je fais pour toi, ton cœur en ſeroit touché; oui, je voudrois avoir de plus grands ſacrifices à

te faire, tu verrois combien je t'aime.

Tant de marques d'amour transſportoient la feinte Chriſtine ; elle ne pouvoit preſque plus ſoutenir ſon Perſonnage, & elle vouloit ſe découvrir & laiſſer éclater toute ſa tendreſſe & toute ſa reconnoiſſance ; elle embraſſoit les genoux de la Princeſſe avec une ardeur dont la ſimple amitié ne peut jamais être capable.

Cependant, le Prince Sapichane pouvoit plus renfermer ſon amour en lui-même, & n'étant pas accoutumé à ſouffrir ſi long tems ſans ſe plaindre, il réſolut de parler à quelque prix que ce pût être à la feinte Chriſtine, & de ſavoir comment elle écoutoit l'amour du Palatin. Comme il ſavoit qu'elle ſe promenoit ſouvent ſeule avec la Princeſſe ſa Sœur dans les jardins du Palais, il épia le moment qu'elles étoient

étoient dans une allée assez obscure, & alla les y joindre. Il s'adressa d'abord à la Princesse ; ma chére Sœur, lui dit-il, l'amitié que vous avez toûjours euë pour moi me fait espérer que vous aurez pitié de ma foiblesse ; j'aime l'aimable Christine, l'attachement qu'elle a pour vous m'a jusqu'à présent empêché de trouver une occasion de lui déclarer mon amour, & me contraint de lui parler devant vous ; le Palatin l'aime, & me soupçonnant d'être son Rival, il m'observe ; mais enfin je ne puis vivre si je ne sais de quelle maniére elle répond à son amour, & lequel des deux doit espérer de toucher son cœur.

Oui, charmante Christine, poursuivit-il, en mettant un genouil à terre devant elle ; je vous aime ou plûtôt je vous adore, & je serois au desespoir si un autre vous inspiroit des sentimens

que mon amour ſeul a droit de prétendre, répondez-moi donc & me dites de quelle maniére vous voulez nous traiter.

La Princeſſe fut étonnée de la violence de l'âmour de ſon Frére; mais elle ſe repoſa ſur la prudence de la feinte Chriſtine du ſoin de lui répondre & de le guérir, & elle fut ſatisfaite de ce qu'elle lui dit.

Seigneur, lui répondit-elle, je veux bien vous avouer puiſqu'il ſeroit inutile de vous le cacher, que votre Pére a pour moi des ſentimens que je voudrois pouvoir lui ôter; je veux bien encore vous dire que je n'y reponds pas & que je n'y répondrai jamais : mais que votre amour n'en prenne pas lieu de ſe flater que je ſerai plus favorable pour vous, non, Seigneur, je ne ſerai jamais ſenſible à votre ardeur, ainſi je vous conſeille de,

de faire tous vos efforts pour l'éteindre.

Je n'en veux pas davantage, lui repliqua-t'il avec précipitation, promettez-moi que mon Rival ne sera pas mieux traité que moi, & quelles que soient vos rigueurs je les souffrirai sans me plaindre; car pour éteindre mes feux, ne croyez pas que je le puisse, je vous aimerai toûjours.

Comme il craignoit d'être découvert s'il restoit plus long tems avec elle, il lui fit une profonde révérence & se retira.

Le Prince Micislas impatient de savoir la réponse de la Princesse alla trouver le Palatin; mais il n'en eut pas toute la satisfaction qu'il avoit espéré; le Palatin lui dit que s'il aimoit la Princesse il devoit s'attacher à lui plaire, & que s'il y pouvoit réüssir, son consentement suivroit bientôt celui de sa Fille; mais qu'il ne pouvoit se résou-

dre à forcer ſon inclination.

Il vit bien par cette réponſe que la Princeſſe avoit pour lui une haine ſecrette ; comme il avoit beaucoup d'amour, il ne put encore bannir de ſon cœur l'eſpérance de la toucher; il réſolut de lui parler, de tenter toutes ſortes de moyens pour lui plaire, & de n'écouter plus que ſon deſeſpoir s'il la trouvoit toujours infléxible.

Comme il s'étoit aperçû de l'amitié qu'elle avoit pour la feinte Chriſtine, il voulut mettre cette confidente dans ſes intérêts; il lui promit des récompenſes exceſſives ſi par ſes ſoins elle pouvoit diſpoſer la Princeſſe à obéïr aux ordres de ſon Pére; enſuite il lui demanda ſi ſon cœur n'étoit point prévenu pour un autre, elle lui répondit qu'elle étoit abſolument inſenſible: ce diſcours fit renaître l'eſpérance en ſon cœur, & pour l'engager

ger à s'employer plus fortement pour lui, il lui donna un Diamant d'un grand prix qu'elle fut obligée d'accepter pour ne point lui donner lieu de croire qu'elle ne vouloit pas le servir. Elle rendit compte de cette conversation à la Princesse qui rit beaucoup avec elle de l'amour de ce Prince, & lui promit de n'y jamais répondre.

Cependant le Vaivode Visnovetski remarquoit avec un plaisir extrême les différentes intrigues que causoit le déguisement de Demetrius; il ne pouvoit s'empêcher d'en rire avec son Epouse & ce Prince, qui quitoit avec eux le personnage de Christine; il le felicita sur les grandes passions qu'il allumoit dans les cœurs, & le conjura de ne point précipiter le dénoûment d'une scéne si réjouïssante.

La Princesse son Epouse ne pouvoit partager sa joye, elle

étoit continuellement tourmentée par une passion d'autant plus violente qu'elle étoit obligée de la cacher, elle faisoit mille efforts pour la vaincre; mais toujours inutilement. Sa santé ne put être à l'épreuve de tant de peines, elle s'affoiblit insensiblement, & enfin elle succomba sous le poids de sa douleur; elle fut attaquée d'une fiévre si violente, que dès le troisiéme accès on commença à craindre pour sa vie.

Cet accident troubla toute la Cour du Palatin; l'amitié qu'il avoit pour cette Princesse suspendit quelque tems la violence de son amour; le Vaivode qui l'aimoit avec toute l'ardeur d'un Amant étoit dans un desespoir dont on aprehendoit les suites; & Demetrius qui lui devoit tout le bonheur dont il jouïssoit, étoit véritablement affligé de sa maladie; il ne la quitoit presque

pas

pas un moment, & lui rendoit mille soins avec un empressement qui la touchoit.

Un jour qu'il étoit seul auprès d'elle, & qu'elle étoit dans une de ces plénitudes de cœur où l'on ne peut plus renfermer ses sentimens en soi-même, elle prit foiblement une de ses mains, & la mouillant de ses larmes, vous voyez, lui dit elle, l'état où je suis réduite; la tristesse que je remarque en vous, & les soins que vous me rendez me font croire que vous en êtes touché; mais, Seigneur, le seriez-vous encore si vous saviez que c'est vous qui causez ma peine? La violence que je me fais à tous momens pour vous cacher ma foiblesse, m'a réduite en l'état où je suis; heureuse si la mort avoit terminé mes jours avant la perte de mon innocence? mais la certitude où je suis de n'avoir pas encore long tems à en rougir,

gir, me donne la force de vous la découvrir ; je vous ai aimé aussi-tôt que je vous ai vû, & j'ai combattu ma tendresse aussi-tôt que je l'ai connuë ; mais tout ce que ma vertu a pu obtenir de mon cœur a été de vous cacher toûjours le penchant qu'il avoit pour vous ; vous ne vous en êtes jamais aperçû, vous avez aimé la Princesse ma Sœur, j'ai connu votre amour, vous me l'avez avoué vous-même, & malgré l'intérêt de mon cœur, je n'ai songé qu'à vous servir auprès d'elle ; je crois y avoir réüssi, & loin de m'en repentir je le ferois encore : mais je vous avoûrai que je n'ai pu m'empêcher de porter envie au bonheur dont elle jouït dans la possession de votre cœur ; je n'ai pu soutenir la pensée de vous voir vivre pour une autre, & les efforts que j'ai faits pour vaincre ce mouvement de jalousie

loufie ont détruit ma fanté; je meurs, ajouta-t'elle d'une voix affoiblie, ne vous fouvenez plus de ma paffion: mais que dis-je! Seigneur, ne m'oubliez jamais, je vous en prie, & je vous en conjure par tout l'amour que vous avez pour la Princeffe ma Sœur, aimez-la toûjours, vivez pour elle, penfez quelquefois à moi.

Une foibleffe qui la prit dans ce moment l'empêcha de continuer un difcours qui caufoit à Demetrius la douleur la plus vive; il n'avoit jamais rien foupçonné des fentimens qu'elle avoit pour lui; l'état où il la voyoit excitoit fa pitié & le mettoit au defefpoir; il fit tous fes efforts pour l'en tirer; elle ouvrit de grands yeux mourans, & voyant les larmes qu'il répandoit avec abondance elle en fut fenfiblement touchée, & le repouffant doucement, elle lui dit qu'elle ne

ne pouvoit plus soutenir sa pré-sence après l'aveu qu'elle venoit de lui faire, & elle le pria de se retirer.

Dans ce moment le Vaivode & quelques autres personnes entrérent dans sa chambre, & Demetrius en sortit vivement affligé de sa maladie qu'il croyoit mortelle; mais elle ne dura pas long tems, la jeunesse & peut-être la satisfaction d'avoir enfin fait connoître son amour, la tirérent de danger; la fiévre la quita, les forces commencérent à revenir, & il ne lui resta plus qu'une douce langueur qui la rendit mille fois plus touchante & plus belle.

Cette maladie avoit suspendu l'amour il rentra bientôt dans tous ses droits. Le Palatin, que la résistance qu'il trouvoit dans la feinte Christine, enflammoit encore davantage, lui parla dans les

les termes les plus tendres & les plus pressans.

Le Prince Sapicha n'osoit lui parler; mais ses yeux qu'il savoit arrêter sur elle lors qu'il n'étoit pas observé, lui faisoient connoître qu'il l'aimoit toûjours.

La Princesse Corkia étoit outrée des mépris qu'il avoit pour elle; depuis qu'elle étoit à Sechou, il n'avoit pas daigné lui parler que lors que la bienseance & la civilité l'y avoient indispensablement obligé; elle s'étoit bien aperçuë des nouveaux sentimens qui l'occupoient, & qu'elle ne régnoit plus dans son cœur, & elle n'avoit pu s'empêcher d'en avoir du dépit; un esclave qui s'échape des chaînes d'une belle, la fait toûjours rougir: cette connoissance avoit servi à la confirmer dans la pensée où elle étoit de vaincre entiérement le penchant qui l'entraînoit vers lui; mais on ne se dé-

défait pas ainsi d'un amour qu'on a pris plaisir à faire naître dans un cœur, & tous ses efforts n'en avoient encore pu rien obtenir.

Il est vrai que comme il lui avoit déja fait plusieurs infidèlitez, elle n'avoit plus pour lui la même ardeur qu'elle avoit euë autrefois: mais elle ne pouvoit encore le regarder avec indifférence, & si elle n'avoit pas assez d'amour pour sentir une douleur bien vive de la nouvelle infidèlité qu'il lui faisoit; elle n'avoit pas assez d'indifférence pour la suporter patiemment.

Le Prince Micislas qui avoit résolu de tenter un dernier effort pour rendre la Princesse de Sandomir sensible à son amour, chercha une occasion de lui parler: & l'ayant trouvée, il lui vanta sa constance; il peignit son amour avec les couleurs les plus vives, & la pria de ne point de-

desesperer un Amant furieux qui pouroit se porter aux plus violentes extrêmitez pour se satisfaire : mais il ne put en recevoir qu'une triste assurance de ne la voir jamais répondre à sa tendresse ; il ne se rebuta pas encore, il parla fortement au Palatin, & voyant qu'il persistoit toûjours à ne point vouloir contraindre l'inclination de la Princesse ; il résolut de l'enlever, & il prit des mesures si justes pour éxécuter ce lâche dessein, qu'il crut que rien n'étoit capable de le lui faire manquer.

Cependant le Palatin étoit vivement piqué des rigueurs que la feinte Christine avoit pour lui ; il n'avoit jamais trouvé tant de résistance, & son amour en étant augmenté, il résolut de la rendre sensible à quelque prix que ce fût, & même de l'épouser s'il ne pouvoit autrement s'en faire aimer ; il voulut lui

lui déclarer la disposition où il étoit, & la pria d'un ton si ferme de venir le trouver sur le soir dans un cabinet de verdure qui étoit au bout des jardins du Palais, que craignant enfin de l'irriter, elle fut obligée de lui promettre, mais ce ne fut que dans l'espérance qu'elle pourroit trouver un moyen de s'en deffendre sans qu'elle parût y avoir contribué.

Le Prince Sapicha n'osant lui parler, representa si vivement à la Princesse sa Sœur, qu'il ne pouvoit plus vivre s'il ne savoit quels étoient les sentimens qu'elle avoit pour lui, qu'elle lui promit de la faire consentir à lui accorder un entretien secret, & en effet elle l'en pressa très-fortement.

La feinte Christine lui aprit l'engagement où elle étoit avec le Palatin; elle fut surprise de

la

la violence de l'amour de son Pére, & très embarrassée à exécuter la promesse qu'elle avoit faite au Prince son Frére. Comme elle savoit l'amour qu'il avoit eu pour la Princesse Corkia, elle voulut lui faire une petite malice & elle pria cette Princesse de vouloir se trouver au rendez-vous au lieu de Christine; quoi que Corkia voulût ne plus aimer ce Prince, elle ne put se refuser le plaisir de le voir encore & de le confondre; peut-être espera-t'elle de le faire revenir, de sorte qu'elle promit à la Princesse tout ce qu'elle voulut, & convint avec elle de l'heure & du lieu du rendez-vous qu'elle marqua dans un Parc qui étoit à la fin d'un parterre au bord d'une fontaine.

La Princesse alla porter cette heureuse nouvelle à son Frére qui la reçut avec une joye infinie,

nie, & courut auſſitôt au lieu qui lui étoit aſſigné.

L'heure que le Palatin avoit marquée à la feinte Chriſtine approchoit, & ne pouvant trouver de prétexte pour lui manquer de parole, elle alloit partir pour l'aller trouver, lors que le Prince Miciſlas entra dans l'apartement de la Princeſſe de Sandomir, & lui propoſa de faire quelques tours de promenade dans le Parc: elle auroit bien voulu s'en deffendre, mais étant obligée d'avoir quelques égards pour lui, elle ne voulut pas lui refuſer cette légére ſatisfaction: elle prit avec elle une de ſes filles, & ſe prépara à le ſuivre.

Quelque chagrin que la feinte Chriſtine eût de la laiſſer avec ſon Rival, elle fut obligée de la quiter pour ſe rendre au lieu où l'amoureux Palatin l'attendoit.

Le

Le Prince Miciflas qui vouloit enlever la Princesse, & avoit tout fait préparer pour l'éxécution de ce lâche dessein, l'engagea adroitement à se promener dans les allées les plus retirées du Parc; la Princesse qui ne se défioit de rien le suivit où il voulut. Il se promena quelque tems avec elle comme s'il n'avoit eu d'autre dessein, & ensuite il fut la conduire insensiblement dans une allée obscure où il avoit fait cacher quelques-uns de ses domestiques qui devoient paroître & l'enlever au signal qu'il leur feroit.

Mais le Vaivode Visnovetski fut averti du Projet que ce Prince méditoit, il courut promptement chercher la feinte Christine; il apprit qu'elle étoit dans les jardins, il s'y rendit, & aprés les avoir presque entiérement parcourus, il entra dans le Cabinet où elle étoit avec le Pa-

latin qui employoit inutilement toute ſon éloquence pour fléchir ſes rigueurs.

Quoi, Prince, lui dit-il, en la tirant par le bras, vous êtes tranquile pendant que votre Rival enléve peut-être en ce moment la Princeſſe?

On peut s'imaginer quelle fut la ſurpriſe du Palatin, d'entendre apeller, Prince, une Fille qu'il aimoit avec une ardeur extrême; mais la feinte Chriſtine ne lui donna pas le tems d'éclaircir un myſtére auquel il ne pouvoit rien comprendre; elle ſortit du Cabinet, & ſuivit le Vaivode qui la guida aux lieux où il ſavoit que le Prince Miciſlas devoit mener la Princeſſe pour l'enlever.

Cependant ce Prince voyant que tout ſuccédoit au gré de ſes deſirs, fit à ſes domeſtiques le ſignal dont il étoit convenu avec eux; la Princeſſe frémit à la

vûë

vûë du danger qu'elle alloit courir, ne pénétrant que trop les deſſeins de ce Prince, & le regardant avec des yeux pleins de colére & d'indignation; lâche, lui dit-elle, eſt-ce ainſi que tu me dois prouver ton amour? Madame, lui répondit-il, ſans s'émouvoir, je vous aime avec une ardeur extrême & je vous en ai donné les marques les plus tendres, vous m'avez toûjours mepriſé; mais je ne puis ſouffrir plus long tems vos rigueurs, & puis que ceux dont vous dépendez conſentent à mon bonheur, il faut me ſuivre en des lieux où je ſerai le maître; en achevant ces mots il voulut lui-même la prendre par le bras, mais il en fut empêché par la feinte Chriſtine qui d'une main le retenant par les cheveux, & de l'autre ſaiſiſſant la garde de ſon épée, traître, lui dit-elle, tu n'iras pas loin ſans recevoir le prix de ton

audace ; auſſitôt elle le terraſſa avec une force prodigieuſe : les domeſtiques du Prince étonnez de cette action ſe jettérent ſur elle pour la deſarmer, mais elle les reçut avec un courage que la vûë du danger que couroit la Princeſſe augmentoit encore, & étant ſecondée par le Vaivode ils ſoutinrent tous deux les efforts de dix ou douze hommes armez.

Le bruit des épées & les cris que pouſſoit la fille qui avoit accompagné la Princeſſe firent au loin retentir le Parc, & parvinrent juſques aux lieux où étoit le Prince Sapicha.

Flaté des plus douces eſpérances il s'étoit rendu aux bords de la fontaine où il croyoit entretenir l'aimable Chriſtine : quelle ſut ſa ſurpriſe & ſa douleur d'y voir venir au lieu d'elle la Princeſſe Corkia ! Dans le premier mouvement de ſa colé-

re & de son dépit il voulut fuir, mais elle l'arrêta, quoi qu'elle ne l'aimât plus avec la même ardeur, elle ne pouvoit voir sans chagrin sa nouvelle inconstance, elle vouloit la lui reprocher & l'abandonner ensuite pour jamais: mais malgré tout le couroux qu'elle voulut affecter, il vit bien que ses reproches étoient encore des restes d'un amour qu'elle ne pouvoit surmonter.

Dans ce moment il entendit le bruit du combat; aussi-tôt il courut aux lieux d'où il crut qu'il pouvoit venir: quel nouveau sujet de surprise & d'étonnement de voir sa chére Christine au milieu d'une troupe d'hommes furieux abattre & renverser tous ceux qui osoient l'aprocher! & de voir un peu plus loin la Princesse sa Sœur languissante, abatuë & couchée au pied d'un arbre! Il mit l'épée

à la main, & fondant impétueusement sur les combattans dont sa chére Christine étoit environnée, il se fit un passage auprès d'elle, & voulant la délivrer du danger qu'elle couroit, il leur porta des coups si terribles, qu'ils commencérent à douter du succès du combat.

Cependant le Palatin étoit toûjours dans le Cabinet où il avoit cru vaincre la fierté de la feinte Christine, il ne pouvoit revenir de la surprise où le discours du Vaivode l'avoit jetté. Christine qu'il aimoit avec tant d'ardeur & qu'il avoit même pris la résolution d'épouser, étoit un Prince qui depuis long tems étoit déguisé auprès de la Princesse sa Fille; comme il aimoit la gloire & l'honneur il lui passa dans l'esprit les desseins les plus violens, & il résolut de vanger l'affront qu'il croyoit avoir reçû, il sortit furieux du Ca-

Cabinet, & courut l'épée à la main aux lieux où il entendoit un si grand bruit.

Il arriva dans le moment que la feinte Christine aidée de quelques domestiques qui étoient venus à son secours achevoit de mettre en fuite les gens du Prince Miciflas.

Il aperçut la Princesse au pied d'un arbre dans une langueur & un abattement qui redoublérent encore sa fureur, croyant que le danger seul que couroit son Amant, la mettoit dans cet état. Il s'approcha d'elle & la regardant avec des yeux enflamez de couroux, infame, lui dit-il, qui me deshonore en souffrant un Prince déguisé auprès de toi, reçois la punition de tes crimes; que ne puis-je laver dans ton sang & ta honte & celle dont tu me couvre! A ces mots il leva le bras pour la fraper : la feinte Christine qui re-

remarqua ſon action, pouſſa un cri qui fit retentir les airs, & volant au ſecours de ſa Princeſſe elle arriva aſſez tôt pour arrêter le bras du Palatin.

A la vûë de celle qu'il avoit tant aimée il laiſſa tomber ſon épée, & demeura quelque tems enſéveli dans un ſilence funeſte, agité de mille penſées différentes qui ſe preſentoient en foule à ſon imagination. La Princeſſe étoit ſi ſurpriſe & ſi troublée de l'action de ſon Pére, qu'elle n'avoit pas la force de ſe lever; la vûë d'une mort qu'il avoit été lui-même ſur le point de lui donner l'avoit glacée de crainte & d'effroi, il lui reprochoit d'avoir ſouffert auprès d'elle un Prince déguiſé; quel pouvoit être ce Prince; elle ne fut pas long tems à le deviner. La vûë de Chriſtine & le trouble qu'elle remarquoit dans ſes yeux la confirmérent dans ſa penſée: un mou-

mouvement de joye s'empara de son cœur malgré elle; mais sa vertu le combattit, elle fut indignée de la tromperie qu'on lui avoit faite; & les bontez qu'elle avoit euës pour la feinte Christine se présentant dans ce moment à son esprit, lui parurent si criminelles, qu'elles la couvrirent de honte & de confusion: elle ne sut à quoi se déterminer où à la colére, ou au pardon: mais cette incertitude elle-même étoit une marque assurée que l'amour l'emportoit sur tout son ressentiment.

Le Vaivode surpris de l'extrémité où le Palatin venoit de se porter, & craignant les transports de sa colére, se hâta de justifier la Princesse; il lui déclara la naissance & la qualité de Demetrius, & les raisons qui l'avoient engagé à paroître devant lui dans un habit si peu

conforme à son sexe & à son courage.

Le Palatin fut encore plus surpris de ce qu'il aprenoit, il écouta le discours du Vaivode avec une extrême avidité; il le lui fit répéter plusieurs fois, & en éxaminant toutes les circonstances, il y trouva tant d'aparence de vérité qu'il ne put s'empêcher de le croire; l'amour qu'il avoit eu pour Christine se changea en amitié pour Demetrius *, il lui promit de faire tous ses efforts pour l'élever sur le Trône dont son Tiran l'avoit chassé, & pardonna à la Princesse un crime dont il vit bien qu'elle n'avoit été nullement complice.

Mais on ne peut exprimer l'étonnement du Prince Sapicha de se voir frustré des douces espérances qu'il avoit conçuës; il fut

* Margeret, Jansonius, Bareze, Olearius, Mem. de Mr. de Thou.

fut au desespoir d'avoir perdu tant de soins & de soupirs qu'il auroit pu mieux employer ailleurs, & d'avoir quité une Princesse dont il étoit assuré d'être aimé pour courir après une personne qu'il ne pouvoit posséder.

Le Prince Micislas étoit encore plus outré de trouver un Rival qui selon toutes les aparences étoit tendrement aimé de la Princesse; la honte & la rage d'avoir été trompé le transportérent tellement qu'il ramassa une épée qui étoit auprès de lui & se la plongea dans le sein : mais sa colére l'aveugla si fort que ne pouvant choisir l'endroit où il vouloit se fraper, l'épée glissa & ne lui fit qu'une blessure assez légére; on l'empêcha de continuer, & malgré la haine que sa lâcheté avoit donnée au Palatin pour lui, il le fit emporter dans son apartement où l'on

mit le premier appareil ſur ſa playe.

Le Vaivode, Demetrius & le Prince Sapicha emmenérent la Princeſſe de Sandomir, & ſuivirent le Palatin, ſurpris & confus de ce qui venoit de ſe paſſer.

Fin du ſecond Livre.



LE

LE CZAR DEMETRIUS,

HISTOIRE MOSCOVITE.

Par Mr. N. D. L. R.

TOME II.



A LA HAYE,
Chez les FRERES van DOLE, Marchands Libraires dans le Lange-Pooten.

M. DCC. XV.

LE CZAR DEMETRIUS,

HISTOIRE MOSCOVITE.

LIVRE TROISIE'ME.

DEmetrius étoit au comble de ses vœux, & son bonheur avoit même passé son attente, son ambition & sa tendresse étoient également satisfaites, il pouvoit accorder les desirs de son cœur avec ceux de sa vengeance, & son amour lui devenoit d'autant plus cher que c'étoit lui qui lui procuroit tous ces avantages. *

Le

* Margeret, Olearius.

Le Palatin de Sandomir aſſuré de ſa Naiſſance & du Droit qu'il avoit au Trône de Moſcovie, lui promettoit de faire tous ſes efforts pour engager le Roi de Pologne à le protéger; il aprouvoit ſon amour, & lui faiſoit même eſpérer de le rendre heureux auſſi-tôt qu'il ſeroit reconnu pour le Fils du Czar Baſilowits; il pouvoit ſe flatter d'être aimé de la Princeſſe, & la maniere dont il avoit ſu lui-même s'en inſtruire en augmentoit encore le plaiſir.

Le Prince Sapicha avoit conçu pour lui l'amitié la plus vive & la plus tendre, & lui avoit juré mille fois de périr ou de le rétablir



Mais tant d'avantages le touchoient moins que la colére où la Princesse de Sandomir étoit contre lui; cette Princesse avoit peine à lui pardonner la tromperie qu'il lui avoit faite: le souvenir des bontez qu'elle avoit euës pour lui lors qu'il paroissoit sous un habit de fille, excitoit en elle un certain dépit qui s'augmentoit encore toutes les fois qu'elle le voyoit, & sa vertu scrupuleuse & délicate lui faisoit un crime d'une action que toute autre auroit trouvée innocente. Il n'oublioit rien pour vaincre un scrupule qu'il lui sembloit qu'elle poussoit trop loin,& pour obtenir le pardon d'un crime que l'amour qui l'avoit fait commettre devoit rendre excusable.

Pardonnez-moi, lui disoit-il, la tromperie innocente que je vous ai faite & daignez écouter les raisons qui m'y ont engagé: je voyois par tout mille ennemis ar-

armez pour me détruire, j'étois perdu si j'avois été découvert, & je n'aurois pu jamais échaper aux perquisitions éxactes qu'ils faisoient faire, si je ne m'étois pas sauvé à la faveur de ce déguisement.

Je conviens, lui répondit-elle, que vous avez eu raison de vous servir de ce déguisement favorable pour tromper vos ennemis; mais ne deviez-vous pas le quiter lors que vous vous êtes vu en sûreté? deviez-vous tendre à mon innocence des piéges d'autant plus dangereux que je ne pouvois les éviter ni même les prévoir? deviez-vous surprendre ma tendresse & m'arracher mon secret? enfin deviez-vous.... Je rougis de ma foiblesse, non, je ne vous pardonnerai jamais, je dois vous haïr & je le veux, quoi que je sente que mon cœur refuse d'y consentir.

Mais,

Mais, Madame, reprit-il, devez-vous me haïr pour avoir cherché à m'assurer d'un bonheur dont j'aurois toûjours douté. Sans cet artifice aurois-je jamais été parfaitement heureux? & m'auriez-vous fait cet aveu charmant dont tout mon sort dépendoit? Non, Madame, non, je ne puis me repentir de ce que j'ai fait: mais, ajouta-t'il, en embrassant ses genoux, & la regardant avec des yeux où le plus tendre amour étoit peint au milieu d'une langueur la plus touchante, serez-vous inéxorable, n'accorderez-vous point ma grace à la violence de mon amour? & ne me pardonnerez-vous pas un crime qui part d'un si beau principe? Tout le couroux de la Princesse ne put tenir contre tant de marques d'amour; allez, lui dit-elle, d'un air doux & passionné; vous dire que je ne puis vous haïr, c'est assez

vous

vous dire que je vous pardonne.

Cette réponse excita dans son cœur les transports les plus ardens; l'excès du plaisir qu'il goûta suspendit l'usage de sa voix, & son esprit ne pouvant trouver de termes assez forts pour exprimer tout ce qu'il ressentoit, fut obligé de laisser parler ses yeux, leurs regards tendres & languissans furent seuls capables de le faire connoître, & ils persuadérent mieux que les discours les plus éloquens.

* Cependant le Palatin qui n'étoit plus occupé que du desir d'élever la Princesse sur le Trône de Moscovie, dit à Demetrius qu'il étoit tems de paroître & de se déclarer, & qu'il falloit aller à la Cour où il mettroit tout en usage pour obtenir le Secours & la Protection du Roi. Il voulut engager le Vaivode Visnovetski à faire ce voyage avec

* Margeret, Mem. de Mr. de Thou.

avec lui, mais la Princesse son Epouse, qui croyoit qu'en s'éloignant de Demetrius, elle perdroit insensiblement les impressions qu'il avoit faites sur son cœur, le pria de ne la point abandonner & de la mener à la Campagne, où elle espéroit recouvrer entiérement sa santé. Le Vaivode qui l'aimoit tendrement consentit à tout ce qu'elle voulut, il embrassa mille fois Demetrius & lui promit, s'il avoit besoin de son secours, de l'aller trouver avec tout ce qu'il pouroit lever de Soldats en Lithuanie.

L'adieu de la Princesse son Epouse & de Demetrius fut plus tendre & plus douloureux, il avoit pour elle une véritable estime, & par reconnoissance & par sentiment, elle l'aimoit avec une ardeur extrême, & craignant de ne le plus revoir, elle fut si saisie à ce départ qu'elle n'eut pas la force de lui parler. Adieu, lui

lui dit-elle, ses pleurs & ses soupirs dirent le reste & dirent plus qu'elle n'auroit osé dire; enfin ils partirent.

Le même jour le Prince Micislas partit aussi avec la Princesse Corkia, sans prendre congé de la Princesse de Sandomir qu'il croyoit haïr; mais qu'il aimoit encore trop pour son repos.

Quelques jours après le Palatin & toute sa Famille, prirent le chemin de Cracovie où étoit le Roi Sigismond à qui il vouloit présenter Demetrius, espérant obtenir facilement la protection de ce Prince dont il connoissoit la générosité. *

Le Roi Sigismond Auguste avoit toutes les qualitez que les Peuples doivent souhaiter dans un Roi pour être heureux, il étoit bon & il les aimoit, il avoit l'ame grande & généreuse, & sa raison savoit commander à ses pas-

* Margeret, Olearius, &c.

passions ; il savoit la Guerre, mais il aimoit la Paix, & il n'entreprenoit jamais rien sans avoir auparavant consulté des hommes sages dont il suivoit toûjours les avis.

Il reçut Demetrius avec bonté, & il écouta toutes les circonstances de son Histoire qu'il lui raconta, charmé de la prudence & de la sagesse qu'il remarquoit en lui dans un âge où les passions les plus vives agitent le cœur & l'empêchent d'écouter les conseils de la raison ; & son air noble & majestueux lui persuada qu'il étoit du sang dont il se vantoit de sortir : mais comme il avoit cru avec toute la terre que Demetrius avoit été assassiné dans le Château d'Uglits, il ne voulut pas s'embarquer dans une affaire aussi importante sans bien éxaminer si la Guerre qu'il alloit entreprendre étoit juste & legitime.

Il fit assembler son Sénat de-

vant lequel il ordonna à Demetrius de paroître & de prouver le discours qu'il avoit avancé.

* Ce jeune Prince parut devant ces graves Magiſtrats avec une grace engageante, une fierté noble, une aſſurance modeſte qui les prévint en ſa faveur; il fit un recit le plus touchant des malheurs qu'il avoit ſoufferts dans un âge où l'on fait à peine attention ſur tout ce qui peut arriver; enſuite il expliqua la maniére dont l'Impératrice ſa Mére avoit ſû l'arracher à la mort & le derober aux fureurs des Miniſtres de Boris; il remplit ſon diſcours de circonſtances qui faiſoient autant de preuves convainquantes; & pour achever de perſuader les eſprits des Magiſtrats qu'il voyoit ébranlez & diſpoſez à le croire, il fit voir les marques qu'il avoit aportées en venant au monde, & il leur mon-

* Margeret.

montra la vérité si clairement qu'aucun d'eux ne put douter un moment qu'il ne fût le veritable Demetrius.

De sorte que le Roi sur l'avis des Sénateurs lui promit solemnellement de le rétablir dans ses Etats, & en attendant que l'Armée qu'il vouloit lui donner fût en état de se mettre en campagne, il lui fournit de quoi paroître à la Cour selon sa qualité, & même il lui fit prendre un apartement dans son Palais.

La Cour de Sigismond étoit une des plus galantes & des plus magnifiques de l'Europe; l'espérance d'obtenir un jour une Couronne que donnoient quelquefois le mérite & presque toujours la brigue & le crédit y attiroit quantité de Princes & de Seigneurs qui servoient à la rendre encore plus éclatante par leurs grandes richesses & par les dépenses excessives qu'ils étoient

obligez de faire : Les Dames étoient belles & savoient parfaitement l'art de charmer & de retenir les cœurs, & il n'y en avoit aucune qui ne fût assez aimable pour arrêter quelques-uns de ces Princes dans ses chaînes.

Le Roi avoit un Fils & une Fille qui faisoient l'ornement & les delices de toute la Cour.

Le Prince s'apelloit Uladislas, il étoit grand & bien fait ; il n'étoit pas si reguliérement beau que Demetrius ; mais il n'avoit pas moins de noblesse & de majesté dans son air ; il avoit le cœur grand, généreux, l'esprit solide, élevé & d'un caractere qui plaisoit infiniment.

La Princesse Anguienska étoit d'une taille avantageuse & bien prise ; elle avoit un certain air de jeunesse & de douceur qui la rendoit très touchante ; des yeux vifs & pleins de feu dont les regards portoient jusques au cœur,

&

& en bannissoient la tranquilité ; le son de sa voix excitoit le trouble & l'émotion ; il étoit presque impossible de lui résister quand elle vouloit plaire ; & comme elle le vouloit toûjours, elle étoit toûjours dangereuse ; elle avoit l'esprit amusant, doux, aisé, un tour naturel qui charmoit ; enfin il n'y avoit à la Cour que la Princesse de Sandomir qui pût effacer sa beauté.

Le Prince Uladislas charmé des grandes qualitez qu'il trouvoit en Demetrius conçût pour lui l'amitié la plus sincére, & Demetrius y répondit avec ardeur : le Roi vit avec plaisir leur union, & fit tout ce qu'il put pour en serrer encore les nœuds.

Mais pendant que Demetrius étoit occupé du soin de rendre le Roi & les principaux Seigneurs de la Cour favorables à ses desirs ; le Prince Sapicha ne cherchoit qu'à s'enflammer ; son

cœur naturellement ſenſible & tendre, ne pouvoit reſter ſans paſſions ; il voyoit toutes les beautez de la Cour ſans pouvoir en aimer aucune ; la Princeſſe Auguienska vengea l'outrage qu'il faiſoit à leurs charmes, & ſut fixer ſon eſprit inconſtant : mais par un effet du caprice de l'amour le cœur de cette Princeſſe, ſur qui jamais on n'avoit pu faire aucune impreſſion, devint ſenſible pour Demetrius que le Prince Uladiſlas lui avoit préſenté, & cette prévention l'empêcha long-tems de remarquer les ſentimens que le Prince Sapicha avoit pour elle.

Demetrius goutoit auprès de la Princeſſe de Sandomir le plaiſir d'aimer & d'être aimé, & ſon bonheur étoit encore augmenté par l'eſpérance que le Roi lui donnoit de le mettre bientôt en état de diſputer l'Empire que Bo-

Boris lui retenoit; la Princesse partageoit sa joye & l'assuroit d'une constance que rien ne seroit jamais capable d'ébranler; ils n'avoient éprouvé jusques-là que les douceurs de l'amour, il étoit tems qu'ils en connussent les rigueurs. Cette passion pour être bien reçuë dans les ames y fait ordinairement son entrée accompagnée de la joye & des plus doux plaisirs dont elle promet une longue joüissance, & jamais elle ne leur fait sentir ses peines que lors qu'elle en est entiérement la maîtresse, & qu'elle est assez puissante pour ne pouvoir plus en être chassée: la fortune leur avoit été trop favorable pour ne point se démentir: elle voulut leur faire souffrir les tourmens que causent les soupçons, la jalousie & toutes les inquiétudes qui traversent l'amour sans le diminuer.

Le Prince Uladislas ne put

 voir

voir la Princesse de Sandomir qu'en perdant la tranquilité dans laquelle il avoit toûjours vécu; de tendres agitations qui vinrent s'emparer de son cœur, le firent appercevoir qu'il n'étoit plus indifférent ; cette connoissance l'allarma, l'amour de cette Princesse & de Demetrius avoit trop éclatté pour qu'il n'en fût pas instruit; il n'osoit espérer de le chasser d'un cœur dont il y avoit long tems qu'il étoit en possession ; & quand il l'auroit pû, l'amitié qu'il avoit pour lui s'y opposoit, de sorte qu'il fit les plus grands efforts pour vaincre cette passion naissante & résolut de cacher toûjours son amour s'il ne pouvoit en triompher : mais comme il craignoit de n'être pas maître de son cœur, & de ne pouvoir éxécuter ses résolutions, s'il voyoit la Princesse, il voulut lui-même se bannir de la Cour, & par le conseil de

Po-

Potoski Seigneur Polonois confident de son amour & témoin des efforts qu'il faisoit pour en triompher, il feignit de n'aimer plus que la chasse; ce divertissement le rendit insensible à tout autre; il évita soigneusement de se trouver aux lieux où la Princesse pouvoit s'offrir à ses regards; il n'alla même presque plus chez la Princesse sa Sœur dans la crainte de l'y voir; mais cette conduite ne put éteindre sa flamme, au contraire, l'amour qui s'augmente par la résistance qu'il trouve, devint si violent, qu'il lui fut presque impossible de le renfermer en lui-même.

Tous ses Amis s'aperçurent avec douleur de ce changement, Demetrius en fut très-affligé, il lui en fit la guerre, & voulut lui persuader de quiter un éxercice qui pourroit enfin altérer sa santé: mais plus il lui donnoit de marques d'amitié, plus il l'o-

l'obligeoit à persister dans les résolutions qu'il avoit prises.

Sigismond allarmé de la tristesse qu'il remarquoit en lui, ne put s'empêcher de lui demander ce qui la causoit; Prince, lui dit-il un jour qu'il le vit revenir de la Chasse dans un extrême accablement, d'où, vient cet amour que vous avez depuis quelque tems pour la solitude? vous fuyez tous les plaisirs de la Cour, & il semble que vous vouliez vous dérober à tous les yeux; cette conduite a droit de me surprendre & de m'inquiéter, auriez-vous quelque secret déplaisir que vous n'oseriez m'expliquer? vous défiez-vous de ma bonté? & craignez-vous que je ne fisse pas tout ce qui dépendroit de moi pour vous satisfaire? Seigneur, lui repondit-il, le changement que vous remarquez en moi n'a rien d'extraordinaire, les jeunes gens sont sujets à changer souvent

vent de goût, j'aime à préſent la Chaſſe, dans un autre tems peut-être aurai-je une autre inclination.

Ce diſcours ne put raſſurer le Roi, il connoiſſoit bien que le Prince avoit quelqu'affaire qui l'occupoit: mais comme il étoit très-ſage & très-prudent, il crut qu'il ne devoit pas pénétrer ce qu'il vouloit lui cacher.

La Princeſſe Anguienska n'étoit pas dans un état plus tranquile; le penchant qui l'entraînoit à aimer Demetrius avoit tant de violence qu'il lui étoit impoſſible de lui réſiſter, & tous les efforts qu'elle fit pour le vaincre furent inutils; en vain elle ſe répréſenta qu'elle n'avoit rien à eſpérer d'un cœur ſenſible à d'autres charmes, ſon amour ſubſiſtoit même ſans cette eſpérance qui ſeule eſt capable de l'entretenir.

Quel eſt mon malheur, diſoit-

elle à Baba qui étoit une de ses filles confidente de tous ses secrets, mon cœur est sensible pour un Prince qui ne peut être à moi? Demetrius aime la Princesse de Sandomir, il en est aimé, je le sais, & cependant je ne puis me deffaire des sentimens que j'ai pour lui: mais quelle est mon espérance? Dois-je me flatter qu'il abandonnera une Princesse dont il attend tout son bonheur? Non, non, il ne m'aimera jamais, & la gloire m'engage à vaincre mon amour, ou du moins à le cacher toûjours.

Pourquoi, lui répondit Baba, chercher vous-même à vous tourmenter? Peut-être Demetrius n'aime-t'il plus la Princesse de Sandomir, il l'aimoit plûtôt par habitude que par inclination, ou peut-être feignoit-il d'être sensible à ses charmes pour engager plus fortement le Palatin à le presenter au Roi votre Pére;

à

à present qu'il n'a plus besoin de son secours, il va cesser de se contraindre & de l'aimer.

Non, non, reprit la Princesse, je ne dois pas m'en flatter, il l'aime depuis long tems, il l'aimera toûjours: mais quand on a beaucoup d'amour, peut-on s'empêcher de concevoir de l'espérance? Peut-être qu'il ouvrira les yeux sur l'avantage que ma naissance me donne, & que pouvant trouver autant d'amour dans mon cœur, il sera charmé de trouver contre ses ennemis un secours plus puissant & un azile plus assuré que celui que le Palatin pourroit lui donner.

C'est ainsi que cette Princesse se flattoit d'un bonheur qu'elle ne devoit jamais obtenir; cependant la conduite que Demetrius tenoit à son égard sembloit lui promettre un succès heureux.

Comme il croyoit avoir intérêt de la ménager, il avoit

pour elle toutes les attentions & toutes les complaiſances que l'amour qu'il avoit pour la Princeſſe de Sandomir pouvoit lui permettre ; il lui donnoit tous les momens qu'il ne pouvoit paſſer auprès de cette Princeſſe, & l'apartement qu'il occupoit dans le Palais lui fourniſſoit à tous momens mille occaſions de lui parler dont il paroiſſoit profiter avec empreſſement : Elle ne put le voir ſi ſouvent ſans l'aimer davantage, & malgré les réſolutions qu'elle avoit priſes de lui cacher toujours le penchant qu'elle avoit pour lui, elle commença à le regarder d'une maniére ſi tendre & ſi paſſionnée, qu'il n'auroit pu s'empêcher d'en découvrir la cauſe s'il n'avoit pas été prévenu pour une autre.

Mais la Princeſſe de Sandomir s'aperçut bientôt de l'inclination que cette Princeſſe avoit pour lui, car qu'eſt-ce qui peut

échaper à la pénétration d'une Amante: elle en fut allarmée, & craignit qu'il ne devint inconstant; les charmes de sa Rivale, le rang considérable qu'elle tenoit à la Cour, le besoin qu'il avoit du Roi, tout lui fit appréhender un malheur qu'elle ne put envisager sans effroi.

Elle lui découvrit ses appréhensions, un jour qu'il lui juroit à ses genoux qu'il auroit pour elle une constance que rien ne pouroit jamais ébranler: Vous m'aimez, lui dit-elle, en le regardant avec des yeux pleins de tendresse & de langueur, je le sais, & je n'en puis douter; mais je crains que vous ne cessiez un jour de m'aimer. Hélas! cher Prince, si vous veniez à changer, je ne survivrois pas à votre inconstance; la Princesse Auguienska a pour vous les mêmes sentimens que moi, je m'en suis aperçuë; elle est jeune, elle est

belle, & elle eſt fille du Roi : que de juſtes ſujets de crainte pour une tendre Amante ! Ceſſez de la voir, quittez plûtôt l'appartement que vous occupez dans le Palais, les égards que vous avez pour elle me font trembler;encore un coup raſſurez mon cœur timide,ſi je vous aimois moins je ne craindrois pas tant de vous perdre.

Il s'efforça de calmer ſes ſoupçons par toutes les marques qu'il put lui donner du plus violent amour : Non, Madame, lui répondit-il, non, ne craignez rien, je vous ſerai toûjours fidele; quand la Princeſſe de Pologne auroit cent fois plus de charmes,quand elle auroit l'Empire de la terre à m'offrir, elle ne pouroit jamais vous dérober aucun de mes deſirs, vous ſeule avez ſû toucher mon cœur, vous ſeule y régnerez toûjours. Hé! pourrois-je oublier toutes vos bon-

bontez? ces tendres sentimens que vous avez eus pour moi quand l'état misérable dans lequel j'étois réduit sembloit devoir vous en éloigner? Vous m'avez aimé quand je n'avois que mon cœur à vous offrir; que ne puis-je avec lui vous sacrifier tous les Trônes de l'Univers? Non Madame, non, ne craignez rien, je vous serai toûjours fidele.

Ces tendres protestations avoient peine à la rassurer, & son amour timide lui faisoit appréhender mille malheurs qui ne pouvoient presque lui arriver: mais elle ne voulut pas le fatiguer plus long tems par des soupçons auxquels il ne donnoit pas lieu, sachant que la jalousie que l'on s'obstine à marquer, ne sert quelquefois qu'à faire ouvrir les yeux sur le mérite des personnes dont on paroît avoir quelque chose à craindre.

Cependant le Prince Uladislas

las ne pouvoit plus cacher son amour; tous les efforts qu'il avoit faits pour le vaincre n'avoient servi qu'à l'augmenter davantage, l'amitié fut obligée de lui céder.

Un jour qu'il sut que la Princesse de Sandomir étoit chez la Princesse sa Sœur avec quelques Dames, il y alla & chercha une occasion de lui parler; la Princesse qui s'étoit aperçuë plusieurs fois qu'il la fuyoit avec empressement, n'avoit pu s'empêcher d'en avoir du dépit; une Belle veut toûjours que l'on rende quelque hommage à ses charmes, c'est un mouvement naturel dont la plus sage ne peut se deffendre; elle voulut savoir quelle raison pouvoit l'éloigner d'elle. A qui dois-je le bonheur que j'obtiens aujourd'hui, Seigneur, lui dit-elle? je ne suis pas accoutumée à en joüir, & les soins qu'il m'a paru que vous preniez de me fuir, m'ont fait

croire que ma presence vous étoit importune, je me retire donc pour vous épargner la vûë d'une personne qui peut-être vous est odieuse: en prononçant ces mots elle voulut s'éloigner.

Ce Prince qui ne savoit comment il devoit s'y prendre pour se déclarer sans manquer au respect qu'il lui devoit, fut charmé d'en trouver une occasion si favorable qu'elle faisoit naître elle-même; il s'aprocha d'elle, & la séparant adroitement du reste de la Campagnie, se peut-il, Madame, lui répondit-il, en baissant la voix & la regardant avec des yeux timides & pleins d'amour, que vous interprétiez si mal des actions qui ont un sens tout contraire. Hélas! si je vous haïssois, je ne vous fuirois pas; oui, Madame, le soin que j'ai pris jusqu'ici de vous éviter, ne vient que d'un excès d'amour, je n'ai pu résister au pouvoir de

vos

vos apas, je vous ai aimée aussi tôt que je vous ai vuë, & pour ne point trahir l'amitié que j'ai pour Demetrius, j'ai quité les plaisirs de la Cour & j'ai cherché la solitude, mais j'y portois avec moi le trait qui me blessoit, & les bois & les forêts n'ont fait qu'augmenter la violence de mon amour; pardonnez-moi si j'ose vous en faire un téméraire aveu, je ne vous importunerois pas par mes plaintes si j'avois pu le vaincre; mais je sens bien qu'il régnera toujours dans mon cœur.

La Princesse ne fut pas peu surprise de cette declaration qu'elle s'étoit attirée elle-même, elle envisagea d'abord toutes les suites qu'elle pouvoit avoir, & elle craignit que ce Prince ne traversât les desseins d'un Rival qu'il croiroit un obstacle éternel à son bonheur: Comme elle étoit obligée par cette raison d'avoir

de

de grands égards pour lui, elle fut assez embarassée sur la réponse qu'elle devoit lui faire : enfin elle prit le parti que la prudence lui conseilloit de prendre.

Seigneur, lui dit-elle, je ne vous cacherai point la surprise où me jette l'aveu que vous venez de me faire ; vous savez que Demetrius a sur moi des desseins que mon Pére aprouve, vous-même vous rendez justice à ses grandes qualitez ; répondez-vous pour moi tout ce que je dois vous répondre dans une situation semblable à celle où je me trouve ; je connois vos vertus, & j'ai pour vous toute l'estime que vous meritez ; mais ce sont les seuls sentimens que je puisse jamais avoir.

Il vit bien par cette réponse qu'il ne devoit pas espérer d'être jamais écouté plus favorablement ; comme il ne s'en étoit pas trop flatté il lui demanda

seu.

ſeulement la permiſſion de la voir quelquefois & de lui parler de ſon amour.

Non, Seigneur, lui répondit-elle, je ne dois plus vous écouter, ni vous voir, cette complaiſance ne feroit qu'entretenir votre amour, & je me reproche déja d'en avoir trop long tems entendu l'aveu.

En prononçant ces mots elle s'aprocha du reſte de la Compagnie, & le laiſſa dans une triſteſſe qu'on ne peut exprimer: comme il ne ſe ſentoit pas en état de ſoutenir aucune converſation, il ſortit & deſcendit dans les Jardins du Palais, où examinant la réponſe de la Princeſſe, & le peu d'eſpérance qu'il avoit de la rendre ſenſible; il voulut encore faire quelques efforts pour vaincre ſon amour: il réſolut de ſe bannir de la Cour ſous quelque prétexte qu'il ſauroit inventer; mais il n'eut pas la

la force d'éxécuter cette résolution que son cœur ne pouvoit aprouver ; tout malheureux qu'étoit son amour il craignoit d'en triompher, & tout ce que sa raison & sa vertu purent gagner sur lui, ce fut de ne point haïr son Rival.

Le Prince Sapicha n'étoit pas plus heureux, il ressentoit pour la Princesse Auguienska une ardeur extrême, & son cœur autrefois si volage, étoit uniquement occupé du desir de la rendre sensible: On n'est inconstant que jusqu'à-ce que le cœur ait trouvé l'objet qui doit le fixer, il sentit bien qu'il l'aimeroit toujours, & voulant à quelque prix que ce fût l'engager à répondre à son amour, il se rendit très-assidu auprès d'elle ; il fit parler ses yeux, & ses soins furent remarquez de toute la Cour, excepté de la Princesse qui ne pensant

ſant qu'à Demetrius fut long tems à s'en apercevoir.

La langueur qu'il crut remarquer en elle le ſurprit, il en examina la cauſe, & découvrit bientôt le penchant qu'elle avoit pour ce Prince. Il avoit doublement intérêt de le conſerver fidele à la Princeſſe ſa Sœur, de ſorte que dans la crainte que la Princeſſe ne lui découvrît ſes ſentimens, dont il vit bien qu'il n'étoit pas inſtruit, & qu'elle ne pût l'engager à y répondre, il ne la quitoit preſque pas un moment.

Mais Demetrius étoit trop occupé de ſes propres ſentimens pour s'apercevoir de ceux que l'on avoit pour lui; il eſt vrai qu'il étoit ſouvent auprès de la Princeſſe, que l'apartement qu'il occupoit dans le Palais lui fourniſſoit à tous momens mille occaſions de la voir & de l'entretenir & dont il étoit obligé de pro-

profiter ; mais comme il n'avoit aucuns desseins sur elle, il ne cherchoit pas à connoître ceux qu'elle pouvoit avoir sur lui.

Cette Princesse qui découvroit en lui mille nouveaux charmes par l'habitude de le voir, en sentoit augmenter son amour, & elle avoit bien de la peine à le renfermer en elle-même : mais le Prince Sapicha qui ne s'en appercevoit que trop, s'empressoit à lui retrancher toutes les occasions qu'elle faisoit naître de se déclarer, il étoit comme un ombre toujours attachée à ses pas, & il l'éxaminoit avec une attention dont rien n'étoit capable de le détourner ; de sorte qu'elle ne pouvoit faire connoître ses sentimens que par des regards tendres & passionnez qu'elle tournoit sans cesse sur Demetrius.

Ce Prince qui croyoit avoir besoin de son crédit auprès du

Roi

Roi pour l'engager à éxécuter plus promptement ses promesses avoit pour elle des égards infinis, & ne perdoit presque aucune occasion de lui dire mille galanteries auxquelles elle donnoit souvent un sens amoureux; & quoi que la politique seule les lui attirât, l'amour dont elle étoit prévenuë lui faisoit tout raporter à ce principe; elle se flatta que ses charmes avoient fait sur son cœur une vive impression de tendresse, & qu'elle n'avoit qu'à lui laisser entrevoir une partie de ses sentimens pour achever de l'engager à se rendre: Dans cette pensée elle savoit insensiblement ramener la conversation, que le Prince Sapicha s'efforçoit de rendre indifferente, sur des sujets plus galans.

Mais ce Prince qui ne voyoit que trop où elle en vouloit venir, se hâta de changer de discours

cours, & se mit à parler du changement que l'on remarquoit depuis quelque tems dans la conduite & dans les maniéres du Prince Uladislas. Il est toujours, dit-il, dans une tristesse extrême, il fuit ses meilleurs Amis & ne cherche que la solitude, je ne sais plus que penser de la conduite qu'il tient.

Il n'est pas bien difficile, répondit la Princesse, de penser juste sur ce sujet, soupirer sans cesse, s'ennuyer au milieu des plus doux plaisirs, chercher la solitude, je crois qu'à ces marques on doit reconnoître un amour qu'on s'efforce inutilement de vaincre & de cacher.

Quoi! s'écria Demetrius emporté par un mouvement dont il ne connut pas la cause, ce Prince auroit-il de l'amour?

D'où vient en seroit-il éxemt, répondit la Princesse avec précipitation, est-on maître de son

 cœur?

cœur ? & lors que l'on trouve un objet qui nous paroît aimable, eſt-il en notre pouvoir de ne le pas aimer? Non, non, pourſuivit-elle en le regardant avec des yeux pleins de la plus tendre langueur, lors qu'un violent penchant nous entraîne on s'efforce inutilement de lui réſiſter, le cœur ſe révolte contre la raiſon & ne veut plus ſuivre que l'amour.

Ce diſcours prononcé de l'air le plus paſſionné fit à la fin comprendre à Demetrius ce qu'il ne vouloit pas remarquer, & dans la crainte qu'elle ne s'expliquât plus ouvertement, il ſe hâta de lui répondre.

Je ne l'ai que trop éprouvé, Madame, lui dit-il, qu'on ne fait que de vains efforts pour vaincre un amour qui plaît; lors que je vis la Princeſſe de Sandomir, je fus ſurpris du trouble

& de l'agitation qui s'élevérent dans mon cœur, je reconnus l'amour & je voulus m'oposer à ces commencemens : Je me répresentai le peu d'espérance que je pouvois concevoir de la rendre sensible pour un Page, car ce fut l'état dans lequel je parus pour lors à ses yeux ; je fis tous mes efforts pour vaincre le penchant qui m'entraînoit vers elle, mais ce fut toujours inutilement, je ne pus lui résister, & je sens bien qu'il me seroit impossible de cesser de l'aimer.

On ne peut exprimer le dépit que cette réponse excita dans l'ame de la Princesse, l'espérance s'y étoit glissée malgré elle, on lui disoit qu'elle devoit la bannir, elle rougit, elle se troubla, & n'ayant plus la force de soutenir une conversation si cruelle, elle feignit de se trouver mal, & se retira dans son

cabinet où elle exhala sa colére & sa douleur.

Le Prince Sapicha charmé des sentimens de Demetrius l'embrassa mille fois avec les plus grands transports de joye & d'amitié; Vous m'avez rendu la vie, Seigneur, lui dit-il, car enfin j'adore la Princesse, elle vous aime, & je craignois que vous n'y fussiez sensible.

Je croyois, lui répondit-il en souriant, que vous aviez meilleure opinion & de la Princesse votre Sœur & de moi; le penchant que vous avez à l'inconstance vous fait douter que l'on puisse être fidele; mais je laisse à la Princesse de Pologne le soin de me vanger, elle saura vous punir & de vos soupçons & de vos légéretez.

En achevant ces mots il le fit descendre dans les jardins du Palais où il avoit dessein de se promener; ils avoient à peine fait



fait quelques tours d'allée qu'ils entendirent quelques voix qui sortoient d'un petit cabinet à côté de l'allée où ils étoient. Demetrius par un mouvement de curiosité qui ne lui étoit pas naturel, voulut s'en aprocher ; mais il paya cher cette envie indiscréte d'aprendre des secrets qu'on ne devoit pas lui découvrir. C'étoit le Prince Uladislas qui fatigué de se promener étoit venu se reposer dans ce cabinet avec Potoski dont les discours dissipoient un peu le chagrin qui le dévoroit depuis la triste assurance que la Princesse de Sandomir lui avoit donnée de ne l'aimer jamais.

Quoi, lui disoit Uladislas, je ne dois concevoir aucune espérance de rendre sensible à mon amour la Princesse que j'adore! elle me l'a dit elle-même & d'une maniére à ne pouvoir m'en laisser douter ? n'ai-je été toujours

indifférent que pour aimer une personne qui ne peut me rendre heureux ? Mais puis que je savois le sort qui m'étoit destiné, devois-je m'y exposer ? je savois qu'elle aimoit Demetrius, devois-je espérer de le chasser de son cœur ? Non je ne l'ai jamais espéré, j'ai fait milles efforts pour vaincre mon amour, & ce n'est pas sans peine qu'il a pu l'emporter sur l'amitié que j'avois pour mon Rival ; j'ai quité tous les plaisirs que l'on goûte à la Cour, j'ai cherché la solitude, enfin je n'ai rien oublié pour retrouver la tranquilité que j'avois perduë ; mais ma résistance a toujours été vaine ; aimons donc puisque je ne puis m'empêcher d'aimer, peut-être que ma constance touchera la Princesse, elle m'a répondu sans fierté, sans aigreur, elle pourra quelque jour me répondre plus favorablement.

On

On peut s'imaginer quelle fut la surprise de Demetrius, de connoître par ce discours que le Prince Uladislas étoit son Rival. Quoi qu'il aprît qu'il n'étoit pas aimé, le mystére que la Princesse avoit pu lui faire de son amour lui fit apréhender qu'elle n'y fût sensible : dans cette pensée il regarda tristement le Prince Sapicha, ah Prince, lui dit-il, qu'est-ce que je viens d'entendre ? la Princesse me trahiroit-elle ?

Le Prince Uladislas entendit ces mots, il reconnut la voix de son Rival, & voyant qu'il avoit écouté le discours qu'il venoit de tenir, il sortit aussi-tôt du cabinet, il se fit quelque tems un silence assez triste entre ces trois Princes; enfin Uladislas le rompant le premier embrassa Demetrius, mon cher Ami, lui dit-il, écoutez-moi, je ne me suis pas rendu sans combattre:

Oui j'ai fait les plus grands efforts pour vaincre mon amour; mais la Princesse éxerce sur moi une vengeance qui doit vous satisfaire, je n'ai reçu que des mépris, & vous en êtes toujours aimé.

Demetrius qui étoit parfaitement généreux fut touché de la noblesse du procédé de ce Prince; je sais, lui répondit-il, que l'on ne peut vaincre son penchant, ce n'est pas de vous, ce n'est que du sort que je dois me plaindre, faut-il qu'il me donne pour Rival un Prince pour qui j'ai l'amitié la plus sincére; mais Seigneur, ajouta-t'il, puis-je me flater que l'amour ne vous ôtera point celle que vous m'avez promise?

A ces mots ces deux illustres Rivaux s'embrassérent encore une fois & se promirent de s'aimer toujours, ensuite ils se séparérent.

Mais

Mais Demetrius ne put s'empêcher de craindre que le mérite de son Rival ne fit quelque impression sur le cœur de la Princesse, & qu'elle ne préférât le fils de son Roi, & un établissement glorieux & assuré dans son Païs, aux espérances douteuses qu'il avoit à lui offrir ; il communiqua tendrement ses craintes au Prince Sapicha qui n'oublia rien pour les dissiper, & pour l'assurer de la fidèlité de la Princesse sa Sœur.

Cependant le Prince Micislas aimoit toujours la Princesse de Sandomir avec une ardeur que les mépris qu'elle avoit eus pour lui avoient encore augmenté ; il avoit cru ne l'aimer plus, mais tout ce grand couroux dont il étoit enflammé n'étoit qu'un amour déguisé, & il éprouve qu'un cœur tendre ne doit pas prendre beaucoup d'assurance sur la foi d'un dépit

qui ne demande qu'à s'apaiſer : mais comme il vit qu'il ne devoit jamais eſpérer de la rendre ſenſible à ſa tendreſſe ; il réſolut de ſe vanger de ſes rigueurs ſur le Rival qu'elle lui préféroit : en vain on croit ſe venger en ſe plaignant d'une ingrate, ſon triomphe en eſt mille fois plus glorieux, & la vengeance d'un amour mépriſé ne peut éclater que par un nouvel amour.

Comme il étoit allié de Staniſlas favori de Sigiſmond & des plus grands Seigneurs du Royaume, il les prévint en ſa faveur, & ſut ſi bien les engager dans ſa querelle particuliére qu'ils trouvérent toujours quelque prétexte pour retarder le ſecours que le Roi avoit promis à Demetrius.

Mais ce ne fut pas aſſez au gré de ſon reſſentiment d'avoir traverſé ſon Rival du côté de la fortune, il réſolut de le traver-

ser encore du côté de l'amour, & de le perdre dans l'esprit de la Princesse de Sandomir. Il avoit su démêler les sentimens que la Princesse Auguienska avoit pour lui, & l'amour que le Prince Uladislas avoit pour la Princesse de Sandomir; il crut qu'il devoit profiter de cette occasion, & persuader s'il le pouvoit à la Princesse de Sandomir que Demetrius étoit sensible aux charmes de la Princesse Auguienska, & à Demetrius qu'elle répondoit à l'amour du Prince Uladislas; il espéra que cet artifice les brouilleroit ensemble d'autant plus qu'ils croiroient tous les deux avoir raison de se plaindre l'un de l'autre.

Il trouva bientôt une occasion d'éxécuter ses desseins. La Princesse Auguienska ne pouvant s'empêcher d'aimer Demetrius malgré le peu d'espérance

qu'elle concevoit de le rendre ſenſible, & croyant qu'à force de la voir il pourroit peut-être aprendre à l'aimer à ſon tour, pria le Prince Uladiſlas ſon frére de lui donner un Bal, & ce Prince qui l'aimoit tendrement charmé de trouver une occaſion de lui procurer quelque plaiſir, fit tout préparer pour le lendemain.

Comme elle avoit formé le deſſein de plaire, elle n'oublia rien de tout ce que l'art peut fournir pour faire éclater & pour augmenter ſa beauté; toute la Cour lui donna des louanges qui n'étoient point ſuſpectes de flaterie; mais lors que la Princeſſe de Sandomir parut, tous les ſuffrages ſe réünirent bientôt en ſa faveur.

Le Prince Uladiſlas ne put ſe ſouvenir en la voyant ſi belle des réſolutions qu'il avoit priſes de ceſſer de l'aimer, il ne fut plus occupé que du ſoin de lui

faire

faire connoître tout ce qu'il ressentoit pour elle; il sembla que la fortune voulut seconder ses desseins, & soit par un effet de son caprice ou d'une autre cause dont il sut bientôt profiter, il se trouva toujours auprès d'elle, & dansa même plusieurs fois avec elle; comme elle étoit obligée d'avoir beaucoup d'égards pour lui, elle ne put s'empêcher de lui parler & de répondre aux honnêtetez qu'il lui faisoit.

Demetrius par un semblable effet du hazard se trouva engagé auprès de la Princesse Auguienska. La Princesse de Sandomir qui ne l'avoit point vu depuis deux jours remarquant l'attention avec laquelle il lui parloit, crut qu'il étoit devenu sensible à ses charmes; & Demetrius qui la voyoit toujours avec le Prince Uladislas se persuada de même qu'elle répondoit à son amour, de sorte que

pour se vanger il donna tous ses soins à la Princesse Auguienska, & la Princesse de Sandomir outrée d'une inconstance qu'elle ne croyoit pas mériter écouta plus favorablement le Prince de Pologne.

C'est ainsi qu'ils se prévinrent l'un contre l'autre & qu'ils donnérent eux-mêmes dans le piége qu'on leur tendoit. Le Prince Micislas qui n'étoit venu au Bal que pour les éxaminer, pénétra aisément dans les pensées dont ils étoient occupez & résolut d'achever ce que le hazard avoit commencé : il avoit eu par le moyen d'un Page de Demetrius, qu'il avoit gagné, de son écriture & de celle de la Princesse de Sandomir; il la fit imiter si parfaitement qu'il étoit impossible de ne pas s'y méprendre, & chercha quelques moyens de faire adroitement tomber ces Lettres suposées entre les mains

de la Princesse & de Demetrius.

Il fit faire une casaque des livrées de la Princesse, & la donna à un de ses Pages qu'il instruisit de ce qu'il avoit à faire.

Le lendemain Demetrius au desespoir de l'inconstance de la Princesse dont il croyoit qu'il ne pouvoit douter, sortit assez matin de son appartement à dessein de se promener dans les jardins du Palais avec son cher Korotki ; comme il traversoit une galerie qui alloit à l'appartement du Prince Uladislas, il apperçut à sa porte un Page des livrées de la Princesse, il fremit à cette vûë, & remarquant une lettre qu'il portoit aparemment à ce Prince, il ne fut plus maître de sa colere, il la prit des mains de ce Page & lui dit qu'il alloit la rendre lui-même à son adresse; il retourna dans son apartement où il l'ouvrit & y lut ces mots.

LET-

LETTRE.

ENfin, Seigneur, je me rends, je connus trop bien hier quelle est la violence de votre amour pour y pouvoir être plus longtems insensible, vous seul régnez absolument sur mon cœur, & je ne me souviens pas même qu'un autre ait pu y occuper une place que vous seul méritez de remplir; ne craignez rien de votre Rival, je vous le sacrifie entiérement; je vois la différence qui est entre vous & lui, & jamais la Princesse de Sandomir n'aimera que le Prince Uladislas.

Quoi que cette lettre fût très-éloignée du caractére de la Princesse, il ne laissa pas de s'y laisser tromper; on ne peut exprimer la douleur qu'il en ressentit, il se promenoit à grands pas dans sa chambre levant les yeux au

au Ciel, avec toutes les marques du plus violent desespoir. La perfide, disoit-il à Korotki, elle me sacrifie à mon Rival, & lui seul régne à présent sur son cœur? elle oublie ainsi les sermens qu'elle m'a faits tant de fois de m'aimer toûjours: Je ne m'étonne plus des soupçons injustes qu'elle me marquoit; elle vouloit que mon inconstance autorisât le changement qu'elle méditoit, elle vouloit m'accuser pour prévenir les reproches que j'aurois à lui faire, l'aurois-je jamais cru capable d'une telle perfidie? & faut-il que je ne puisse en douter, & me flatter que c'est peut-être un artifice d'un Rival qui cherche à m'allarmer? mais je reconnois son seing, & je n'ai que trop de preuves de son inconstance? sa douleur & la colere où cette pensée le mettoit l'empêchérent de continuer; dans ce moment tous les mal-
heurs

heurs qu'il avoit soufferts se présentérent en foule à son imagination, l'amour de la Princesse en avoit suspendu le ressentiment, son inconstance en réveilla le souvenir. Korotki étoit vivement touché de sa peine, il auroit bien voulu pouvoir justifier la Princesse; mais il voyoit tant d'apparences contre elle, qu'il n'osoit l'entreprendre.

Mais pendant qu'il déploroit ainsi son infortune, la Princesse étoit en proye aux plus vives douleurs. Le Prince Micislas qui avoit gagné le Page de Demetrius lui donna une lettre, & lui commanda de trouver un moyen de la faire adroitement parvenir jusqu'à la Princesse.

Le Page rêvoit aux moyens d'éxécuter une Commission qui lui paroissoit assez difficile, lors qu'il apperçut de loin Conska une des filles de la Princesse qui savoit tous ses secrets, il laissa

adroitement tomber sa lettre dans un chemin par où elle devoit necessairement passer & s'éloigna d'un autre côté pour voir quel sort elle auroit.

Conska qui l'avoit reconnu & qui savoit la confiance que Demetrius avoit en lui se hâta de ramasser la lettre qu'il venoit de laisser tomber, elle en lut la suscription & vit avec une surprise extrême qu'elle s'adressoit à la Princesse Auguienska ; aussitôt elle retourna auprès de la Princesse de Sandomir, & lui donnant cette funeste lettre, tenez, Madame, lui dit-elle, voïez l'assurance que vous devez prendre aux sermens de Demetrius, & lisez cette lettre qu'il écrivoit à la Princesse Auguienska ; La Princesse qui étoit déja irritée contre lui, fremit à ce discours, elle prit la lettre en tremblant, elle l'ouvrit & y lut ces mots.

LET.

LETTRE.

POurez-vous encore douter de mon amour, Madame, & toutes les marques que je vous en donne à chaque instant ne peuvent-elles vous le persuader ? quoi parce que j'ai pû changer une fois vous en tirez une consequence que je dois changer toûjours ? Mais ne croyez pas que j'aye changé ; je n'ai jamais aimé que vous ; si j'ai rendu des soins à la Princesse de Sandomir mon cœur les démentoit, & le besoin que j'avois du secours du Palatin a pu seul m'engager à feindre si long-tems un amour que je n'ai jamais ressenti ; mais à présent que je suis libre, vous verrez par la conduite que je vais tenir avec elle, si une autre que la Princesse Auguienska est capable de régner sur le cœur de Demetrius.

On

On peut aisément s'imaginer l'effet qu'une semblable Lettre pouvoit produire sur le cœur d'une tendre Amante; la Princesse en fut si accablée qu'elle fut quelque tems sans pouvoir revenir de la surprise où elle étoit; ses yeux baignez de pleurs étoient tournez languissamment sur Conska, enfin elle exhala sa douleur en reproches.

L'ingrat, lui disoit-elle; il ne m'a jamais aimée, il feignoit par une Politique honteuse, & son cœur desavouoit les soins qu'il me rendoit. Soupirs qu'il a tant de fois poussez à mes genoux, regards tendres, discours passionnez, sermens tant de fois répétez, étiez-vous l'effet d'un indigne artifice? Hélas! je croyois que l'amour seul pouvoit vous causer; c'est sur l'assurance que vous me donniez que je me suis livrée à mon penchant, c'est vous qui m'avez trom-

trompée ; elle garda quelque tems le silence pour donner un libre passage aux soupirs qui sortoient en foule de son cœur.

Quoi, reprit-elle un moment après, il ne m'a jamais aimée ? & toutes les marques qu'il m'en donnoit n'étoient que des feintes ? Non, je ne le puis croire : mais, ajouta-t'elle, que m'importe qu'il m'ait aimée, hélas, puis qu'il ne m'aime plus & qu'il me sacrifie à ma Rivale ; je le croyois généreux, je croyois sa bouche l'interpréte de son cœur ; il m'avoit promis de m'aimer toûjours, je m'en flattois .... Je m'en flattois aveugle que j'étois, & j'en croyois sa vertu : Ah, cruel!n'en avez-vous eu que pour me charmer ? .... Mais ne puis-je m'en venger ? aimons son Rival, répondons à ses vœux, à tout l'amour qu'il me témoignera, suivons son éxemple... Hélas ! le pourrai-je ? & mon cœur, que

lui seul a pu toucher, suivra-t'il à present les mouvemens que m'inspirent ma colére & mon dépit?

Dans ce moment le Prince Sapicha son frére entra dans sa chambre ; à cette vûë les larmes coulérent de ses yeux avec plus d'abondance, il en fut surpris & lui demanda tendrement le sujet de sa douleur, il apperçut la lettre fatale qu'elle avoit presque effacée de ses pleurs; il la lut; quelle fut sa rage & son desespoir! il eut peine à croire ce qu'il voyoit, sa gloire & son amour en étoient également offencez, & tous les deux lui demandoient vengeance; le lâche, le perfide, s'écria-t'il, il vouloit seulement se servir du Palatin: ah sa mort me vengera de l'outrage qu'il me fait; non, non, je ne reconnois plus pour mon ami un Prince qui n'a point d'honneur, & je cours le punir.

Ah!

Ah! mon frere, s'écria tendrement la Princesse, arrêtez, ne pouvez-vous autrement vous venger? Est-ce sa mort, n'est-ce pas son cœur que je veux? croyez-vous que je puisse cesser de l'aimer? Non, non, tout ingrat qu'il est je l'adore: mais s'il se repentoit de son crime, s'il venoit à mes genoux reprendre sa chaîne, je sens bien que j'aurois peine à m'empêcher de lui pardonner; peut-être l'a-t'on surpris, peut-être.... que sais-je mon cher Frere, ne précipitez rien, & surtout, s'écria-t'elle, voyant qu'il la quitoit outré de couroux, songez que ma vie est attachée à la sienne.

Le Prince Uladislas & la Princesse Auguienska ne savoient rien de ce qui se passoit, ils avoient conçu quelque espérance de voir répondre à leur tendresse ceux qui la leur avoient inspirée, & ils s'abandonnoient

à la joye qu'une si flateuse idée excitoit en eux.

Cependant Demetrius étoit dans un desespoir que les réflé. xions qu'il ne pouvoit s'empê. cher de faire sur son infortune augmentoient encore: il auroit bien voulu n'être pas obligé de paroître en public; mais l'inté. rêt de ses affaires éxigeoit qu'il fît assidument sa cour à Sigis. mond; il parut à son lever dans un abattement si grand & dans une langueur si touchante, que ce Prince généreux croyant qu'il étoit chagrin de ne point voir l'effet de ses promesses, résolut de hâter le secours qu'il vouloit lui donner.

La Princesse Auguienska & le Prince Uladislas furent égale. ment surpris du changement qu'ils remarquérent en lui; le Prince qui l'aimoit tendrement quoi qu'il fût son rival s'imagina que la tristesse où il le voyoit,

lui reprochoit sa trahison, & comme il étoit généreux il résolut de redoubler les efforts qu'il avoit deja faits pour vaincre son amour;& la Princesse qui croyoit que dans les sentimens qu'il avoit pour elle, il n'avoit à se plaindre ni de la fortune ni de l'amour, vit avec une peine extrême sa douleur, n'en pouvant pénétrer le sujet.

Mais la vuë de la Princesse de Sandomir acheva de l'accabler; elle vint chez la Princesse Auguienska par le conseil du Prince Sapicha qui voulut qu'elle affectât de ne point paroître affligée de l'inconstance de son Amant; cependant elle étoit dans une langueur & dans un abattement qui furent remarquez de toute la Cour; mais sa tristesse lui donnoit des charmes si touchans, qu'il étoit impossible de pouvoir s'en deffendre.

Demetrius en sentit toute la

force & tout le pouvoir, ils suspendirent le vif ressentiment qu'il avoit de son inconstance, & malgré le dépit qui l'animoit contr'elle, il ne put s'empêcher de la regarder avec des yeux si tendres & si passionnez qu'ils pénétrérent jusqu'au fond de son cœur, & réveillérent la tendresse qu'elle s'efforçoit en vain d'en bannir: mais l'amour offensé prend tout pour des offenses; elle crut qu'il ne lui donnoit ces marques de tendresse que pour lui faire sentir plus vivement sa perfidie; & dans cette pensée elle apella toute sa force & tout son courage à son secours, & voulant s'en venger, elle parut si attachée à parler au Prince Uladislas, & lui jetta des regards si tendres que malgré les résolutions qu'il avoit prises de vaincre le penchant qu'il avoit pour elle, il ne put rejetter les espérances flat-

teuſes qu'elle lui faiſoit concevoir.

Demetrius qui ne pouvoit arracher ſes yeux de deſſus elle, fut encore plus perſuadé de ſon changement; mais il n'eut pas la force de l'imiter, il ne répondoit rien à la Princeſſe de Pologne qui lui donnoit à tous momens mille marques d'amour, où s'il lui répondoit par politeſſe & par devoir, c'étoit avec tant de trouble, de langueur, & de diſtraction qu'elle en eut pour lui plus de pitié que de reſſentiment, ſes yeux étoient toûjours attachez ſur la Princeſſe de Sandomir & ſembloient lui reprocher les peines qu'elle lui faiſoit ſouffrir; enfin ne pouvant plus réſiſter à la douleur que lui cauſoit la certitude de ſon inconſtance, il quita la Princeſſe & ſe retira dans ſon apartement.

Toute la Cour s'aperçut bientôt que ces deux Amans étoient

étoient brouillez, le Prince Uladiſlas connut bien que c'étoit à cette querelle qu'il étoit redevable du traitement plus doux qu'il recevoit de la Princeſſe, & qu'il ne devoit pas eſpérer de la rendre jamais plus ſenſible à ſon amour, puiſqu'elle n'aimeroit que plus fortement ſon Rival quand elle ſe ſeroit éclaircie avec lui.

Le Prince Miciſlas fut charmé du ſuccès de ſon artifice, quoi qu'il ne pût en tirer aucun profit, n'oſant plus voir ni le Palatin, ni la Princeſſe; mais le plaiſir d'avoir brouillé deux Amans dont il ne pouvoit ſouffrir l'union, le conſola de toutes ſes diſgraces.

Le Prince Sapicha fuyoit les lieux où il pouvoit rencontrer Demetrius, dans la crainte de n'être pas aſſez maître de ſa colére; l'outrage qu'il croyoit en avoir reçu l'irritoit ſi fortement,

ment, qu'il croyoit encore trop accorder à ſon ancienne amitié de ne pas l'aller poignarder; l'intérêt de ſon cœur ſe mêloit à celui de ſa gloire; & quoi qu'il fût très-ſenſible à l'honneur, il ſembloit que l'offenſe faite à ſon amour excitât plus ſon reſſentiment; il aimoit la Princeſſe Auguienska avec une ardeur qu'il n'avoit jamais reſſentie, il s'étoit flatté qu'elle répondroit à ſa tendreſſe, elle en avoit reçu toutes les marques ſans fierté, ſans colére lors qu'elle n'avoit pas eſpéré de rendre Demetrius ſenſible; mais depuis qu'elle avoit cru pouvoir s'en flatter, elle avoit eu pour lui des rigueurs qui redoubloient encore le couroux dont il étoit animé contre lui.

Mais ce Prince malheureux ne le méritoit pas, il étoit dans une triſteſſe qu'on ne peut exprimer, & l'aſſurance qu'il croyoit

avoir

avoir de n'être plus aimé de la Princesse de Sandomir avoit porté son amour au plus violent desespoir.

Korotki faisoit tous ses efforts pour le calmer, mais il ne pouvoit y réüssir ; & Demetrius ingénieux à se tourmenter détruisoit en un moment toutes les raisons qu'il pouvoit aporter pour excuser la conduite de la Princesse, ou pour diminuer la douleur qu'elle lui causoit.

L'ingrate, lui disoit-il, elle ne prend pas même le soin de me cacher son inconstance ; aux yeux de toute la Cour elle semble faire gloire de me quiter ; ah cruelle, ai-je mérité votre infidelité ? suis-je plus malheureux que quand vous me juriez de partager ma fortune en quelque état qu'elle pût être réduite ? Non, puis qu'un grand Roi veut me protéger, je puis espérer de remonter sur le Trône que ma

naiſſance me donne: mais je ne ſuis plus ſenſible à cette eſpérance, Boris ſois deſormais paiſible poſſeſſeur du bien de mes Ayeux, je ne voulois te le ravir que pour le partager avec ma Princeſſe, elle a changé, tous mes deſſeins ſont changez, & je ne ſonge plus qu'à cacher ma douleur & ma honte à toute la terre. Momens heureux que j'ai paſſez auprès d'elle, ſoupirs enflammez qu'elle a tant de fois pouſſez au récit de mon amour, tendres craintes qu'elle me marquoit pour les moindres périls que je courois, venez remplir ma mémoire; venez, vous ſerez tout mon entretien. Mais que dis-je? je dois vous bannir pour toûjours de mon ſouvenir, vous ne feriez qu'augmenter ma peine en me repréſentant tout ce que j'ai perdu. Mais lui diſoit Korotki, ne pouvez-vous imiter ſon inconſtance? ne pouvez-
vous

vous lui rendre les mépris dont elle vous accable, & répondre aux bontez que la Princesse de Pologne a pour vous? Non, non, interrompit Demetrius, ce seroit me venger sur moi-même, & quand je le voudrois mon cœur n'est plus en mon pouvoir, & je sens bien qu'il ne peut m'obéïr que quand je lui commande d'aimer toûjours l'ingrate qui me trahit.

Cette Princesse étoit dans un état plus tranquile, la tristesse & la douleur qu'elle avoit remarquée en Demetrius, lui fit croire qu'il n'étoit peut-être pas inconstant, & cette pensée excitoit en elle des mouvemens de joye que tout son cœur avoit peine à contenir. Je serois encore aimée, disoit-elle à Conska; & l'ingrat se repentiroit de la trahison qu'il m'a faite! espérance flateuse venez vous emparer de mon cœur? Ses yeux pleins

de tristesse, & de langueur, ses regards si tendrement tournez sur moi, son trouble, enfin la nonchalance & la distraction avec laquelle il répondoit à la Princesse Auguienska, tout veut me persuader qu'il n'a pas cessé de m'aimer. Quelles marques de desespoir n'a-t'il pas fait paroître de l'attention que j'avois à parler à son Rival ? ah Conska Demetrius m'aime toûjours, & je n'en puis douter. Cher Prince pardonnez-moi les peines que ma jalousie a pu vous causer, elles doivent servir à prouver l'excès de mon amour.... Mais je cherche peut-être moi-même à me tromper! Je ne causois pas sa langueur. S'il m'aimoit encore ne seroit-il pas déja venu me demander mille fois pardon des offenses qu'il m'a faites ? Ah ! Conska, Demetrius ne m'aime pas, & peut-être que pendant que je

me

me livre à ma douleur extrême, il donne à ma Rivale les marques les plus touchantes d'un amour qu'il ne devroit ressentir que pour moi. Je veux le haïr, je le dois, mon cœur en murmure en vain, ma gloire & ma raison l'éxigent, & je veux les satisfaire. Hélas! si je les avois écoutées lors qu'elles vouloient m'engager à combattre ma passion naissante, je ne serois pas exposée à tant de malheurs : mais puis que l'inconstance de ce Prince vient me désiller les yeux, & me faire voir la sagesse des conseils que j'ai méprisez, je veux desormais les suivre.

C'est ainsi que ces Amans fidelles se causoient mutuellement des peines qu'ils ne méritoient pas.

* Mais pendant qu'ils s'abandonnoient aux transports d'une

* Margeret.

jalousie injuste & mal fondée, le bruit se répandit à la Cour que le Czar envoyoit un Ambassadeur au Roi, & qu'il devoit bientôt arriver.

Boris ayant apris l'accueil favorable que Sigismond avoit fait à Demetrius, craignit que ce jeune Prince avec un secours si puissant ne parvint à le détrôner, son chagrin se répandit sur tout ce qui l'environnoit, ce n'étoit plus ce Prince si politique & si courageux qui ne cherchoit qu'à gagner l'amitié des Peuples, ou qu'à les intimider, il les gouvernoit avec une cruauté qui le faisoit détester, il ne paroissoit presque jamais en public; lui qui n'avoit eu autrefois pour gardes que les cœurs de ses Sujets se deffioit de tout, comme on se deffioit de lui; il envoyoit en éxil tous ceux qui lui devenoient suspects, & puis que tous

les

les Grands lui donnoient de l'ombrage, le sang couloit par tout; qu'un Esclave, sur l'espoir d'obtenir sa liberté, accusât son maître ou de cacher Demetrius, ou d'avoir quelque correspondance avec lui, il étoit aussitôt récompensé, & le maître malheureux sacrifié sur un simple soupçon, qui souvent n'avoit pas la moindre aparence de vérité; enfin les Moscovites avoient tout à craindre de Boris, & Boris avoit tout à craindre des Moscovites.

La Princesse de Siberie sa Fille ne souffroit pas moins, elle aimoit Demetrius avec une ardeur que l'absence, & ses mépris n'avoient pu diminuer, elle s'étoit toujours flatée ou qu'il n'aimeroit personne, ou qu'il l'aimeroit, & elle aprenoit de tous côtez qu'il étoit sensible pour une autre, ce malheur la jettoit dans un deses-

poir que toute sa vertu ne pouvoit presque empêcher d'éclater. Sa peine étoit encore augmentée par les persécutions du Duc de Zuski dont elle détestoit la constance & l'amour, on peut dire qu'elle méritoit un sort plus heureux. Elle étoit aussi vertueuse que belle, & l'on ne pouvoit lui reprocher que d'être Fille d'un Usurpateur ; elle s'étoit attirée l'estime & l'amitié de tous les Peuples, & les plus grands ennemis de son Pére lui rendoient justice : Boris ne faisoit rien sans la consulter, il suivoit ses conseils, & sa prudence & sa sagesse avoient empêché la mort des plus grands Seigneurs de l'Empire qu'il auroit sacrifiez à ses injustes soupçons. Il lui communiqua l'embaras où il étoit de voir Demetrius en état de lui disputer la Couronne.

J'ai

J'avouë, lui dit-il, que ce Prince m'allarme, & m'inquiéte, il est jeune, il est vaillant, & de plus animé du desir de se vanger de la mort que j'ai voulu tant de fois lui donner, il ne va rien épargner pour me perdre ; les recherches que j'ai fait faire de lui l'ont encore irrité, il sait le traitement que je lui destinois, & il m'en prépare un semblable si je tombe en sa puissance, les Moscovites aiment leurs Princes légitimes, ils se rangeront de son parti s'ils le voyent en état de combattre, enfin j'ai tout à craindre & fort peu à espérer.

Quoi, Seigneur, répondit la Princesse, se peut-il que votre grand cœur se laisse abattre, n'avez-vous plus ce même courage qui vous fit vaincre mille difficultez qui paroissoient insurmontables, pour vous élever sur le Trône ?

Je n'ai plus l'amour des Peuples, repliqua-t'il. Dans ce moment la Princeſſe conçut le deſſein de le réconcilier avec Demetrius, l'amour en fit naître l'eſpérance en ſon Ame, & la flatta d'être le gage de la Paix. Ne pouriez-vous, dit-elle au Czar, faire aucun accord avec votre Ennemi; quel accord puis-je faire avec lui, répondit-il, à moins que de lui céder l'Empire?

Ecoutez-moi, Seigneur, reprit-elle emportée par la force de ſon amour, le Ciel m'inſpire un deſſein qui peut ſauver votre gloire, & vous aſſurer l'Empire. Je crois que vous avez remarqué cent fois que le Prince mon Frére n'étoit pas capable d'en ſoutenir le poids, vous pouvez faire régner votre ſang & rendre l'Empire à ſon maître légitime.

Boris fut surpris de ce discours dont il ne comprit que trop bien le sens, il ouvrit les yeux, & reconnut l'amour que sa Fille avoit pour son ennemi; la haine qu'il avoit pour lui, l'enflama de couroux contre elle, il lui reprocha quelle étoit d'accord avec lui pour le perdre.

Seigneur, lui répondit-elle, en baissant les yeux, je veux bien vous avouer que j'aime Demetrius: mais ne croyez pas que l'amour fasse taire la Nature dans mon cœur, & qu'il puisse jamais m'engager à rien entreprendre contre vous; les vertus de ce Prince ont surpris mon estime & ma tendresse; mais je cesserois de l'aimer, & je le hairois même s'il cessoit d'être généreux, & si je ne voyois pas un moyen d'accorder mes sentimens avec mon devoir.

L'amitié que Boris avoit pour elle, & la crainte que Demetrius lui causoit, le firent résoudre à accepter le parti qu'elle lui proposoit, il lui dit que si ce Prince vouloit l'épouser, il lui assureroit l'Empire après sa mort.

On ne peut exprimer la joye & le ravissement que ce discours causa à la Princesse dans l'espérance que Demetrius seroit sensible à l'offre d'une Couronne qu'il auroit peut-être bien de la peine à obtenir autrement.

Mais Boris avant que de se servir d'un moyen auquel il n'avoit recours qu'à regret, résolut d'envoyer un Ambassadeur au Roi de Pologne pour l'engager à abandonner Demetrius, & il lui ordonna s'il n'en pouvoit rien obtenir, de tâcher de disposer ce jeune Prince à accepter la proposition qu'il le chargea de lui faire, & la Princesse

cesse lui écrivit une lettre dont elle se flata de recevoir bientôt une réponse conforme à ses desseins.

L'Ambassadeur partit & arriva en Pologne plûtôt qu'on ne l'avoit espéré.

Demetrius en fut allarmé dans la crainte que les promesses ou les menaces de Boris n'empêchassent Sigismond de le protéger : mais ce Monarque généreux l'assura que quelque proposition que le Czar pût lui faire il ne l'accepteroit jamais.

* Ensuite il fit assembler son Senat devant lequel il ordonna à l'Ambassadeur de paroître & d'expliquer le sujet de son voyage. Il fut introduit dans cette auguste Assemblée, & se plaignit hautement de l'infraction que l'on faisoit des Traitez en soutenant un imposteur contre un Prince légitime; il fit sur les

* Margeret.

les avantages de la Paix un discours éloquent, dont la conclusion fut que le Roi devoit s'assurer de Demetrius & le livrer à Boris, pour ne pas exposer ses Peuples aux hazards d'une Guerre sanglante & dont le succès étoit incertain.

Sigismond après avoir pris l'avis des principaux Senateurs, lui répondit que Demetrius avoit été reconnu pour le véritable Prince des Moscovites, & qu'il étoit obligé de deffendre ses droits contre un Usurpateur.

L'Ambassadeur voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir de ce côté-là, fit demander une Audience particuliére à Demetrius qu'il espéra de persuader aisément. Ce Prince ne sachant ce qu'il pouvoit avoir à lui dire, & voulant se faire des créatures en Moscovie, lui accorda sa demande avec plaisir. L'Ambassadeur lui présenta d'abord la let-

tre

tre de la Princesse de Siberie, il l'ouvrit avec une surprise extrême & y lut ces mots.

LETTRE.

Malgré l'indifférence que vous avez pour moi, je ne laisse pas de m'intéresser dans tout ce qui vous regarde. Est-il possible, Seigneur, que vous soyez devenu sensible? si vous deviez aimer un jour, quelle autre que moi méritoit cet avantage? mais un bonheur si grand ne m'étoit point réservé, je devois aimer sans être jamais aimée. J'ai rempli ma destinée, je n'ai pas un seul moment cessé de penser à vous & de vous aimer, & je sens bien que je vous aimerai toûjours. Si vous êtes insensible aux peines que vous me causez, que votre propre intérêt vous touche: J'ai desarmé le couroux de mon Pére, il

il consent à vous rendre l'Empire; mais je crains qu'il ne vous devienne odieux quand vous saurez la condition qu'il y joint, il veut que je le partage avec vous, cette condition vous rebute; mais, Seigneur, considérez que le sort des armes est douteux, qu'il peut être favorable à mon Pére aussi-tôt qu'à vous; vous pouvez rentrer dans les biens que la fortune vous a ravis sans courir aucun danger; la haine que vous avez pour moi sera-t'elle assez violente pour vous faire perdre un Trône que vous aurez bien de la peine à obtenir autrement? Ce n'est que pour votre propre intérêt que je vous parle; oui, Seigneur, si j'étois maîtresse de l'Empire je vous le donnerois, trop heureuse si vous daigniez l'accepter de ma main; mais il dépend d'un Pére qui n'attend que votre refus pour reprendre toute sa haine qu'il étoit prêt de qui-

quiter ; il faut vous déterminer ; ſi vous acceptez la propoſition que je vous fais, je vivrai contente, ne pouvant vous devoir à vous même, je vous recevrai de quelque part que vous veniez; mais ſi vous la rejettez, craignez les effets de mon deſeſpoir.

On ne peut exprimer la ſurpriſe où cette lettre jetta Demetrius, il vit tout l'avantage qu'il pouvoit tirer de la propoſition que lui faiſoit la Princeſſe; on lui rendoit le Trône, on affermiſſoit ſon deſtin, il n'avoit pas à ſoutenir les périls d'une Guerre ſanglante & douteuſe, & l'on joignoit à tous ces biens la poſſeſſion d'une jeune Princeſſe auſſi ſage qu'elle étoit belle : mais ſon grand cœur ne put ſouffrir qu'on lui ravît la gloire d'une conquête qu'il croyoit aſſurée : malgré l'inconſtance prétenduë de la Prin-

cesse de Sandomir il l'aimoit toûjours, l'amour acheva ce que le desir de la gloire avoit commencé, & il ne balança pas un moment sur la réponse qu'il devoit faire: mais comme il estimoit véritablement la Princesse de Siberie, il crut qu'il devoit au moins adoucir son refus, il lui répondit en ces termes.

LETTRE.

J'Ai reçu, Madame, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & je ne l'ai luë qu'en admirant toûjours votre générosité: mais quelque avantageuse que me soit la proposition que vous me faites, je ne puis l'accepter; vous savez que notre cœur ne suit point pour aimer, les loix que notre raison voudroit lui prescrire. Si les charmes les plus touchans, l'esprit & la vertu avoient pu seuls le ren-

rendre sensible, il auroit dû vous adorer ; mais souvent un caprice, un rien, un je ne sai quoi l'entraîne & le détermine, & quelques efforts que puisse faire alors la raison, elle est obligée de le suivre & de céder ; au moins croyez que j'aurai toute ma vie pour vous toute l'estime & toute l'admiration que méritent vos vertus.

DEMETRIUS.

Il donna cette lettre à l'Ambassadeur, & malgré tout ce qu'il put lui dire pour lui faire changer cette résolution, il y persista toûjours.

Toute la Cour sut bien-tôt la proposition que l'Ambassadeur avoit faite à Demetrius ; le Palatin de Sandomir en fut allarmé. Comme il savoit la querelle de ce Prince & de sa Fille, il craignit qu'un dépit amoureux ne lui fît accepter une

proposition si avantageuse. Il ordonna au Prince Sapicha de s'informer de la réponse qu'il avoit faite.

Le Prince qui ne pouvoit se résoudre à rechercher un homme dont il croyoit avoir reçû le plus sensible outrage, n'obeït qu'avec une peine extrême, & pour sauver sa gloire & son honneur, il voulut que le hazard parût le faire trouver avec Demetrius sans qu'il y eût en rien contribué. Comme il savoit qu'il aimoit souvent à se promener seul dans les Jardins du Palais, il y alla.

Demetrius s'y étoit rendu après avoir quité l'Ambassadeur de Moscovie, il étoit dans une allée assez retirée où il se plaignoit de l'infidelité de la Princesse; lors qu'il aperçut ce Prince, il courut au devant de lui, & l'embrassant tendrement; d'où vient, mon cher Ami,

Ami, lui dit-il, d'où vient que vous me fuyez, & que vous ne venez point partager ma douleur ? Mais que vois-je, ajouta-t'il surpris de la froideur avec laquelle il recevoit ses caresses : vous vous dérobez à mes embrassemens ! êtes-vous offensé de l'outrage que la Princesse a fait à mon amour ? je ne vous confonds point avec elle. Ah, Prince, continua-t'il en poussant un profond soupir, l'auriez-vous pu croire qu'elle me sacrifiât à mon Rival ? & qu'elle l'en assurât par les lettres les plus tendres ? faut-il que je ne puisse imiter son inconstance ? Non, je sens bien que toute ingrate qu'elle est je l'aimerai toûjours.

Ce discours prononcé avec toutes les marques d'une violente affliction, jetta le Prince dans une surprise dont il fut quelque tems sans pouvoir re-

venir, la douleur de Demetrius lui paroissoit véritable & sincére, il se plaignoit d'une trahison que la Princesse lui avoit faite, pendant qu'il avoit vu lui-même des marques certaines de son infidèlité, il voulut éclaircir ce mistére qu'il ne pouvoit entendre.

Seigneur, lui répondit-il, je vous avouërai que tout ce que je vois a lieu de me confondre. Après avoir traité la Princesse ma Sœur de la maniére du monde la plus indigne, vous vous plaignez encore, & vous l'accusez du même crime dont vous êtes coupable. Ah, Seigneur, je vous croyois généreux: mais que vous détruisez bien cette opinion!

Qu'entens-je, s'écria Demetrius avec une suprise extrême, j'ai fait une offense à la Princesse? Oui, Seigneur, reprit le Prince, & vous l'avez outragée dans l'endroit

droit le plus sensible. N'avez-vous pas écrit à la Princesse Auguienska que vous n'aimiez qu'elle, & que la politique seule avoit pu vous engager à feindre pour la Princesse de Sandomir un amour que vous n'aviez jamais ressenti que pour elle ?

Quoi, Prince, s'écria Demetrius en reculant quelques pas, on m'accuse d'avoir écrit à la Princesse de Pologne ? ah pouvez-vous le croire ? Mais la Princesse votre Sœur vous en impose, elle prévient l'accusation que je dois former contre elle ; tenez, ajouta-t'il, en tirant de sa poche la lettre, qu'il croyoit qu'elle avoit écrite au Prince Uladislas, reconnoissez les traits de la Princesse, & voyez qui doit se plaindre, ou d'elle ou de moi.

Le Prince lut cette lettre upposée avec un étonnement

qu'on ne peut exprimer. Seigneur, dit-il après l'avoir luë, je ne comprends rien dans tout ce mystére, & je ne sais que penser, sinon que je crois que l'on vous trompe tous les deux: car enfin votre Page laissa tomber une lettre qu'il alloit porter de votre part à la Princesse Auguienska; une des femmes de ma Sœur la trouva, je la lus & je veux bien vous avouër que je vous trouvai si criminel, que rien ne fut capable de vous justifier dans mon esprit.

Demetrius surpris de tout ce que lui disoit le Prince, voulut aprofondir un mystére qu'il ne pouvoit comprendre, il prit avec lui le chemin de son appartement, & ordonna que l'on cherchât son Page; mais quelques perquisitions que l'on en pût faire, il fut impossible de savoir ce qu'il étoit devenu.

Le Prince ne put douter que l'on

l'on n'eût trompé Demetrius; le secret que l'on avoit de contrefaire les écritures le confirma dans sa pensée ; il éxamina la lettre suposée, il y trouva quelque différence avec l'écriture de la Princesse, il la fit remarquer à Demetrius; quelle découverte pour un Amant! Quoi, s'écria-t'il, il seroit possible que la Princesse n'aimeroit point mon Rival? je veux la voir, & m'éclaircir d'un soupçon qui commence à se dissiper; & lui demander mille fois pardon d'avoir pu le concevoir.

Le Prince ne s'informa plus de la réponse qu'il avoit faite à l'Ambassadeur de Moscovie, se doutant bien que dans les sentimens qu'il avoit toûjours eus pour la Princesse sa Sœur, il n'avoit pas accepté une proposition qui l'en éloignoit pour toûjours.

La Princesse de Sandomir

avoit apris avec une douleur extrême les propositions que l'on avoit faites à Demetrius; & elle les trouvoit si avantageuses, qu'elle ne pouvoit s'empêcher de craindre qu'il ne les acceptât, elle attendoit avec impatience le retour du Prince son Frére pour savoir ce qu'elle devoit espérer, & voyant qu'il tardoit si long-tems à revenir, elle en tiroit les conséquences les plus cruelles pour son amour, lors que Demetrius lui-même parut à la porte de sa chambre. Ce retour imprévu la transporta d'une joye que tout son cœur eut peine à contenir; mais le souvenir de la trahison qu'elle croyoit toûjours qu'il lui avoit faite, vint se présenter à son esprit, & l'irritant contre lui, elle voulut le fuir & s'enfermer dans son cabinet; il l'arrêta. Vous me fuyez, Madame, lui dit-il, est-

ce

ce-là cet amour que vous m'avez juré tant de fois ?

Perfide, lui répondit-elle, en le regardant avec des yeux où l'on voyoit encore la plus tendre langueur au milieu de la colére & du dépit dont ils étoient enflammez ; c'est bien à vous à attester les sermens que j'ai faits après les avoir tous indignement violez ! Pouvez-vous soutenir ma présence ? & vous êtes-vous déja si fort familiarisé avec le crime, que vous ne rougissiez point de la trahison que vous avez pu me faire ? Mais non, l'amour qui vous enflame pour ma Rivale vous rend insensible à tout ce qui ne part point d'elle ; je m'en console dans l'espérance qu'elle ne jouïra pas long tems du bien qu'elle m'a ravi ; car, ajouta-t'elle d'une voix tremblante & timide, je ne doute pas que vous n'ayez accepté la

proposition que la fille de Boris vous a fait faire.

Il vit bien par cette crainte qu'elle ne put s'empêcher de lui marquer, qu'elle l'aimoit toûjours; & pour s'assurer encore plus d'un bonheur si charmant, ne me reprochez point, lui dit-il, que je vous ai quitée pour la Princesse Auguienska, non je n'ai jamais aimé que vous, & avant que vous eussiez pu me sacrifier à mon Rival, j'aurois renoncé pour vous à tous les Trônes de l'Univers: mais je sais que vous ne m'aimez plus, vous avez pris vous-même le soin de m'en instruire; on m'offre un Empire avec la possession d'une aimable Princesse, c'est peu pour me consoler de la perte de votre cœur: mais.... Vous l'avez donc acceptée, interrompit-elle d'une voix affoiblie, & à ces mots elle tomba dans un long évanouïssement.

Quel.

Quelle fut sa douleur de la voir dans cet état, & d'en être la cause! & combien détesta-t'il l'artifice dont il s'étoit servi! Non, ma Princesse, s'écria-t'il, non je ne l'ai point acceptée, & je vous suis toûjours fidèle; mais la Princesse ne put l'entendre, il appella du secours, il répandit des pleurs, il poussa des soupirs & n'oublia rien pour la faire revenir.

Dans ce moment le Prince Sapicha entra dans la chambre où ils étoient. Après avoir quité Demetrius il étoit allé voir le Prince Micislas qu'il soupçonnoit d'être l'auteur de la tromperie faite à sa Sœur, il trouva dans son Palais le Page de Demetrius; cette vuë le confirma dans ce qu'il avoit pensé, & par promesses & par menaces il lui fit tout avouer, & il l'amenoit à la Princesse pour la guérir des soupçons qu'elle avoit con-

çus de la fidèlité de Demetrius.

Quelle fut sa surprise & son affliction de la voir dans cet état! Demetrius lui en aprit la cause en peu de mots, & ensuite ils s'employérent tous les deux à la secourir avec tant de zèle & de succès, qu'elle ouvrit de grands yeux languissans, & voyant Demetrius à ses genoux, les yeux baignez de pleurs, vous l'avez donc acceptée, lui dit-elle d'une voix douce & passionnée, cette proposition qui m'ôte la vie?

Ma Princesse, s'écria-t'il, non je ne l'ai point acceptée, & croyez-vous que je puisse vivre pour une autre? Ah ma vie est attachée à la vôtre, & sans vous il n'est point de bonheur pour moi.

Ces paroles firent un effet si puissant sur son esprit, qu'elle revint entiérement d'un évanouïssement dont on avoit apréhendé les suites; elle ne put s'empêcher encore de lui marquer

quer ses soupçons sur la Princesse Auguienska; mais le Prince son Frére les dissipa tous.

Vous avez trop cru, lui dit-il, une aparence dont vous deviez vous deffier, on vous trompoit tous deux, & vous en allez être persuadez. A ces mots il fit entrer le Page de Demetrius, & lui fit avouer tout l'artifice dont le Prince Micislas s'étoit servi pour les prévenir l'un contre l'autre.

Ce témoignage qui ne pouvoit être suspect à la Princesse la rassura, & lui fit connoître la vérité. Seigneur, dit-elle à Demetrius, pardonnez-moi les peines que mes injustes soupçons vous ont fait souffrir, je vous ai cru volage, vous m'avez cruë infidèle, l'aparence nous aidoit à nous tromper, & notre propre cœur comme de concert avec nos Ennemis, contribuoit à fortifier nos soupçons, ils sont enfin é-

claircis, & les peines que nous avons souffertes, serviront à nous persuader mutuellement la violence de notre amour.

Il fut si transporté de la trouver toûjours fidèle, & sensible, & d'en recevoir des marques si touchantes, qu'il ne put lui répondre que par des regards les plus tendres, & les plus passionnez, ensuite il la quita pour aller prier le Roi de congédier l'Ambassadeur Moscovite.

Sigismond charmé de la confiance qu'il avoit montré avoir en lui en refusant les offres de Boris, lui accorda sa * demande avec plaisir, & l'Ambassadeur partit, & porta à Boris la réponse de Sigismond, & les refus de Demetrius.

Il en eut un dépit qu'on ne peut comparer qu'à la douleur que la Princesse sa Fille en ressentit; les termes civils, dont Demetrius s'é-

* Margeret.

s'étoit servi pour adoucir ses refus, ne firent que la persuader encore davantage de l'indifférence extrême qu'il avoit pour elle.

Le Duc de Zuski profita de cette occasion, il parla de son amour dans les termes les plus forts, & lui offrit de la vanger des mépris que l'on avoit pour elle: mais le moment du dépit ne fut point pour lui le moment du berger, & la Princesse aimoit encore trop Demetrius, pour prendre si-tôt aucune résolution contre lui; tantôt ses désirs la portoient à la vangeance, tantôt elle craignoit même d'avoir la pensée de se vanger, enfin flotante entre la colére, & le pardon, elle ne pouvoit être d'accord avec elle-même sur les sentimens qu'elle vouloit avoir pour lui.

Cependant Boris résolut de prendre des mesures pour rendre les efforts de Demetrius inutiles, & croyant prévenir contre

tre lui l'eſprit des Peuples, * il fit courir le bruit qu'il étoit un impoſteur, fils d'un Moine, & reconnu pour tel, & ayant appris que le Prince Miciſlas étoit ſon Rival, il le fit prier de ſe joindre à lui pour traverſer les deſſeins de cet Ennemi commun.

Demetrius étoit éxactement averti de toutes les démarches du Czar par le commerce qu'il entretenoit avec le Duc Galitchein; comme il craignit que les calomnies que l'on répandoit contre lui, ne fiſſent quelque impreſſion ſur les eſprits des Peuples, il fit prier le Roi de hâter le ſecours qu'il lui avoit promis.

Le Palatin employa tous ſes Amis, & fit une brigue ſi forte dans le Sénat, qu'il eſpéra d'en obtenir bien-tôt ce qu'il ſouhaitoit.

Cependant le Prince Sapicha voyant que la Princeſſe Auguienska n'avoit plus lieu de ſe flater

* Olearius.

ter d'être aimée de Demetrius, espéra qu'il pouroit enfin l'engager à répondre aux tendres sentimens qu'il avoit pour elle ; il redoubla ses assiduitez, & ses soins; il fit parler ses yeux & ses soupirs, & sut lui déclarer d'une maniére si vive & si touchante l'amour dont il brûloit, qu'elle l'écouta favorablement, & même lui laissa croire par la réponse qu'elle lui fit qu'il pouroit un jour la toucher & mériter sa tendresse.

Le Prince Uladislas qui avoit pour Demetrius une véritable amitié, voyant qu'il ne pouroit espérer de rendre la Princesse de Sandomir sensible à son amour, avoit résolu de faire tous ses efforts pour le vaincre, & quelque peine que cette résolution pût lui causer, il y persista.

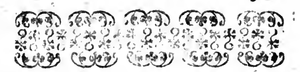
De sorte que tout fut favorable à Demetrius, & malgré les efforts que firent le Prince Micislas & tous ses Amis, pour empêcher

pêcher le Roi de lui tenir sa promesse, ce généreux Prince l'assura qu'au commencement du Printems il le mettroit à la tête d'une Armée capable de lui ouvrir un chemin au Trône que sa naissance lui donnoit, & que ses vertus le rendoient digne d'occuper.

Fin du troisiéme Livre.



LE



LE CZAR DEMETRIUS,

HISTOIRE MOSCOVITE.

LIVRE QUATRIE'ME.

L'Armée que Sigiſmond avoit promiſe à Demetrius fut plutôt en état de marcher qu'on ne l'avoit eſpéré ; preſque tous les jeunes Seigneurs de la Cour animez du deſir d'aquérir de la gloire, voulurent ſe ſignaler dans une Guerre qu'ils prévoyoient devoir être dangereuſe, & le Roi nomma Zapoltki pour les commander ſous Demetrius. *

Quoi

* Margeret.

Quoi que ce Prince aimât la gloire, & que les motifs les plus puissans l'engageassent encore à cette Guerre, le chagrin de s'éloigner de la Princesse de Sandomir diminua le plaisir qu'il avoit de se voir bientôt en état de disputer à son Tyran le Trône qu'il lui retenoit.

Il alla prendre congé d'elle. Je parts, Madame, lui dit-il, les Troupes que le Roi me donne sont en état de marcher, & le Palatin me presse d'aller me mettre à leur tête, je vous avoûrai que je n'avois jamais envisagé l'horreur de me séparer de vous, & je sens bien que j'aurois peine à m'y résoudre, si je n'allois pas vous conquérir un Trône; mais cette pensée augmente mon courage & je suis assuré de vaincre puis que je vais combattre pour vous.

Quoi que le Palatin son Pére l'eût déja préparée à ce départ, el-

elle ne put en voir le moment sans répandre des pleurs ; vous voyez ma foiblesse, Seigneur, lui répondit-elle, elle doit vous prouver mon amour ; je ne puis penser sans frémir aux combats que vous allez être obligé de soutenir ou de rendre aux dangers auxquels vous allez être exposé ; vous allez dans un Païs que vos Ennemis ont rempli d'assassins, quelque main parricide viendra peut-être trancher le cours d'une si belle vie : Ah! Seigneur, ne vous engagez pas trop avant, & que le souvenir d'une Princesse qui vous aime arrête & retienne les transports de votre courage ; songez que je ne survivrois pas à votre perte, enfin songez à revenir couvert de lauriers recevoir le prix que l'amour vous destine ; les Couronnes que la gloire donne aux Héros ne sont pas d'assez dignes récompenses, & l'amour doit

doit achever ce qu'elle a commencé.

Ah! Madame, repliqua-t'il, que cette récompense dont vous flatez mon amour a de charmes pour moi! Quoi juste Ciel! je verrois un jour mon destin uni au vôtre, je posséderois ma Princesse, & la fortune qui m'a toûjours été si contraire ne pouroit plus traverser mon bonheur? Mais que dis-je? où m'emporte la violence de ma passion? & dois-je m'abandonner aux agréables idees dans un tems où je suis obligé de vous quiter, où je dois apréhender de ne vous revoir peut-être jamais... De ne vous revoir jamais; ô Ciel! ah! je renoncerois plûtôt au Trône de Moscovie, il me couteroit trop s'il me coutoit ma Princesse, & toutes les grandeurs de la terre me seroient odieuses à ce prix.

Que me faites-vous envisager?

ger? interrompit-elle en versant un torrent de larmes, je cherchois à détourner une si funeste idée. Quoi, cher Prince, je vous perdrois? une mort barbare viendroit vous ravir à ma tendresse & je n'aurois plus le plaisir de vous voir & de vous entendre me parler de ce qui fait tout le charme de ma vie? ah! demeurez plutôt en ces lieux, & coulez avec moi des jours tranquiles à couvert des dangers qui vous menacent. Songez aux horreurs que la Guerre traîne à sa suite; si la fortune trahit votre courage quels revers n'éprouverez-vous pas? & si vous êtes vainqueur à combien de périls serez-vous encore exposé? La Couronne cache mille soins, mille soucis; par tout des précipices affreux s'ouvriront sous vos pas; des trahisons toujours prêtes à éclore menaceront sans cesse votre vie; l'amour vous offre

ici

ici mille plaisirs, goutez-les, Seigneur, ils valent bien les vaines grandeurs où vous voulez courir.

Quel conseil osez-vous me donner, Madame, s'écria-t'il, songez-vous que toute la Terre a les yeux ouverts sur moi, & qu'elle regarde de quelle maniére je soutiendrai les droits du Sang dont je me suis vanté de sortir; voulez-vous que par ma lâcheté je donne lieu d'ajouter foi aux calomnies que mes ennemis ont répanduës, & qu'ayant armé tant de soldats pour ma querelle, je me tienne éloigné des périls auxquels ils brûlent de courir pour me vanger, & que penseroit le Roi? que penseroit le Palatin? croyez-vous qu'il voulût donner sa fille à un Prince sans honneur, & qui préféreroit les douceurs d'une vie molle & honteuse à la gloire que sa naissance lui donnoit droit d'aquérir?

rir? non, Madame, non, Demetrius n'est point né pour passer ainsi des momens oisifs dans des plaisirs qui deviendroient indignes de lui, ma naissance m'apelle au Trône, la fortune m'en rend les chemins difficiles, mais le courage & la valeur viennent à bout de surmonter tout; & si j'ai le malheur de succomber dans ce projet, j'aurai du moins la gloire d'avoir fait ce que mon devoir éxigeoit de moi. Je vous quite à regret, ma Princesse, j'ai pour vous l'amour le plus tendre & le plus violent; mais la gloire parle, & je ne dois plus écouter que sa voix.

La Princesse ne voyoit que trop la nécessité de ce départ, elle aimoit la gloire, & peut-être auroit-elle eu moins de tendresse pour lui, s'il avoit été capable de suivre le conseil qu'elle lui avoit donné dans les premiers transports de sa douleur: mais elle

ne pouvoit penser sans une peine extrême, qu'elle le voyoit peut-être pour la derniére fois, & cette seule idée excitoit en elle des mouvemens de crainte & de frayeur que toute sa force & sa vertu pouvoient à peine arrêter; ses larmes couloient avec abondance, & elle le regardoit d'une maniére si touchante & si tendre, qu'il en étoit sensiblement pénétré; il mêloit ses soupirs aux larmes qu'elle répandoit, & plus il la voyoit, plus il se sentoit arrêté par un charme auquel il lui étoit impossible de résister; ils n'avoient pas la force de se dire adieu, & leurs yeux seuls pouvoient exprimer la peine qu'ils avoient à se quiter.

Dans ce moment le Palatin & le Prince son fils entrérent dans la chambre où ils étoient.

Je viens à votre secours, Seigneur, lui dit le Palatin, j'ai craint

craint que les larmes d'une Amante n'attendrissent trop votre cœur, venez où la gloire vous appelle, vous avez assez écouté l'amour, faites voir à toute la terre que vous êtes digne du Trône que vous allez disputer, & songez par votre courage à soutenir les droits de votre naissance.

Ma fille, ajouta-t'il, voyant couler les pleurs que la Princesse répandoit, ne craignez rien pour votre Amant, je prens sur moi le soin de deffendre ses jours; vous montrez trop de foiblesse, soutenez mieux la gloire du Sang dont vous sortez; & quand la fortune ennemie voudroit vous accabler des plus grands malheurs, vous devez avoir assez de force & de fermeté pour ne laisser échaper aucunes plaintes qui puissent le deshonorer: votre frére a ordre de vous conduire à Sechou, vous y atten-

drez que la Guerre soit terminée.

En achevant ces mots il emmena Demetrius au Palais, prendre congé du Roi; ce Monarque généreux lui donna mille marques d'estime & d'amitié, il l'embrassa plusieurs fois, & lui promit que si les troupes qu'il lui donnoit ne suffisoient pas pour vaincre Boris, il lui envoyeroit tous les renforts dont il auroit besoin; ensuite il l'instruisit de la maniére dont il devoit s'y prendre pour s'aquérir l'estime & la bienveillance des troupes, & enfin il lui dit le dernier adieu.

Il alla voir la Princesse Auguienska qui ne put s'empêcher de lui faire connoître la tristesse que lui causoit ce départ, & qui lui souhaita un succès heureux.

Il ne vit point le Prince Uladislas. Ce Prince qui vouloit se détacher de la Princesse de Sandomir, connoissant qu'il ne pou-

roit

roit obtenir la victoire sur son cœur, qu'en fuyant, s'étoit éxilé volontairement de la Cour, & sous prétexte de visiter les Provinces de Pologne, il s'éloigna de tous les lieux où il pouvoit entendre parler de la Princesse qu'il vouloit bannir de son esprit.

Enfin Demetrius après avoir pris congé de la Princesse dont il avoit tant de peine à s'éloigner, partit avec le Palatin, & prit le chemin de la Lithuanie où le Prince Sapicha vint le joindre, après avoir conduit cette Princesse à Sechou.

Ensuite ils se rendirent à l'Armée qu'ils trouvérent considérablement augmentée par la jonction de quantité de Seigneurs Moscovites que le Duc Galitchein avoit eu l'adresse d'engager dans le parti de Demetrius.

Les préparatifs qu'il faisoit pour entreprendre la Guerre con-

contre Boris parvinrent jusqu'au Prince Gustave, qui charmé de trouver une occasion de lui prouver son estime & son amitié lui envoya dix mille Suédois.

Il fut très sensible aux marques du souvenir de ce Prince, & l'en fit remercier dans les termes les plus reconnoissans; ensuite il fit la revûë de son Armée qu'il trouva composée de cinq mille Polaques, d'autant de Cosaques, & de plus de vingt mille Polonois.

Comme il se préparoit à marcher, il reçut encore un renfort de dix mille hommes que le Vaivode Visnovetski lui envoyoit, s'excusant de ne pouvoir venir le servir en personne sur l'indisposition de son épouse qui sembloit augmenter toûjours.

Demetrius se voyant à la tête d'une Armée aussi considérable, en conçut les plus grandes espérances,

rances, & son courage en fut encore augmenté; il résolut d'entrer en Moscovie, & dans ce dessein il s'avança sur les frontieres de Podolie, mais il manqua à y périr avec toute son Armée dans une embuscade que le Prince Micislas lui avoit dressée.

* Ce Prince au desespoir de n'avoir pu empêcher le Roi de le secourir, ramassa tout ce qu'il put trouver de soldats déterminez, & résolu de périr ou de vaincre, il vint l'attendre dans une forêt qui étoit vis à vis du Boristhene, Riviére qu'il étoit obligé de passer pour entrer en Moscovie.

Demetrius qui ne croyoit pas avoir rien à craindre en Pologne, s'avançoit assez en desordre pour passer le Boristhene; comme il le faisoit sonder, les soldats que le Prince Micislas avoit postez dans la

* Margeret.

forêt parurent tout à coup, & l'attaquérent avec une furie à laquelle il fut obligé de céder d'abord; toutes ses troupes pliérent, & le Palatin de Sandomir qui voulut résister, fut repoussé, & même en danger de périr étant envelopé de tous côtez.

* Mais Demetrius outré de la trahison de son Rival, rallia promptement ses troupes, & se mettant à leur tête, il tomba sur les Ennemis, perça leurs rangs, & mit par tout le desordre & la confusion. Le Prince Micislas qui ne s'étoit pas attendu à trouver tant de résistance fut étonné de la valeur de son Ennemi, & pour encourager ses Soldats qui commençoient à recourir à la fuite, il quita le Palatin qu'il tenoit comme assiégé avec le Prince son Fils, & osa défier

De-

* Mem. de Mr. de Thou.

Demetrius au Combat: mais il porta la peine de sa témérité, Demetrius du revers d'un sabre qu'il portoit, le fit tomber sans vie entre les pieds des chevaux, de sorte que ses soldats épouvantez, & se voyant sans Chef, mirent les armes bas, & se rendirent, & même la plûpart suivit les drapeaux du vainqueur.

* Demetrius encouragé par cette Victoire qui lui fut un présage heureux, passa le Boristhene, & assiégea le Château de Theringo, dont il se rendit maître après quelque résistance, & ne voulant pas amuser à de foibles Conquêtes une Armée aussi considérable, il alla assiéger Poutimel, Ville riche, & puissante, & dont il vouloit faire sa place d'armes: il l'attaqua si fortement, que les habitans épouvantez des assauts con-

* Mém. de Thou, Margeret, Barese.

tinuels qu'il leur livroit, & perdant tout espoir d'être secourus, implorérent sa clémence & se rendirent à lui sans aucune condition. Rilsque, Crom. Caratshof, & quelques autres Places suivirent l'éxemple de Poutimel & se rendirent à Demetrius. Ce jeune Prince encouragé par tant de succès heureux voulut pénétrer plus avant; du côté de Tartarie il prit Saragorod, Borisof, Gorod, Livem, & plusieurs autres Places qui fortifiérent beaucoup son Parti.

La rapidité de ses Conquêtes allarma le Czar, il leva promptement une Armée pour lui opposer: mais Demetrius pendant ces vains aprêts profitant toûjours des faveurs de la fortune, assiégea Novogorod, Château situé sur une Montagne presque inaccessible, & qui commandoit tout le Païs.

Pierre

Pierre Federwits Basmannof étoit chargé du soin de le deffendre ; Boris n'avoit pas cru devoir confier une Place aussi importante qu'au plus vaillant de ses Généraux, & il comptoit beaucoup sur son courage & sur sa prudence ; il ne fut pas trompé dans son attente ; ce Gouverneur fut le seul qui pût résister à la valeur d'un jeune Prince dont le nom seul intimidoit tous les Peuples. Il défendit long-tems la Place qui lui étoit confiée, avec un courage qui donna à Demetrius de l'estime pour lui, & faisoit à tous momens des sorties où il remportoit toûjours quelque avantage.

Mais un jour il s'engagea si avant avec quelques soldats qui l'avoient suivi, qu'il fut envelopé de tous côtez ; les Polonois animez à sa perte, l'attaquérent avec tant de furie, qu'il

auroit peut-être succombé sous leurs coups; il fit des efforts étonnans pour s'en dégager : mais enfin accablé par le nombre, & refusant toûjours de se rendre, il alloit périr, lors que Demetrius parut au lieu où il combattoit, charmé de sa valeur, & voulant gagner l'amitié des Peuples, il fit retirer les soldats qui l'attaquoient, & lui donna la vie, & la liberté sans même lui imposer aucune condition.

Basmannof étonné de la générosité de ce Prince, & charmé des grandes qualitez qu'il remarquoit en lui dans un âge encore si tendre, résolut de reconnoître un jour le service qu'il lui rendoit & de ne rien négliger pour l'élever sur un Trône qu'il étoit si digne de remplir: il se retira dans ces sentimens, & Demetrius poussa la générosité jusqu'à lever ce siége pour n'ê-

n'être pas obligé de combattre contre un homme qu'il estimoit.

* Cependant Boris résolu de s'oposer fortement aux succès de Demetrius, donna le commandement de son Armée à Mistislofski avec ordre de ne rien négliger pour faire périr un ennemi si redoutable: mais ce Général ne voulut jamais entrer dans ces lâches desseins, & résolut de combattre en vaillant homme, & de ne point abuser de la Victoire, s'il étoit assez heureux pour la remporter; il alla au devant de Demetrius, les Armées se joignirent & dans une escarmouche qui dura plus de trois heures, Demetrius combattit avec tant de courage & de valeur, qu'il auroit peut-être triomphé de toute l'Armée du Czar, s'il avoit été secondé par ses Généraux;

* Mem. de Mr. de Thou, Margeret.

raux : mais leur peu d'expérience lui fit manquer une si belle occasion.

Trois Compagnies Polonoises chargérent avec tant de furie un des Bataillons des Ennemis, qu'il vint tomber sur l'aîle droite, & enfin sur le corps de l'Armée où il mit le desordre & la confusion ; de sorte que si dans ce moment une autre compagnie eût donné, ou sur l'aîle gauche, ou en flanc ; ou sur l'autre Bataillon déja ébranlé, quatre Compagnies auroient entiérement défait toute l'Armée ennemie.

* Demetrius n'avoit pû profiter de cette heureuse occasion, il combattoit avec beaucoup de gloire & de danger contre le Général de Boris, qui dans l'espérance de le vaincre facilement dans un âge où il n'avoit pas encore toutes ses forces, avoit

* Margeret, Mem. de Thou.

avoit osé l'attaquer : mais il trouva une résistance à laquelle il ne s'étoit pas attendu. Demetrius lui fit quatre blessures assez profondes à la tête, & même il alloit le prendre prisonnier, lors qu'étant envelopé de tous côtez il fut obligé de relâcher la proye dont il étoit prêt de se saisir. Quand il aprit la faute que l'on avoit faite, il en eut une douleur extrême, & il ne s'en consola que dans l'espérance de trouver bien-tôt une occasion aussi favorable & d'en savoir mieux profiter.

Comme l'hiver faisoit déja sentir ses rigueurs, il se retira au Païs de Siverski, où il savoit trouver abondamment des vivres pour faire subsister toute son Armée : mais la fortune, qui lui avoit été si favorable, sembla tout à coup vouloir se démentir, & il eut besoin de tout son courage pour ne point

se

ſe laiſſer abattre aux revers qu'il éprouva ; preſque tous les Polonois l'abandonnérent & ſe retirérent dans leur Païs. Cette perte l'affoiblit conſidérablement & le mit hors d'état de pouvoir de long-tems entreprendre aucune expédition nouvelle ; mais loin de ſuccomber à ce malheur, il ne ſongea qu'à le réparer, il groſſit ſon Armée des debris de celle de Boris qu'il ſut ramaſſer, aſſembla tout ce qu'il put trouver de Coſaques en état de porter les armes, aguerrit quantité de Païſans, & en forma une Armée plus nombreuſe que celle qu'il avoit amenée en Moſcovie.

L'Armée de Boris fut auſſi conſidérablement augmentée par pluſieurs renforts qu'il envoya : mais le Général qui avoit éprouvé la valeur de Demetrius, n'oſa plus l'aprocher, & ſut éviter toutes les occaſions qu'il fai-

faisoit naître, d'en venir à une Bataille dont il apréhendoit le succès: il se retira du côté de Crom, fatiguant son Armée par plusieurs marches inutiles dans les bois, & dans les forêts dont ce Païs est rempli; mais enfin il ne put éviter de s'aprocher de Demetrius, qu'il fuyoit, & qu'il trouvoit toûjours par tout.

* Ce Prince averti qu'il avoit logé son Armée dans un Village si étroit, qu'elle ne pouvoit presque s'y remuer, s'avança pour y mettre le feu, mais il fut découvert par les coureurs. Le lendemain les deux Armées se joignirent, & après quelques légéres escarmouches, & quelques décharges de canon, Demetrius envoya sa meilleure Cavalerie le long d'un Vallon, pour tâcher de couper le chemin aux ennemis entre le Village & l'Armée; mais le Général de Boris en

étant

* Mem. de Mr. de Thou.

étant averti , fit avancer son aîle droite avec deux compagnies Etrangéres pour s'opoſer à ce deſſein, & le rendre inutile. Demetrius voyant qu'on l'avoit prévenu, chargea avec deux Cornettes cette aîle droite , & combattit avec tant de valeur , qu'après quelque réſiſtance que firent les deux Compagnies étrangéres, tout le reſte plia cherchant ſon ſalut dans ſa fuite , excepté le corps de l'Armée qui regardoit ce Combat ſans oſer s'y mêler.

Demetrius encouragé par ce commencement de Victoire , donna droit au Village où étoit preſque toute l'Infanterie ennemie avec quelques piéces de canon : mais les Ennemis voyant ces troupes s'aprocher avec toute l'aſſurance que donne une Victoire où l'on croit courir , s'animérent d'un courage que la vûë ſeule du péril étoit capa-

ble

ble de leur inspirer, & firent une si violente décharge de mousquetterie, qu'ils mirent par tout le desordre & la confusion, & les obligérent eux-mêmes à fuir.

Cependant le reste de la Cavalerie & de l'Infanterie de Demetrius s'aprochoit du Village, croyant avoir entiérement remporté la Victoire : mais voyant les Cosaques prendre la fuite en desordre, ils suivirent leur éxemple, & ne cherchérent qu'à éviter un péril qu'ils croyoient encore plus grand qu'il ne l'étoit en effet.

Demetrius fit pour les rallier tout ce que l'on pouvoit attendre du plus expérimenté Capitaine; il sauva deux fois la vie au Palatin & au Prince Sapicha: mais voyant que tous ses efforts étoient inutiles, il fut obligé de céder au torrent.

Le Général des Ennemis que ce

ce ſuccès avoit raſſuré, les pourſuivit avec ſix mille chevaux. Demetrius perdit dans ce Combat preſque toute ſon Infanterie, quinze Cornettes, & treize piéces de canon.

Il y eut plus de ſix mille hommes de tuez & quantité de priſonniers, dont tous ceux qui furent reconnus pour Moſcovites furent pendus à la vûë de l'Armée, & les autres furent menez avec les tambours, les trompettes & les enſeignes en triomphe à Moſcou. Demetrius avec les débris de ſon Armée ſe retira à Poutimel, où il réſolut de reſter quelque tems pour réparer ſes pertes.

Cependant la Princeſſe de Sandomir languiſſoit à Sechou dans l'attente d'un ſuccès qui devoit lui ramener un Amant ſi cher, ſon amour timide lui faiſoit appréhender pour lui mille périls auſquels il ne pouvoit pas être ex-

exposé; elle adressoit au Ciel les vœux les plus ardens pour sa conservation ; tantôt elle se le représentoit percé de mille coups expirant aux pieds d'un soldat inhumain ; tantôt victorieux & prêt à monter sur le Trône que sa valeur avoit conquis, & venant partager sa Couronne avec elle, elle étoit également ingénieuse à se flater ou à se tourmenter.

Elle aprit avec un plaisir extrême ses heureux succès, elle en conçut les espérances les plus flateuses, & ne croyant pas que les Ennemis pussent tenir un seul moment devant lui, elle se formoit les idées les plus agréables d'un bonheur qu'elle ne devoit pas si-tôt obtenir, lors qu'elle reçut la nouvelle de la Bataille qu'il avoit perduë. C'est ainsi que la fortune bizarre se jouë de nos desseins, & nous fait trouver des peines où nous n'envisagions

ſagions que les plus doux plaiſirs ; on ne peut exprimer quelle fut la triſteſſe & la douleur où cette funeſte nouvelle la plongea; dans ce moment les penſées les plus affligeantes vinrent ſe préſenter à ſon eſprit : Il va périr s'écrioit-elle, je ne le verrai plus cet Amant ſi cher, ce Prince ſi digne d'être aimé : ô ciel, pourrai-je lui ſurvivre : & répondez-vous ainſi aux eſpérances que vous m'avez fait concevoir ? ſon pére & ſon frére attiroient à peine ſon attention ; elle oſoit même les accuſer de n'avoir pas ſecondé ſon courage, & elle leur demandoit compte de ſes jours confiez à leurs ſoins.

Enfin, flotante entre un foible rayon d'eſpérance qui venoit toûjours luire à ſon eſprit & beaucoup de crainte, elle voulut s'inſtruire plus particuliérement des circonſtances d'un mal-

malheur qu'elle ne pouvoit croire aussi grand qu'on l'avoit publié; & sous prétexte de s'informer de la santé de son Pére & de son Frére, elle envoya un courier à l'Armée & le chargea d'une lettre pour son Amant: démarche qu'elle crut pouvoir faire sans blesser sa vertu, puisque son amour étoit autorisé de ceux dont elle dépendoit. Demetrius accablé du mauvais succès du combat qu'il venoit de rendre, songeoit aux moyens de reparer la honte dont il croyoit que ses soldats l'avoient couvert, lors qu'il reçut la lettre de la Princesse; cette marque de son souvenir le consola de toutes ses disgraces, il l'ouvrit avec un empressement extrême, & y lut ces mots avec un plaisir qu'un veritable Amant est seul capable de ressentir.

LET.

LETTRE.

JE me flattois de vous revoir bientôt vainqueur, vos prémiers succès autorisoient cette espérance, & j'apprens, Seigneur, que vos soldats ont été vaincus malgré tous les efforts de votre valeur; cette nouvelle m'a causé une douleur que je ne puis vous exprimer; est-il possible que ces lâches ayent pu vous laisser au milieu des Ennemis sans oser vous suivre & vous dégager? je tremble que vous ne soïez accablé sous le nombre; ne hazardez pas une vie si precieuse; ah, Seigneur, lors que votre courage vous entraîne, songez aux douleurs que vous me causeriez, s'il vous étoit funeste; non, je ne puis soutenir cette idée, revenez, Seigneur, revenez calmer mes craintes & rassurer une tendre Amante; la gloire vend trop cher ses

ses Couronnes, renoncez-y plûtôt, mon cœur a de quoi vous en payer mais sur tout ne vous précipitez point au milieu des ennemis, & ménagez une vie à laquelle la mienne est attachée.

Cette lettre porta l'espérance & la joye jusqu'au fond de son ame, il en sentit ranimer son courage, & plein des agréables idées qui l'occupoient, il lui répondit en ces termes.

LETTRE.

RAssurez-vous, Madame, & calmez toutes vos frayeurs, je suis encore en état de faire de nouvelles conquêtes, & puis que vous voulez bien continuer à vous intéresser pour moi, je saurai bientôt réparer mes pertes; que vos craintes sont obligeantes! qu'elles marquent d'amour! mon cœur y répond, ma Prin-

Princesse, & vous l'occupez entiérement ; vous êtes l'objet de tous mes desirs, & je ne serai jamais content que je ne puisse aller mettre à vos pieds la Couronne de Moscovie ; c'est à l'amour à qui je veux devoir tout mon bonheur ; je n'ai encore que des soupirs, que des vœux à vous offrir, recevez-les, Madame, ils sont ardens, ils sont sincéres, & jamais Demetrius n'en formera que pour vous.

Il donna cette réponse au Courier de la Princesse, & ne songea plus qu'à faire rougir la fortune de la trahison qu'elle avoit osé lui faire dans le dernier combat, ou qu'à faire reconnoître à de plus grands revers, le sang dont il se vantoit de sortir.

* Cependant le Général de Boris voulant profiter de sa victoire

* Margeret, Mem. de Mr. de Thou.

toire alla assiéger Rilsque qui s'étoit renduë à Demetrius : mais après avoir demeuré plus de quinze jours devant cette Place sans oser entreprendre de lui donner aucun assaut, il leva le siége & voulut laisser reposer quelque tems ses Troupes qui commençoient à ne pouvoir plus suporter les fatigues de la Guerre.

Demetrius se servit du tems qu'il lui donnoit pour ramasser les débris de son Armée, & pour lui montrer que sa défaite n'avoit pas été capable de l'abattre ; il assiégea cinq Forteresses à la fois, & les prit toutes cinq presqu'au même instant.

Ensuite il marcha du côté de Jelek & de l'Epine, dont toute la Province prit son parti & lui amena prisonniers les Vaivodes des Places, qu'il fit conduire à Poutimel.

Le Général des Ennemis qui croyoit qu'après la perte qu'il avoit faite, il ne feroit pas de long-tems en état de tenir la Campagne, fut étonné des nouvelles Conquêtes qu'il faifoit, il raffembla promptement fes troupes, & vint affiéger Crom où il demeura plus d'un mois fans rien éxécuter.

Cependant le Czar aprit les heureux fuccès de Demetrius avec un defefpoir qu'on ne peut exprimer, il étoit devenu d'une foibleffe, & d'une timidité fi grandes, qu'il fe laiffoit gouverner par tous ceux qui pouvoient le raffurer, fon efprit autrefois occupé de tant de vaftes projets, fe laiffoit abatre aux moindres revers de la fortune, il ne jouïffoit plus d'aucun repos, le fommeil fuyoit fes paupiéres defféchées, ou s'il fuccomboit quelquefois à fa violence, les fonges les plus terribles venoient l'a-

l'agiter, & le tourmenter, tout l'inquiétoit, tout l'allarmoit, il craignoit tous ceux qui l'aprochoient, & toutes les précautions qu'il prenoit avoient peine à le rassurer; enfin rongé d'ennuis, accablé du poids de sa douleur extrême, il finit une vie qu'il n'étoit plus en état de suporter, & laissa l'Empire au Prince Feder Boriswits son Fils.

* Mais le trouble régna bientôt aux lieux où ce Prince devoit régner, les Knes, les Bojars, & les autres Seigneurs refusérent de se soumettre à un homme qu'ils croyoient incapable de les gouverner, la Princesse de Siberie, que les mépris de Demetrius ne pouvoient rebuter, conçut encore l'espérance de pouvoir partager avec lui le Trône de Moscovie, elle lui fit faire les mêmes propositions qu'il avoit déja rejettées en Pologne:

* Mem. de Mr. de Thou, Margeret.

logne : mais elle ne fut pas plus heureuſe, & il perſiſta toûjours dans ſes refus.

Le Duc de Zuski profita des troubles que la mort du Czar avoit cauſez, & voyant la foibleſſe du Prince Feder, il réſolut de l'élever ſur le Trône afin de régner ſous ſon nom. Dans cette penſée il tira de lui une promeſſe de lui faire épouſer la Princeſſe de Siberie & de partager l'Empire avec lui, & enſuite, il diſpoſa les Seigneurs à ſe ſoumettre à ce Prince, & à le reconnoître pour Czar; auſſi-tôt il rappella les Généraux qui commandoient l'Armée devant Crom pour lui prêter le ſerment de fidélité, & envoya en leur place Houdun, Baſmannof & le Duc Galitchein ; ce Seigneur, fut charmé de ſe raprocher de Demetrius, & d'être en état de le ſervir utilement, & Baſmannof plein de reconnoiſ-
ſance

ſance de la généroſité avec laquelle ce jeune Prince l'avoit traité, ne cherchoit qu'une occaſion de pouvoir embraſſer & groſſir ſon parti ; de ſorte qu'il n'y avoit que Houdun qui fût véritablement dans les intérêts du nouveau Czar. Après qu'il eut fait la revuë de l'Armée, il propoſa de continuer, & de preſſer le ſiége de Crom, & les deux autres généraux, qui n'étoient pas encore en état de ſe déclarer ouvertement, furent obligez de ſe ranger de ſon avis.

Demetrius qui ne vouloit pas laiſſer prendre une Ville auſſi conſidérable, ſans faire les plus grands efforts pour la ſauver, envoya Zaporski avec dix mille Moſcovites, deux cens Lanciers, & cent Piétons Polaques pour la ſecourir.

Ce ſecours étoit bien foible pour faire lever le ſiége d'une Ville attaquée par plus de cent

mille hommes, & battuë par plus de 200. piéces de canon, mais la division qui étoit entre les généraux rendit cette Armée inutile.

Les affiégez se deffendirent avec une valeur étonnante, ils soutinrent dix assauts, firent plusieurs sorties, & repoussérent les Ennemis loin de leurs murailles après en avoir tué un grand nombre.

* Cependant Zaporski aprenant la division qui étoit entre les Généraux Ennemis, résolut d'en profiter pour faire lever le siége de Grom, & pour y réüssir, & les obliger à se déclarer, il se servit d'une ruse dont l'effet passa même son attente.

Il écrivit par un espion aux affiégez qu'il étoit arrivé à leur secours avec des forces considérables, & qu'il attendoit encore dans peu un renfort de quarante mille Polonois; qu'ainsi il les exhortoit

* Margeret, Barese, Jansonius.

hortoit de faire toûjours la plus forte résistance qu'ils pourroient dans l'espérance d'être vivement secourus.

L'Espion qui ne cherchoit qu'à se faire prendre, rencontra les coureurs de l'Armée ennemie, & se laissa conduire dans leur Camp, on le fouilla, & on lut en plein Conseil les lettres dont on le trouva chargé. Houdun épouvanté des aproches d'une Armée aussi considérable, fut d'avis d'aller attaquer Zaporski avant qu'il eût reçu le secours qu'il attendoit.

Mais Basmannof profitant de cette occasion alla se mettre à la tête des Troupes qu'il commandoit, & criant à haute voix que *Demetrius étoit le seul & légitime Prince des Moscovites* il se rendit dans l'Armée de Zaporski; le Duc Galitchein charmé de cette action, le suivit aussi-tôt avec dix mille chevaux qu'il commandoit, & toute l'Ar-

mée entraînée par l'éxemple de ces Généraux, se saisit de Houdun & des autres Knes & Bojars partisans de Féder, & passa du côté de Demetrius, le reste des Officiers fideles au Czar prit la fuite & se sauva à Moscou, laissant tout le canon & tout le bagage au pouvoir de Zaporski.

Le Duc Galitchein, & Basmannof impatiens de voir Demetrius, allérent à Poutimel, où il les reçut avec les plus grandes marques de joye & de reconnoissance, & leur fit prêter le serment d'obéïssance, & de fidèlité, pour engager les autres Seigneurs Moscovites à suivre leur exemple.

On ne peut exprimer quelle fut la joye du Palatin de Sandomir & du Prince son Fils de ces heureux succès, mais ils ne purent être les témoins d'une Victoire qui ne pouvoit plus échaper

per à Demetrius. Le Roi de Pologne manda le Palatin pour une affaire importante qu'il ne pouvoit terminer sans lui, & le Prince Sapicha fut obligé de le suivre, quelque chagrin qu'il eût de laisser Demetrius exposé à des périls qu'il ne partageoit plus avec lui.

L'adieu de ces deux Princes fut tendre & douloureux; avec quelle ardeur Demetrius le pria-t'il d'assurer sa chére Princesse de sa constance & de son amour? & de lui peindre avec les couleurs les plus vives les peines qu'il souffroit d'être obligé de vivre toûjours éloigné d'elle; l'impatience où il étoit de joüir du bonheur de la voir & de finir une Guerre qui l'en privoit depuis si long tems.

Le Prince fut touché à ces vives marques de la tendresse de Demetrius, & lui promit de ne rien oublier pour entretenir la

Princeſſe ſa ſœur dans les ſentimens qu'elle avoit pour lui, enſuite il partit avec le Palatin.

Demetrius voulant faire diverſion à la douleur que ce départ lui cauſoit, & profiter des faveurs de la fortune, quita Poutimel pour ſe rendre à ſon Armée dans le deſſein de marcher droit à Moſcou, dont il eſpéroit de ſe rendre bientôt maître. Comme il n'avoit pas aſſez de Troupes pour entreprendre de l'aſſiéger en forme, il voulut l'affamer.

Les Habitans murmurérent bientôt contre le Czar qui n'oſoit aller combattre contre ſon Ennemi; & la famine commençant à leur faire éprouver ſes rigueurs, ils s'aſſemblérent dans une grande place devant le Château, & concertérent de ſe rendre à Demetrius.

Ce Prince ayant apris par les transfuges les diſpoſitions

dans lesquelles ils étoient, vit bien que pour peu qu'il voulût les presser, il les obligeroit bientôt à secouer le joug de son Ennemi: dans cette pensée il écrivit à la Noblesse & au Peuple, les assurans de sa clémence s'ils vouloient se rendre, & les menaçant de ne leur faire aucun quartier s'ils osoient l'irriter par une résistance inutile.

Ces lettres produisirent l'effet qu'il en avoit attendu; le Peuple intimidé résolut de se rendre malgré les efforts du Duc de Zuski que Feder envoya pour tâcher de les détourner de ce dessein; la Noblesse se joignit au Peuple, & s'étant animez les uns & les autres, ils coururent au Château, se saisirent de l'Impératrice veuve de Boris, & du malheureux Czar Feder.

Demetrius qui s'étoit retiré à Thoula ayant apris ces heureuses nouvelles, dépêcha le

Duc Galitchein pour s'emparer de Moscou & recevoir le serment de fidélité des Habitans.

* Le malheureux Feder tomba dans un desespoir qu'on ne peut exprimer, de voir que tous les Peuples couroient en foule se rendre à son Ennemi : son orgueil brutal & farouche se convertit en fureur, & la honte de paroître dans un état humble & soumis devant un homme dont il ne vouloit point recevoir de graces, excitant sa rage & sa colére lui fit prendre la résolution de se priver du jour plûtôt que de tomber en sa puissance ; il osa même encourager sa Mére, à le suivre, & prenant d'un poison violent dont il avoit eu soin de se munir, il finit sa vie infortunée avant qu'on eût pu s'apercevoir des moyens dont il s'étoit servi. L'Imperatrice sa Mére ne voulant point lui survivre,

* Margeret, Mem. de M. de Thou, Bareze.

vivre, prit du même poison, & ses gardes par une pitié cruelle ne voulurent pas l'empêcher d'éxécuter un dessein qui pouvoit lui épargner tant de peines & tant de douleurs.

A ce spectacle sanglant la Princesse de Siberie, reste infortuné de toute la famille de Boris, remplit l'air de ses gémissemens, & voulut suivre l'éxemple de sa Mére & de son Frére: mais ses gardes touchez de ses malheurs & de sa vertu l'en empêchérent, & l'assurérent de la clémence & de la bonté de Demetrius.

A ce nom si chéri, le reproche expira dans sa bouche, ses yeux ne répandirent plus de larmes, elle poussa seulement quelques soupirs, mais qui partoient aussitôt de son amour que de sa douleur: elle se rendit aux priéres de ses gardes, & peut-être qu'un rayon d'espérance qui se glissa dans

dans son cœur la flatta que Demetrius seroit touché de sa peine & voudroit lui-même la finir.

* Cependant les Knes, les Bojards & les autres Seigneurs de l'Empire voulant à l'envi donner des marques de leur zèle à Demetrius, déterrérent le cadavre de Boris de l'Eglise de l'Archangel, sépulture ordinaire des Czars, & le portérent dans une autre Eglise; ensuite ils allérent au devant de lui jusques à Thoula, où il n'aprit qu'avec une douleur extrême la mort du malheureux Feder & de l'Impératrice sa Mére.

Il prit le chemin de Moscou où les Habitans lui firent une magnifique entrée; il donna ses premiers soins à calmer les desordres que la Guerre avoit causez, & après qu'il eut fait prêter le serment de fidelité aux Peuples & aux Grands, il envoya le

* Margeret, Jansonius, Barezy,

le Duc Galitchein chercher l'Impératrice sa Mére que Boris avoit fait enfermer dans un Monastére, * ensuite il fit assembler toute la Noblesse de l'Empire, & alla lui-même au devant d'elle, lui faisant rendre par tout les mêmes honneurs qu'il avoit reçus.

Quels furent la joye & les ravissemens de cette tendre Mére de revoir son Fils après une si longue absence! l'excès de son contentement l'empêcha quelque tems de parler, elle tenoit ce cher Fils entre ses bras, & ne pouvoit presque croire un bonheur si peu espéré. On n'entendoit que ces mots si tendres, si touchans, Mon cher Fils! ma chére Mére! est-ce vous que je vois? en dois-je croire mes yeux? enfin cette vertueuse Princesse le regardant avec des yeux que l'allegresse avoit baignez de

* Margeret, Jansonius.

de pleurs. Mon cher Fils, lui dit-elle, je vous revois, je mourai desormais contente, pouvois-je me flater de goûter jamais un plaisir si doux ? inquiéte pour vos jours, allarmée des recherches que votre Tyran faisoit faire, incertaine de votre sort, avec quel plaisir n'ai-je point apris que vous étiez en Pologne, en assurance auprès d'un Roi généreux qui vouloit vous servir de Pére! Mon cher Demetrius, que les périls ausquels vous avez été exposé jettoient de crainte & d'effroi dans mon cœur! j'espérois toujours que le Ciel qui vous avoit garanti du trépas par un moyen aussi extraordinaire, ne laisseroit pas son ouvrage imparfait : mais j'avois trop d'amitié pour vous pour avoir assez de confiance en lui, je craignois toujours que quelque coup funeste ne vint terminer le cours d'une vie si glorieuse ; mes crain-
tes

tes sont heureusement trompées, je vous revois, mon cher Fils, vous serez ma consolation, mon apui ; vous serez ma joye & mes plaisirs. O jour heureux, sois le dernier de ma vie, mes espérances sont remplies, je ne souhaitois de vivre que pour revoir un Fils si cher, je le revois, c'en est assez.

Demetrius partageoit sa tendresse, & répondoit à ses transports avec toute l'ardeur dont il étoit capable ; il mêloit ses soupirs & ses larmes à celles qu'elle répandoit : un spectacle si touchant émut tous les cœurs & l'on espéra de jouïr d'un bonheur parfait sous les Loix d'un Prince si sensible & si généreux.

Enfin il prit le chemin de la Ville avec l'Impératrice marchant toujours à pied & la tête nuë à l'une des portiéres du carosse où elle étoit, suivi de tous les Seigneurs dans la même posture,

ture, &c. dans cet ordre il arriva à Moscou & se fit Couronner le lendemain presque sans Pompe & sans Ceremonie.

Les embarras de la Guerre avoient suspendu les soins de l'amour, mais il ne perdit rien de ses droits : Demetrius ne se vit pas plutôt assis sur le Trône, qu'il songea à le partager avec la Princesse de Sandomir. Il envoya un Ambassadeur au Roi de Pologne pour le remercier du secours qu'il lui avoit accordé, & pour lui demander son consentement pour épouser la Princesse qu'il aimoit; il ordonna à son Ambassadeur de passer auparavant auprès du Palatin de Sandomir pour l'informer de ses heureux succès, & pour le prier de lui tenir la promesse qu'il lui avoit tant de fois réïterée, & il lui donna encore pour sa Princesse une lettre conçuë en ces termes.

LET.

LETTRE.

ENfin, Madame, vos vœux ſont éxaucez, je ſuis vainqueur; mais le Trône que ma victoire m'a donné ne pourroit me plaire ſi vous ne le partagiez pas avec moi; vous êtiez née pour régner, je ſuis heureux que le Ciel ait daigné ſe ſervir de moi pour éxécuter ſes decrets; venez, Madame, venez régner ſur les Moſcovites, & ſur mon cœur plus ſoumis encore que ces Peuples; les troubles de la Guerre n'ont pu me diſtraire un ſeul moment des ſoins de mon amour; il eſt toûjours tendre, toûjours ardent, & l'abſence n'a fait qu'en augmenter la violence; ſi j'en croyois ſes mouvemens j'irois bientôt aux lieux où vous êtes; mais ma preſence eſt trop néceſſaire ici pour affermir un Trône chancelant; il faut me priver du plai-

ſir

ſir de vous voir plûtôt, votre abſence n'a déja que trop duré, ne faites plus languir le plus fidèle des Amans.

Le Czar Demetrius.

Il donna cette lettre à ſon Ambaſſadeur, & le pria de faire la plus grande diligence qu'il pourroit; il envoya encore un courier au Prince Guſtave pour le remercier du ſecours qu'il lui avoit donné, & pour renouveller l'Alliance qui étoit entre les deux Couronnes; enſuite il alla faire à la Princeſſe de Siberie une viſite de bienſeance & de civilité, il lui ſembla que ſes malheurs avoient encore augmenté ſa beauté; les larmes & la douleur qui paroiſſoit peinte ſur ſon viſage & dans toute ſa Perſonne, la rendoient ſi touchante, qu'il ſe ſentit atteint de pitié pour elle; il

il s'en aprocha avec le même respect qu'il avoit autrefois lors qu'il n'étoit connu à la Cour de son Pére que sous le nom de Griska.

Madame, lui dit-il en entrant, je ne viens point pour vous montrer un Vainqueur orgueilleux de ses succès, je viens pleurer avec vous, & tâcher de calmer une douleur dont je suis la cause innocente; le Ciel qui vous a ravi toute votre famille, veut que je répare les malheurs qui vous sont arrivez, & que je rende ce que je dois aux vertus d'une Princesse pour qui j'aurai toute ma vie une estime parfaite.

Seigneur, lui répondit-elle, l'offre généreuse que vous me faites ne me surprend point, & la connoissance que j'avois de vos vertus ne m'en faisoit pas moins attendre: mais pardonnez-moi si le souvenir de tant de malheurs que vous m'avez

causez

causez m'arrache encore des pleurs, c'est vous qui rendez ma vie infortunée : ah, Seigneur, ajouta-t'elle emportée par un transport d'amour dont elle ne put être maîtresse : si vous aviez accepté la proposition que mon Pére vous fit faire en Pologne, que vous m'auriez épargné de douleurs! mais hélas! tant de bonheur ne m'étoit point réservé. Vous voyez ma foiblesse, je vous aime toûjours, & malgré l'indifférence que vous m'avez témoignée, & dont je vois encore des marques dans vos yeux, je n'ai jamais pu concevoir la pensée de cesser de vous aimer : mais quel espoir peut m'être permis? Si je n'ai pu vous toucher Fille de Czar, qui vous offroit avec sa main la possession d'un Empire florissant, que dois-je attendre esclave infortunée à présent que je n'ai plus que mon cœur à vous offrir?

Il fut vivement touché de tant de conſtance & d'amour, ſon cœur s'y ſeroit rendu, ſi quelqu'autre que la Princeſſe de Sandomir avoit pû l'occuper: mais ce ſouvenir le ſoutint contre les charmes, & contre la douleur de cette Princeſſe. Comme il aimoit le Duc Galitchein, il avoit formé le deſſein de la lui faire épouſer; dans cette penſée, il voulut lui remontrer l'impoſſibilité où il étoit de l'aimer, & tâcher de lui faire accepter la propoſition qu'il avoit à lui faire.

Vous ſavez, Madame, lui dit-il, que nous ne diſpoſons pas de notre cœur; j'ai vû tous les charmes qui vous rendoient aimable, & je les ai admirez: mais ils n'ont pu faire ſur mon cœur cette vive impreſſion de tendreſſe à laquelle on ne peut réſiſter; vous meritez le ſort le plus heureux, & je voudrois pouvoir contribuer à vous rendre la tranqui-

lité que vous avez perduë; choisissez, Madame, choisissez dans toute la Cour un homme qui puisse vous plaire, & je vous promets de l'élever si haut, que son rang ne sera guére différent du mien.

Et qui peut me plaire sans vous? lui répondit-elle d'une voix foible & languissante, ce n'est pas le rang qui me charme, vous le savez puis que je vous ai aimé lors que la fortune bizarre vous faisoit éprouver ses plus cruelles disgraces, mon cœur vous préféroit alors à des Princes qui briguoient à l'envi mon choix: mais vous ne m'avez jamais aimée, ingrat, & vous m'aprenez encore que vous ne pouvez jamais m'aimer. Quoi! je pourai voir une superbe Rivale occuper un Trône que je devrois remplir, jouïr paisiblement d'un cœur que je préférois à tous ces biens? Non, je

je ne ferai point témoin de son triomphe, c'en est fait, mon amour tant de fois outragé se convertit en haine, j'irai par tout te faire des ennemis, ingrat, j'irai soulever tes Peuples, & je serai la conquête de quiconque aura assez de courage pour t'arracher une vie que tu ne veux point passer avec moi.

A ces mots elle sortit de la chambre où elle étoit, & alla s'enfermer dans son cabinet. Demetrius commanda qu'elle fut traitée avec tout le respect que l'on devoit à son mérite, & à sa qualité, il lui ôta les Gardes qu'on lui avoit donnez, & sortit pour aller achever de calmer les troubles que la Guerre avoit causez.

* Cependant le Duc de Zuski ne voyoit son triomphe qu'avec une douleur qu'on ne peut exprimer, il aimoit toujours la Prin- R 2 cesse

* Margeret, Bareze, Mem. de Thou.

ceſſe de Siberie, & les mépris qu'elle avoit eus pour lui n'avoient fait que l'enflammer davantage, il voyoit avec un chagrin ſenſible que tous les outrages que le Czar lui faiſoit pouvoient le bannir de ſon cœur & cette connoiſſance augmentoit encore la haine naturelle qu'il avoit pour ce Prince: mais il ſavoit avec ſoin lui déguiſer ſes ſentimens pour ne lui point devenir ſuſpect, il avoit été le premier à céder en aparence à ſa fortune, pendant que ſous main il irritoit les Peuples contre lui, & tâchoit de leur inſpirer adroitement de la haine & de la défiance; l'ambition le tourmentoit autant que l'amour, il dévoroit dans ſon cœur le Trône que ſon Rival occupoit: mais comme il prévoyoit qu'il auroit peine à ſatisfaire la premiére paſſion, il donnoit tous ſes ſoins à l'amour.

Quoi

Quoi qu'il eût la liberté de voir à chaque instant la Princesse de Siberie, il ne la voyoit qu'aux momens où il ne pouvoit être remarqué, il aprit la visite que le Czar lui avoit renduë, & la maniére dont il étoit sorti d'avec elle, il en conçut quelque espérance, & crut enfin que rebutée de tant de mépris, elle écouteroit avec plus de douceur l'aveu des sentimens qu'il avoit pour elle, il voulut profiter de cette occasion & lui parler pendant qu'elle étoit irritée contre le Czar, il se rendit dans son appartement.

La Princesse alla au devant de lui, & le regardant avec ces yeux dont il avoit tant de peine à soutenir les regards, Duc de Zuski, lui dit-elle, m'aimez-vous? En pouvez-vous douter, Madame, lui dit-il, après toutes les marques que je vous en ai données? Hé bien, reprit-elle, si vous m'ai-

m'aimez, il faut aller poignarder le Czar, & qu'il ſache en mourant que c'eſt à mon couroux que vous l'immolez, ma main ſera votre récompenſe. Il frémit à ces mots qui lui faiſoient ſi bien connoître la violence de l'amour qu'elle avoit pour ſon Rival. Toujours Demetrius, Madame, lui dit-il, toûjours ce Prince vous occupe, vous voulez ſa perte, qu'il eſt heureux, & que j'ai lieu de lui porter envie! Non, répondit-elle, ne ſouhaitez pas d'être en ſa place, je vous haïrois trop. Vous m'en aimeriez davantage, repliqua-t'il, vous me trompez, Madame, & vous vous trompez vous-même, tant de haine ne peut pas être ſans beaucoup d'amour, & ſi je vous obéïſſois, je ſerois pour vous un objet d'éxécration; comment oſerois-je me préſenter à vos yeux teint du ſang d'un Prince que vous aimez avec tant d'ardeur? que de pleurs je verrois

cou-

couler! que de reproches j'aurois à essuyer! je vous sers, Madame en ne voulant pas vous servir.

Duc de Zuski, lui dit-elle enflammée de courroux, j'entrevois votre lâcheté sous ces prétextes spécieux; vous n'oseriez entreprendre de me vanger, sortez de ma présence, & ne me parlez jamais d'un amour qui me fut toûjours odieux, un autre aura la récompense que vous n'oseriez mériter. He bien, Madame, s'écria-t-il, transporté de fureur, vous serez obéïe, mais si votre cœur en murmure, plaignez-vous sans m'accuser.

* Il sortit en achevant ces mots, & alla s'assurer de tous ses amis & les engager dans une conspiration contre Demetrius; & pour pouvoir plus facilement s'aprocher de sa personne il gagna un Diak ou Sécrétaire qui

* Margeret, Bareze, Jansonius.

lui promit de l'introduire dans un cabinet où il se retiroit souvent pour écrire à la Princesse de Sandomir, & aux amis qu'il avoit en Pologne.

Cependant la Princesse de Siberie ne vit pas plûtôt la conspiration formée contre Demetrius qu'elle songea à la dissiper; elle frémit du danger auquel elle avoit pu l'exposer, & voulut à quelque prix que ce fût l'en garantir; le souvenir du service qu'il lui avoit autrefois rendu, vint se presenter à son esprit, sa vertu que le dépit de se voir méprisée, avoit prévenuë, fit entendre ses conseils, elle ne put consentir à vanger un crime par un autre, & retenant d'une main les coups qu'elle avoit aprêtez de l'autre, elle ne pouvoit trouver que son propre cœur à punir, l'amour qu'elle avoit cru éteint se ralluma & se fit sentir avec plus de violence. Quoi, disoit elle à Velika

qui

qui ne l'avoit point abandonnée dans ses malheurs, il périroit, ce Prince si charmant, si généreux ! ce Prince que tous les hazards de la Guerre ont respecté, succomberoit sous les coups d'une main sacrilége ! je le verrois expirer à mes yeux ! Non, non, cher Prince, vous ne mourrez pas, j'aime mieux vous voir entre les bras de ma rivale qu'entre les bras de la mort; vous vivrez pour une autre : mais enfin vous vivrez, & j'aurai toujours le plaisir de vous voir, & la satisfaction de vous avoir sauvé la vie... Mais, reprenoit-elle un moment après, ce Prince pour qui je m'intéresse, est un ingrat que mon amour & ma constance n'ont jamais pu toucher, il me méprise, il est sensible pour une autre. Quoi faut-il que je sois réduite à la cruelle nécessité, ou de voir périr ce que j'aime, ou de le sauver pour une Rivale orgueilleuse qui s'a-

plaudit du triomphe qu'elle obtient? ah! qu'il périsse plutôt.... Mais que dis-je? où m'emporte ma fureur? jusques à présent, je n'ai été que malheureuse, deviendrai-je criminelle? Non, desir de vangeance, sors de mon cœur, je ne puis me vanger que ce ne soit sur ce que j'aime plus que moi-même; quoi qu'il me méprise, ne cessons point de l'aimer, & montrons-lui par ma constance, ce qu'il perd à n'y répondre pas.

Un reste d'espérance qui vint s'emparer de son cœur la fit arrêter à cette pensée, elle résolut de sauver le Czar, & lui fit donner avis de la conspiration, sans cependant en nommer les Chefs.

Il étoit avec Basmannof qui tenoit auprès de lui le rang de Favori, lors qu'un homme inconnu l'instruisit de ce qui se tramoit contre lui, & disparut avant qu'il pût lui faire des questions, il frémit du danger qu'il avoit cou-

ru,

ru, & fit aussi-tôt arrêter le malheureux Sécrétaire qui l'avoit trahi, on l'apliqua à la torture : * mais il endura tous les tourmens qu'on lui fit souffrir avec une fermeté qui auroit pu faire douter de son crime, si l'on n'en avoit pas eu des preuves assurées, & jamais il ne voulut rien avouer.

Cependant comme il y avoit de grands soupçons sur le Duc de Zuski, tout le Conseil fut d'avis qu'on devoit toujours s'en assurer, on le fit arrêter, & il se deffendit si mal, qu'on ne put douter qu'il ne fût coupable, de sorte qu'il fut condamné à perdre la tête sur un échaffaut.

Déja les instrumens de son suplice étoient dressez dans la grande Place devant le Château, & le Duc alloit subir l'Arrêt

* Margeret, Jansonius, Baresc, Mém. de Thou.

que l'on avoit prononcé contre lui; mais le Czar ne voulant pas ensanglanter les commencemens de son régne par la mort d'un des plus grands Seigneurs de son Empire, adoucit sa peine & la convertit en un bannissement perpétuel, & même il lui pardonna entiérement à la priére de l'Impératrice sa Mére qui daigna s'intéresser pour lui : mais cette douceur & cette bonté ne purent desarmer le couroux de ce farouche Ennemi.

Le Czar voulant s'assurer de la fidélité des Grands par les nœuds les plus forts, fit épouser une Parente de l'Impératrice sa Mére au Général Mistislofski, & donna au Duc Galitchein & à Houdun deux jeunes Princesses qui étoient à la Cour & que l'Impératrice avoit amenées avec elle.

On ne parla plus que de plaisirs, que de fêtes; il fit goûter

aux

aux Peuples la douceur de vivre sous un Prince clément & modéré. Tout ce qu'on pouvoit lui reprocher c'étoit de se rendre trop libre & trop familier avec des Peuples accoutumez à ne regarder ses Maîtres qu'en tremblant; & à n'oser parler devant eux sans un commandement exprès; car au reste on peut dire que jamais Prince ne sut mieux soutenir la grandeur & la majesté de son rang.

Il étoit dans une impatience extrême de ne point recevoir de nouvelles de la Princesse de Sandomir, & ne savoit que penser d'un si long silence, lors qu'il apprit qu'elle étoit sur les frontieres de la Moscovie avec le Palatin son Pére, le Prince son Frére, le Vaivode Visnovetski, son Epouse, & un Ambassadeur que le Roi de Pologne lui envoyoit, avec un grand

nombre de jeunes Seigneurs de la Cour.

Cette heureuse nouvelle excita dans son cœur des transports qu'il n'avoit jamais éprouvez ; il fit promptement assembler toute la Noblesse de l'Empire, & alla lui-même au devant de cette Princesse avec un équipage digne d'un des plus grands Rois de la terre. Quels transports il fit éclatter à sa vûë ! sa beauté étoit si fort augmentée, qu'il en fut éblouï ; il eut peine à soutenir dans cette occasion la majesté de son rang, & la presence de tant de Seigneurs ne put presque l'empêcher de s'aller jetter à ses genoux : mais ses yeux animez d'un feu plus vif lui firent assez connoître l'excès de son amour, & la violence qu'il étoit obligé de se faire pour n'en pas donner des marques publiques.

Il reçut le Palatin, le Prince son Fils & tous les Seigneurs Polonois

lonois qu'il avoit connus avec les plus grandes marques d'amitié; il remercià le Vaivode Visnovetski du secours qu'il lui avoit envoyé, dans des termes qui faisoient voir combien il étoit reconnoissant; il fut charmé de revoir aussi la Princesse son Epouse, & il l'assura par ses regards & par ses discours qu'il avoit toujours pour elle une estime sincére & une amitié très tendre; il s'informa encore du Prince Uladislas & de la Princesse Auguienska, & il aprit avec un plaisir extrême que le Prince Sapicha étoit au comble de ses vœux, & qu'il devoit épouser cette Princesse après qu'il auroit été témoin du bonheur de la Princesse sa Sœur.

Ensuite, toute cette auguste Troupe prit le chemin de Moscou. * On fit à la Princesse de Sandomir une Entrée la plus magnifique que l'on eut jamais

vûë

* Margeret.

vûë en ce Païs ; toutes les maisons devant lesquelles elle devoit passer étoient couvertes d'une écarlatte enrichie d'or & d'argent, & toutes les ruës pavées d'un drap d'or de Perse.

* La Princesse étoit dans un Carosse dont le bois étoit couvert de lames d'or, & les clouds du même métail, traîné par dix chevaux plus blancs que la neige & marquetez de petites taches noires comme des tigres & des leopards, & qui se ressembloient si parfaitement, qu'on ne pouvoit rien admirer dans l'un que tous les autres ne possédassent de même, elle étoit précédée de trois Compagnies de Heydouques pour sa garde, & suivie de quatre Compagnies Polonoises à cheval, & d'un grand nombre de jeunes Seigneurs dont la bonne mine & l'équipage superbe attiroient tous les regards ; elle alla

* S. Lazare, Hist. tragiq.

alla dans cet ordre au Couvent de l'Impératrice où elle demeura jusques au lendemain qu'on devoit la conduire au Palais Impérial.

Le Czar impatient de la voir & de l'entretenir, se deffit bientôt des Seigneurs qui l'avoient accompagné, & alla au Couvent où elle étoit; il se jetta d'abord à ses genoux, transporté d'une joye que tout son cœur pouvoit à peine contenir, il poussa des soupirs, & garda quelque tems le silence, ne pouvant trouver de termes assez forts pour exprimer toutes les pensées qui venoient en foule se présenter à son esprit: mais, que cet entretien muet, que les regards & les soupirs forment seuls, ont de charmes pour deux cœurs bien enflammez ! & que l'on est éloquent lors que l'on n'a pas la force de se rien dire! Enfin la regardant avec des yeux où la joye éclatoit de toutes parts au mi-

milieu de la tendresse & de la langueur dont ils étoient remplis, je vous revois, ma Princesse, lui dit-il, après une si longue absence, ce plaisir me dédomage de toutes les peines que j'ai souffertes: mais pendant que je poussois sans cesse des soupirs, que je n'étois occupé que de votre aimable idée, que faisoit votre cœur?

Il ne pensoit qu'à vous, Seigneur, lui répondit-elle; sans cesse agité de crainte pour vos jours, allarmé des dangers auxquels vous étiez exposé, quelquefois flaté d'une douce espérance, que lui faisoient concevoir vos heureux succès, & toujours animé de l'amour le plus tendre, & le plus ardent, il vous rendoit tous les vœux que vous formiez, il partageoit toutes les peines que vous enduriez, & je sens bien qu'il n'est que trop sensible aux plaisirs que vous goutez à present.

L'Impératrice témoin des transports qu'ils faisoient paroître, étoit charmée de cet amour réciproque auquel ils s'abandonnoient. Dans le peu de tems qu'elle avoit eu pour entretenir la Princesse, elle avoit trouvé en elle tant de sagesse, de douceur, & d'esprit, qu'elle la croyoit digne du Trône qu'elle alloit occuper.

La Princesse Visnovetski que l'absence & la raison avoient entiérement guérie de l'amour qu'elle avoit eu pour Demetrius, vit avec un plaisir extrême la tendresse des sentimens qu'il avoit pour la Princesse sa Sœur, & lui donna mille marques d'une amitié sincére & d'une estime parfaite.

Après qu'il eut encore entretenu quelque tems la Princesse, il sortit pour satisfaire à l'impatience extrême qu'il avoit de la voir bien-tôt Impératrice; il donna tous les ordres nécessaires pour la faire Couronner, & ses Officiers

ciers qui vouloient lui plaire, firent tant de diligence, que tout fut prêt pour le lendemain.

La Princeſſe de Siberie aprit cette nouvelle avec un deſeſpoir qu'on ne peut exprimer, l'eſpérance qu'elle n'avoit pu s'empêcher de conſerver encore au fond de ſon cœur, en ſortit enfin pour jamais, l'arrivée de la Princeſſe de Sandomir étoit un éternel obſtacle au bonheur dont elle s'étoit flatée, Demetrius alloit la couronner, & l'impatience où elle le voyoit de poſſéder cette heureuſe Rivale augmentoit encore ſa colére, & la mettoit en un point où elle ne ſe connoiſſoit plus elle-même. Ses larmes ne couloient plus comme autrefois avec abondance, la rage & le deſeſpoir ſembloient en avoir tari la ſource, à peine laiſſoit-elle échaper quelques ſoupirs, une pâleur mortelle étoit répanduë ſur ſon viſage, on y voyoit une

une espéce de tranquilité sombre qui n'anonçoit rien que de funeste, ses yeux étoient rouges, enflammez, & ses regards avoient je ne sai quoi de triste, & de farouche; elle erroit dans tout le Palais sans suivre aucun chemin, & sans savoir où elle alloit, ce n'étoit plus cette Princesse autrefois si sage, si vertueuse que l'ombre du crime le plus leger étoit capable de faire trembler, ce n'étoit plus cette Amante tendre, timide & attentive à conserver les jours de son Amant, tous ses desseins se bornoient à en trancher le cours. Qu'il meure, disoit-elle à Velika, puis qu'il ne veut pas vivre pour moi, je dois ce sacrifice à mon amour outragé, je dois laver ses mépris dans son sang, tout me presse de me vanger; quand le Ciel en couroux devroit m'accabler des malheurs les plus grands, rien ne peut le dérober à ma fureur, le crime n'a plus rien

rien qui m'épouvante, quand il eſt pour nous un choix dont nous ne pouvons nous diſpenſer, c'eſt le Ciel qui nous force à le commettre, qui doit en être reſponſable.

Depuis qu'elle avoit engagé le Duc de Zuski dans la premiére conſpiration contre le Czar, elle le voyoit preſque à tous momens en ſecret, elle lui tenoit compte d'avoir expoſé ſa vie pour la ſervir, elle l'écoutoit plus favorablement, & lui faiſoit même eſpérer qu'un jour elle pourroit répondre à ſon amour, & par cette promeſſe, elle le mettoit en état de tout entreprendre pour la ſatisfaire; ce fut de lui dont elle voulut encore ſe ſervir pour éxercer ſa vangeance; elle avoit remarqué que la bonté que Demetrius avoit euë pour lui, n'avoit fait que l'irriter encore, loin de le prévenir en ſa faveur; elle lui propoſa le deſſein qu'elle avoit con-

conçu, & le pria de ne rien négliger pour le faire réüssir, il fut quelque tems à vouloir s'en deffendre; la crainte d'être encore une fois découvert, & de n'obtenir aucun pardon, le souvenir des bontez que le Czar avoit euës pour lui, mille autres raisons se présentérent en foule à son esprit & voulurent le détourner du dessein de servir la passion furieuse de cette Princesse: mais elle sut apeller au secours de ses charmes & de l'amour qu'ils avoient inspiré, une passion plus puissante, qui est l'ambition, elle lui fit envisager qu'il pouroit espérer d'occuper le Trône dont il priveroit son Rival, & d'être doublement heureux du côté de l'amour, & de la fortune, en possédant avec un grand Empire une Princesse dont il étoit amoureux.

Cette derniére raison acheva de le déterminer; elle lui ferma les yeux sur les dangers qu'il

alloit courir, & le fit résoudre à tout entreprendre pour réüssir dans ce projet. Lors que l'amour & l'ambition se sont emparez d'un cœur, & qu'ils y régnent souverainement, la vertu ne s'opose que foiblement à ce qu'ils éxigent, & souvent même elle est obligée en esclave de servir ces passions qui savent s'en rendre maîtresses, & lui persuadent tout ce qu'elles veulent.

Le Duc résolut de prendre des mesures si justes, & de les éxécuter avec tant de prudence & de sagesse, que la victime ne pût échaper aux coups qu'il lui préparoit, * Il gagna le Patriarche & l'irrita contre le Czar, en lui persuadant qu'il vouloit introduire la Religion Romaine en Moscovie; il s'assura du Peuple en lui insinuant adroitement qu'on vouloit le livrer aux Polonois

* Margeret, Mém. de Mr. de Thou, Olearius, Bareze, Jansonius.

lonois ses plus mortels ennemis, & les Grands, flattez d'un changement dans lequel ils esperoient trouver beaucoup d'avantages, entrerent facilement dans ses desseins, & lui promirent tout ce qu'il voulut pour les executer. Ce fut dans cette occasion qu'il fit éclatter une prudence consommée, une politique rafinée, en faisant entrer dans les mêmes vûës des esprits si differens; il encourageoit les uns par des promesses, entraînoit les autres par des menaces, on ne peut commettre un aussi grand crime, sans avoir beaucoup de vertu; s'il avoit agi contre un tiran, il auroit acquis une gloire immortelle; enfin il sut prendre en peu de tems des mesures si justes, & former un parti si puissant qu'il se flatta d'un heureux succès.

Le Czar qui ne savoit rien de la conjuration qui se formoit

contre ſes jours, étoit uniquement occupé du ſoin d'avancer le bonheur qu'il eſperoit trouver dans la poſſeſſion de la Princeſſe qu'il aimoit.

Après avoir tout fait preparer pour la ceremonie du Couronnement, il alla la prendre au Couvent où elle étoit avec l'Imperatrice, ſuivi de tous les Officiers de l'Empire: Enſuite la Princeſſe alla à l'Egliſe de Notre-Dame, ſoutenuë ſous le bras droit par l'Ambaſſadeur du Roy de Pologne, & ſous le gauche par l'épouſe de Miſtisloſtski; l'éclat de ſa beauté, la majeſté de ſon air & la magnificence de ſes habits, attirerent tous les regards du peuple, & bien loin de le prevenir en faveur du Czar qui leur donnoit une Princeſſe auſſi digne de leur commander, par un effet contraire, ne firent que l'irriter davantage & l'engager à ſecouer un

un joug qu'il avoit d'abord trouvé si doux.

Elle arriva dans cet ordre à l'Eglise où le Patriarche l'attendoit avec tout le Clergé, après les prieres & les ceremonies accoutumées, il tira hors du trésor la Couronne, le Sceptre & la Pomme d'or, marques glorieuses du souverain pouvoir, & les lui donna; ensuite elle sortit de cette Eglise pour aller à l'Archangel, conduite par le Czar qui la menoit par la main, & par le Duc de Zuski qui la soutenoit sous le bras gauche, & qui fit jetter par tout une grande quantité de pieces d'or que le Czar avoit fait battre exprès pour engager le peuple à partager sa joye: de l'Archangel on la conduisit au Palais où le reste du jour se passa en festin & en plaisirs.

Le Czar goûtoit à longs traits la douceur de voir la Princesse

qu'il aimoit avec tant de violence ; le bonheur dont il joüissoit excitoit en lui mille transports, & cette Princesse y repondoit, avec une ardeur qui les augmentoit encore. Enfin il voulut avancer les momens de ce bonheur & s'unir pour jamais au sort de cette aimable Princesse : il fit faire le lendemain la ceremonie des Nopces avec une magnificence encore plus grande que celle du Couronnement.

Jamais hymen éclairé du flambeau de l'amour, & fait sous l'auspice le plus heureux, n'avoit promis une plus longue suite de plaisirs & de prosperitez ; mais l'amoureux Demetrius ne joüit pas long-tems d'un bonheur qu'il avoit acheté au prix de tant de peines & de traverses.

La Princesse de Siberie voyant qu'elle n'avoit plus rien à esperer, s'abandonna aux transports de sa rage & de sa fureur

elle ;

elle pressa le Duc de Zuski de la venger, elle fut elle même animer tous les conjurez, & par la disposition où elle les vit, elle se promit un succès conforme à son attente.

Cependant sur le point de voir ses desseins executez, un retour de vertu lui fit envisager toute l'horreur de son crime; elle eut honte d'avoir pu se porter à tant d'excez, & l'amour qu'elle avoit cru bannir pour jamais de son cœur, se faisant sentir avec plus de violence, elle fremit du danger auquel elle avoit elle-même exposé son amant, & quoiqu'il l'eût abandonnée pour une autre, elle ne put se resoudre à le laisser périr, elle écrivit un billet pour l'avertir de la conjuration, & le fit rendre au Palatin de Sandomir par un homme inconnu qui disparut aussi-tôt.

Le Palatin surpris & troublé

ouvrit cette lettre avec precipitation, & y lut ces mots.

ON conspire encore contre le Czar, presque tout l'Etat a juré sa perte, & l'on ne peut prendre des mesures trop justes pour prévenir le malheur qui le menace; veillez Seigneur, sur ses jours; mais on craint bien que vous ne soyez surpris: aux grands maux il faut apporter de grands remedes, n'épargnez pas le sang, on n'en peut trop repandre pour sauver celui du Czar.

Le Palatin effraïé de cet avis courut aussi-tôt le communiquer à Demetrius, & le conjura de détourner l'orage qui s'amassoit contre lui; sa nouvelle épouse fondante en pleurs le pressa de ne rien negliger pour défendre ses jours de la fureur de ses ennemis, mais elle ne put faire passer ses craintes jusques dans son.

son cœur ; il fit tout ce qu'il put pour la rassurer, & ne songea pas même à faire redoubler sa garde, tant son ame intrépide étoit aguerrie contre les dangers, & rejettoit les soupçons qu'on vouloit lui faire concevoir.

* Cependant le Duc de Zuski craignant qu'un plus long retardement ne le fît découvrir, anima ses conjurez à le suivre & les avertit de se tenir prêts pour le lendemain ; & dans la crainte qu'il eut que quelque terreur panique ne s'emparât de leurs cœurs & ne les fît changer de sentiment, il ne voulut point les abandonner, & passa la nuit entiere à les encourager & à les entretenir dans les dispositions où il avoit sû les mettre.

Demetrius reçut encore plusieurs avis de la conjuration que

* Olearius, Margeret.

l'on avoit formée contre lui, mais il les méprisa toujours: en vain le Duc Galitchein & Basmannof le conjurerent les larmes aux yeux de prendre plus de soin de ses jours, ils ne purent rien gagner sur son esprit. Lors que le ciel a marqué le moment fatal qui doit borner le cours de notre vie, il nous est impossible de la prolonger; il nous ôte la prudence, il nous aveugle, & nous fait endormir dans une vaine assurance qui nous livre aux coups qu'il est prêt à nous porter; ou si nous voulons prendre quelquefois des mesures pour éviter le malheur qui nous menace, nous ne faisons que le hâter & nous y succombons plutôt.

* Enfin sur les six heures du matin le Duc de Zuski à la tête des conjurez força la garde qui veilloit aux portes du Palais, & monta droit à l'appartement du Czar:

* Matines de Moscou.

Czar: En paſſant dans une galerie il apperçut Baſmannof qui rêvoit triſtement appuïé ſur une baluſtrade, comme s'il avoit eu quelque preſſentiment du malheur qui lui devoit arriver; il fut la premiere victime que le Duc voulut immoler à ſa fureur.

* Demetrius éveillé par ce bruit ſe leva promptement, & demanda à un garde ce qui le cauſoit; ce perfide qui étoit lui-même un des conjurez lui répondit que l'on crioit au feu. *Tu mens*, lui repliqua Demetrius, *le bruit eſt trop grand pour ne crier qu'au feu, donne-moi mon épée :* mais ce genereux Prince fut ſi lâchement trahi, qu'il ne put trouver aucune arme dans ſa chambre; de ſorte que voyant que l'on alloit enfoncer ſa porte & qu'il ne pouvoit eſperer de conſerver ſa vie, il ſe retira dans une autre cham-

* Margeret.

bre, où étant encore forcé, il se jetta par une fenêtre & se releva par le secours d'un soldat Allemand qui touché de compassion de voir un si grand Prince en un état si triste, le conduisit dans une maison écartée où il le cacha: mais le Duc de Zuski avoit pris des mesures trop justes pour manquer sa victime; toute la Ville étoit dans ses interêts, il fut bientôt averti de la retraite que le Czar avoit choisie & alla lui-même l'y forcer. Enfin Demetrius voyant qu'il ne pouvoit plus échaper à la mort que l'amour seul qu'il avoit pour la Princesse lui avoit fait chercher tant de moyens d'éviter, s'avança hardiment au devant du Duc; je ne vous demande point, lui dit-il, que vous me conserviez la vie, je ne vous prie que pour celle de ma Princesse: mais au lieu de lui répondre, ce cruel lui tira

un

un coup de pistolet dans la tête & l'étendit mort à ses pieds.

C'est ainsi que périt ce genereux Prince à l'âge de vingt-cinq ans, dans le tems que les grandes qualitez qu'il possedoit sembloient l'assurer du sort le plus heureux en gouvernant sagement les peuples qu'il avoit soumis.

La fureur des conjurez ne se rallentit point par sa mort, ils éxercérent sur son corps les plus grandes barbaries ; ils lui attachérent une corde au col & le traînérent en cet état par toutes les ruës jusqu'au Couvent où étoit l'Imperatrice sa Mere ; en suite ils le traînerent dans une place publique, où ils l'étendirent sur une table, & le laisférent trois jours exposé aux insultes de la populace mutinée.

Plus de quinze cent Polonois furent immolez ; les conjurez pardonnérent à peine à l'épouse

de Demetrius ; mais enfin touchez des malheurs d'une si belle Princesse, ils se contentérent de la retenir prisonniere avec toute sa famille & l'Ambassadeur du Roy de Pologne.

On ne peut exprimer quelle fut sa douleur lorsqu'elle apprit le traitement cruel qu'ils avoient fait à son cher Demetrius, elle voulut mille fois renoncer à la vie, & tout le pouvoir que le Palatin son pere avoit sur elle, suffit à peine pour l'empêcher d'y attenter elle-même.

L'Imperatrice mere de Demetrius ne put survivre à la mort d'un fils si cher. Aprés avoir langui quelques jours dans des douleurs insupportables, un trepas salutaire vint finir sa peine & son affliction.

Mais la Princesse de Siberie ne put apprendre tous les malheurs qu'elle avoit causez sans se livrer au plus mortel desespoir.

Velika

Velika tachoit par ses discours de la consoler : mais ses efforts furent inutils. Quoi, lui disoit cette Princesse, il est mort, ce Prince si charmant, c'est moi qui viens de le priver du jour, & tu veux que je vive ? Ah barbare Princesse, quel est mon crime ! il ne m'aimoit pas il est vrai ; mais est-on maître de son cœur ? & ce que je sens moi-même, ne me l'apprend-t'il pas assez ? Ai-je dû le punir parce qu'un penchant trop fort l'entraînoit vers une autre ? Helas ! je sçavois qu'il ne pouvoit m'aimer, que n'ai-je fait tous mes efforts pour me vaincre moi-même ? Malheureuse ! c'est moi qui viens de soulever son peuple contre lui, c'est moi qui viens de retrancher sa vie infortunée. Ah ! cher Prince, n'ai-je eu de l'amour que pour t'assassiner ? mais tu ne mourras pas seul, je veux te vanger sur moi-même, & la mort va bien-

tôt réünir deux cœurs qui n'ont jamais pu s'accorder.

A ces mots, elle prit d'un poison très violent qu'elle portoit toujours avec elle, elle en sentit bien-tôt les atteintes, elle tomba dans des convulsions terribles, elle apelloit Demetrius, & lui demandoit pardon ; tantôt elle l'accusoit, tantôt elle s'accusoit elle-même, enfin elle touchoit à son heure derniere.

Cependant le Duc de Zuski que l'amour n'agitoit pas moins vivement que l'ambition, aprés avoir appaisé le tumulte que la mort du Czar, avoit causé, se flattoit de recevoir la récompense qu'on lui avoit promise. Il vint rendre compte à la Princesse de la maniere dont il avoit sçû la vanger, il la vit languissante, abbatuë, le visage effacé, les yeux tournez & la bouche écumante, quel spectacle pour un Amant ! Que vois-je ma Prin-
cesse,

ceſſe, s'écria-t-il, je triomphe, & vous mourez?

A cette voix elle ouvrit foiblement les yeux, & voyant le Duc à ſes genoux empreſſé à la ſecourir: Barbare lui dit-elle, d'une voix entre-coupée de mille ſoupirs, oſes-tu te preſenter encore à mes yeux? Lâche aſſaſſin d'un heros que j'adore, tu viens me vanter ta victoire, regarde le prix que tu dois en recevoir. Elle ne put achever le diſcours qu'elle avoit commencé, le poiſon qui avoit pénetré juſqu'au cœur, la conſuma bien-tôt, elle prononça encore quelques paroles mal articulées, & enſuite elle expira.

Le Duc outré de douleur ſe mit en devoir de la ſuivre, il tira ſon Epée & voulut s'en percer, mais Velika quoi qu'accablée du poids de ſa douleur, eut encore la force de l'en empêcher; toute ſa fureur ſe tourna contre ſon en-

ennemi sur qui il voulut encore éxercer sa rage & se vanger de la mort de sa Princesse.

* Le peuple, après avoir assouvi sa fureur sur le cadavre de Demetrius, l'avoit enfin enterré dans un grand chemin, il le fit deterrer, le fit bruler, & reduire en cendres qu'il jetta au vent.

Après que sa douleur fut un peu calmée, il songea à satisfaire son ambition, il convoqua les Etats de l'Empire, & se fit proclamer Czar, ensuite il fit conduire l'Imperatrice veuve de Demetrius, au Château d'Uglits où il la fit enfermer avec toute sa famille, & garder avec la derniere séverité.

Mais cette Princesse infortunée n'étoit plus sensible à tout ce qui pouvoit lui arriver; la perte qu'elle avoit faite, lui rendoit la vie insupportable; elle vouloit absolument y renoncer, les prie-

res

* Olearius, Margeret.

res de la Princesse Visnovetski que son malheur touchoit aussi vivement qu'elle-même, l'authorité du Palatin son pere, l'amitié qu'elle avoit pour le Prince Sapicha, rien ne pouvoit la persuader de vivre.

Le Palatin lui disoit à tous momens, que si elle aimoit Demetrius, elle devoit conserver le gage qu'il lui laissoit de sa tendresse, & qu'étant grosse de ce Prince, c'étoit le faire mourir une seconde fois que de ne pas avoir soin de ce qui restoit de lui; ces raisons eurent plus de force sur son esprit, & la firent resoudre à souffrir les services qu'on lui rendit; enfin elle acoucha d'un fils qu'elle trouva moyen de sauver par le secours d'un Cosaque de sa garde que ses malheurs avoient touché, & accablée du poids de sa douleur & de la mort funeste de son cher Demetrius; elle finit le cours

de ſa vie infortunée avec une conſtance qu'on ne peut trop admirer.

Cette nouvelle ſe repandit bientôt à Moſcou, le Czar en fut frappé comme d'un coup de foudre, elle lui rappella le ſouvenir de tous ſes crimes qu'il s'efforçoit de bannir de ſon eſprit, & la vertu qu'il avoit ſi long-tems négligée venant l'éclairer & le faiſant réfléchir ſur ſa conduite paſſée & ſur les malheurs qu'il avoit cauſez, il eut tant d'horreur de lui-même, qu'il ne put ſe ſupporter ; il voulut cent fois renoncer à la vie, & croyant que la mort n'étoit pas un châtiment aſſez grand pour tous les crimes qu'il avoit commis; il quitta la Couronne Imperiale, & renonçant à la ſocieté des hommes dont il étoit indigne; il alla s'enfermer dans le fond d'un deſert, où il finit le reſte de ſes jours malheu-

reux,

reux, accablé de tristesse & rongé de remords & d'ennuis.

Les Moscovites élurent en sa place Federowitz le plus proche parent de Boris; ce Prince employa d'abord tous ses soins à calmer les desordres que la guerre & la mort de Demetrius avoient causez dans la Moscovie, & quelque tems après, il permit au Palatin de Sandomir & à toute sa famille de se retirer en Pologne, où ils emportérent toujours avec eux le regret mortel que leur causoit la perte d'un Prince & d'une Princesse dont les grandes qualitez meritoient un sort plus heureux que celui qu'ils avoient éprouvé.

Fin du quatriéme & dernier Livre.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier le livre qui a pour tître, *Le Czar Demetrius*, & j'ai cru que l'Impreſſion en ſeroit agréable au Public. Fait à Paris ce vingt-uniéme Avril mil ſept cens quatorze.

HOUDARD DE LA MOTTE.



CA.

CATALOGUE

Des Livres qui se trouvent à la Haye, chez

L. & H. van DOLE.

ABadie, Art de se connoître soi-même, 8. 2 voll.
— Verité de la Religion Chrêtienne, avec le Traité de la Divinité, 12. 3 voll.
Ablancourt, Apophtegmes ou bons mots des Anciens, 12.
— Annales de Tacite, 8. 2 voll.
— Commentaires de Cæsar, 12.
— Dialogue de Lucien, 8. 2 voll.
Abregé de l'Histoire de France, par Mezeray, 4. 3 voll. à Paris.
— le même Livre, 12. 7 voll. Amst.
— de l'Histoire d'Espagne, 12.
— de l'Histoire de Portugal, sous Don Pedro II. 12.
Actes Ecclesiastiques de tous les Synodes Nationaux des Eglises Reformées de France, 4. 2 voll.
— des Negotiations de Paix de Nimegue, 12. 5 voll.

Actes des Negotiations de Paix de Ryswick, 12. 5 voll.
— des Negotiations de Paix de Utrecht, 12. 6. voll.
Agrippa de l'Excellence du Sexe des Femmes, 12.
L'Almanach des Jesuites, 8.
Amelot Annales de Tacite, 12. 4 voll.
— Histoire du Concile de Trente 4.
L'Ambassadeur & ses Fonctions, par Wicquefort, 4.
L'Aminte du Tasse Pastorale Fr. & Ital. 12. fig.
Annales Ecclesiastiques de Baronius, 12. 12 voll.
— de la Cour & de Paris, 12. 2 voll.
— Galantes de Me. de Villedieu 12.
Apologie des grands Hommes soupçonnez de Magie, par G. Naudé, 8.
Apologie de Tertullien, traduite par Giry, 8.
Apulée de l'Esprit Familier de Socrate, 12.
Architecture de Vitruve par Perrault folio, derniere Edition, à Paris.
— de Vignole avec les Notes de Daviler, 4. 2 voll.
Arrianus, de Expeditione Alexandri Magni,

Magni, cum N. J. Gronovii Gr. Lat. folio.

L'Art de bien parler François par de la Touche, 12. 2 voll. seconde Edit.

— de jetter les Bombes, par Blondel, 12.

— de tourner en perfection, par Pluvier avec fig. folio.

Atlas Historique ou nouvelle Introduction à l'Histoire, à la Chronologie & à la Geographie, avec les Cartes, par Mr. de Gueudeville folio, 4 voll.

Augustæ Sabaudiæ Domus Arbor Gentilitia Ant. F. M. Ferero a Labriano, folio fig. Aug. Taurinorum.

B.

Batavia Illustrata, ofte Hollandsche Chronijck, door S. van Leeuwen folio 2 deelen.

Bellegarde diverses Oeuvres, 12.

Bible de Martin folio 2 voll. Amst:

— avec des Notes à côté, 4. Amst.

— Idem sans Notes, 4.

— Edition Vulgate 4. 3 voll. Bruxelles.

— de Sacy Franc. Lat. 39. voll. 12

— le même le François seul, 12. 8. v.

Bibliotheque Universelle, 12. 25. v.

Bibliotheque Choisie 12 27. voll.
— Ancienne & Moderne, 12. 3 voll. & suite.
— Critique du P. Simon 12. 4 voll.
— (Nouvelle) choisies du P. Simon, 12. 2 voll.
Bona (Card.) Principes & Regles de la vie Chrêtienne, 12.
— Voye pour aller à Dieu, 12.
Bons mots & Maximes des Orientaux, 12.
Bordelon Caracteres Naturels des Hommes, 12.
Bossuet Catechisme pour son Diocese de Meaux, 12.
— Explication de la Messe, 12.
— Discours sur l'Histoire Uniververselle, 12. 2 voll. Paris.
— Hist. des Variations de l'Eglise Protestante, 12. 2 voll.
Bonfredii Onomasticon Urbium Locorum Sacræ Scripturæ, folio.

C.

Cabinet de la Bibliotheque de Ste. Genevieve, folio avec fig. à Paris.
— Jesuitique, 8.
Commentaire Philosophique, par Bayle, 12. 2 voll.
Conseil d'un Homme de Qualité à sa Fille par le Comte Halifax, 12.

Con-

Confiderations Chrêtiennes, par Craſ-ſet, 12.4 vol.
Contes de Boccace, 8. 2 voll. fig.
— de la Fontaine, 8. 2 voll. fig.
— des Fées divers, 12.
— & Fables de le Noble, 8. fig.
— de la Reine Marguerite, 8. 2 voll. fig.
— de Mr. Pereyrs, 12. 2 voll.
— de Pogge Florentin, 12.
Critique de l'Hiſtoire des Chanoines, ou Apologie de l'état des Chanoines proprietaires, depuis les premiers Siécles de l'Egliſe, 8.
— du Vieux Teſtament, par le Pere Simon, 4.
— ou Examen des Prejugez de Mr. Jurieu contre l'Egliſe Romaine, par l'Abbé Richart, 4.
Curioſitez de la Nature & de l'Art, par Vallemont, 8. 2 voll. N. Ed.

D.

Dauſquii (Claudii) Ortographie Latine, folio Paris.
Delices de la Hollande contenant une Deſcription du Païs, des Meurs & des Coutumes des Habitans, avec un Abregé Hiſtorique depuis l'établiſſement de la Republique juſ-

jusques à présent, 12. 2 voll. avec figures.

Description de l'Archipel, par Dapper, folio avec fig.

— de Paris, 12. 3 voll. Paris.

Deschales Cursus Mathematicus, folio 4 voll.

Devoirs de la Vie Monastique, par l'Abbé de la Trappe, 4. 2 voll.

Dickenson Physica Vetus & Nova, 4. Londini 1702.

Dictionaire François & Anglois, par Boyer, 4. 2 voll.

— Englis and Frensch, par Miege, 8. 2 voll.

— François & Latin, & Latin François, par Danet, 4. 2 voll.

— Francese y Espagnolo, por Sobrino, 4. 2 voll.

— François & Italien, par Veneroni, 4. 2 voll. Paris.

— Italien & Flamand, par Giron, 4. 2 voll.

— François & Flamand, par Halma, 4. 2 voll.

— Geographique de Baudrand, folio 2 voll.

— Geographique de T. Corneille, folio, 3 voll.

— Historique de Morery, 4. voll. folio.

-- Idem

— Idem le Supplement, folio 2 vol. sous presse.
Differens Caractères des Femmes de ce Siécle, 12.
Discours sur le Gouvernement, par Algernon Sidney, 12. 3 voll. traduit de l'Anglois.
Dissertation sur la Prononciation de la Langue Françoise, par Mr. Huet 12.
Diversitez curieuses, 12. 7. voll.

E.

L'Egypte de Murtadi, 12.
Elemens de l'Histoire, par Vallemont, 12. 3 voll.
Entretiens d'Ariste & d'Eugene, 12.
L'Espion Turc dans les Cours des Princes Chrêtiens, 12. 6 voll.
Epistolæ Prestantiæ Virorum, Limborgi, folio.
Essais de Litterature pour la connoissances des Livres, 12. 2 voll.
Etat de la France derniere Edition, 12. 3 voll.
— du Royaume de Danemarck, 12
Examen de Soi-même, par Mr. Claude, 12.
— de la Theologie de Mr. Jurieu, par Mr. Saurin, 8. 2 voll.
Exilez de la Cour d'Auguste, par Me. de Villedieu, 12.

F.

Fabri (Tranquilli) Epistolæ, 4. Salmurii 1674.
Fables Choisies de la Fontaine, 8. 5 voll. fig.
— d'Esope avec la Morale de Baudouin, 12. fig.
Frederic de Sicile Nouvelle Historique, par Mr. Bremont, 12.

G.

Galanteries Angloises, 12.
Geographie de Robbe avec des Cartes, 12. 2 voll.
— d'Audiffret avec des Cartes, 4. 3 voll. Paris.
Geographia Sacra Caroli a Santo Paulo, folio.
— N. Sanson, idem Bonfredi Onomasticon Urbium Locorum Scripturæ, folio.
Gersoni (Joan) Opera omnia, folio 5 voll.
Gorlai Dactyliotheca cum Explicationibus J. Gronovii, 4. 2 voll. C. M. Lugd. Bat.
Grammaire Françoise & Angloise, par Mauger & Festeau, 8.
— Françoise, par R. Desmarais 12.

Guerres Civiles d'Angleterre, par le Comte de Clarendon, 12. 6 voll.

— d'Espagne, de Baviere & de Flandre, ou Memoire du Marquis D***. 12. 2 voll. fig.

— d'Italie ou Memoires du Comte D***. 12. 2 voll. avec fig.

H.

Harduini (Joan) Opera Selecta folio, Amstel 1709.

Hist. Civile ou Consulaire de la Ville de Lyon, par Menestrier, folio Lyon 1698 fig.

— de l'Empire, par Heyss. 12. 5 voll Paris.

— des Eglises Evangeliques de Piemont, folio fig

— d'Abelard & d'Eloise cinquiéme Edition, 12.

— de France, par Mezeray 3 voll. folio, Paris.

— de Henry IV. Roi de Castille 12.

— de la Ligue faite à Cambray contre la Republique de Venise, 12. 2 voll.

— de Thou, folio 3 voll. Paris.

— de l'Ordre de St. Benoît, 4. 2 voll.

Histoire de l'Origenisme, par Doucin, 12.

Hift. du Marêchal de Boucicaut, 12.
— de la Vie de Caffiodore, 12.
Hooft (P.G.) Hiftorie van Tacitus, folio.
— Mengelwerken, folio.
Hommes Illuftres qui ont paru en France, par Perault, 8. 2 voll.
Horti Medici Amftelodamenfis Rariorum Plantarum, Authore J. Commelino, folio 2 voll. fig.

I

Interêt (Nouveau) des Princes de l'Europe, 12.

K.

Kempis Commun, ou les quatre Livres de l'Imitation de J.C. 12.

L.

Le Blanc (Auguftini) Hiftoriæ Congregationum de Auxiliis, folio, Moguntiæ 1699
Lemos, Acta Omnia Congregationum, Difputationum & Controverfiæ de Auxiliis de divina gratia contra PP. ex Societ. Jefu, folio 1702.
Leffii (Leonardi) Opufcula Varia, folio 1651.
Lettres de Richelet, 12. 2 voll.

Lettres

Lettres d'une Religieuse Portugaise, 12. nouvelle Edition.

Les Loix Civiles dans leur ordre naturel, folio 2 voll. Paris 1713.

— le même Livre 4. 5 voll. Paris.

Limborgh (Philippi) Historia Inquisitionis, folio.

Luca (Franc.) Brugensis, Commentarium in Sacrosancta Quatuor J. C. Evangelia, folio 5 voll. Antwerp. 1712.

M.

Mabillon de Re Diplomatica cum Supplementum, folio Paris.

Mauriceau Maladies des Femmes grosses, & de celles qui sont accouchées, 4. 2 voll. à Paris.

Memoires de la Rochefoucault & de la Chastre, touchant la Minorité de Louïs XIV. 12.

Metamorphoses d'Ovide en Latin & en François de la Traduction de Mr. du Ryer, enrichi de très belles figures, à Amst. 1702. folio.

— d'Ovide avec des Explications à la fin de chaque Fable, 12. 3 vol. avec fig.

— d'Ovide, par Corneille, 12. 3 voll. fig. Paris.

Morale Chrêtienne sur l'Oraison Dominicale, 4. Paris.

O.

Oeuvres Posthumes de Rohault, 12. 2 voll.
— diverses de Patru, 4. N. Edition Paris.
— de Voiture, 12. 2 voll. derniere Edition.
Ovidius Herscheppinge, vertaelt door J. V. Vondel met kopere plaeten, folio, Amst. 1703.

P.

Perpétuité de la Foi de l'Eglise Catholique touchant l'Eucharistie, 4. en 4 voll. 1704.
Pharsale de Lucain, ou les Guerres Civiles de Cæsar & de Pompée, en vers François, par Brebeuf, 12. figures.

Q.

Quinte Curce de la Vie & des Actions d'Alexandre le Grand, par Vaugelas, 8. fig.
Soupirs de l'Europe à la vûë du projet de la Paix, 12.
Traité de l'Amitié, par Mr. de Sacy, 12.
— de la Peinture en Mignature, &c. 12.

